

LE

VÉRITABLE PETIT - ALBERT

LE
VÉRITABLE
PETIT - ALBERT
OU
SECRET POUR ACQUÉRIR
UN TRÉSOR

SUIVI D'UN

PETIT RECUEIL de quelques-uns des Merveilleux Secrets
de la Nature, de la Médecine, de l'Industrie,
des Sciences et des Arts

Dédié aux Classes Laborieuses des Villes et des Campagnes
du Bas-Canada

PAR

JOSEPH-NORBERT DUQUET

TYPOGRAPHIE

QUÉBEC

Imprimé à l'imprimerie du *Journal de Québec*.

1861

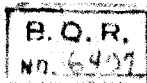
LIBRARY

PIRELLA - TITEL

RECHERCHES DE LA BIBLIOTHEQUE

10-11-71

Déposé conformément à l'Acte du Parlement Provincial, l'an 1867, par l'auteur, Joseph-Nombril Duquet, au Bureau du Registraire de la Province du Canada.



1439

Déposé en vertu de la loi sur le droit de propriété intellectuelle

AVERTISSEMENT

Voici un petit livre qui fait son apparition dans un temps bien critique, où les esprits se trouvent presque tous absorbés par la terrible pensée de la guerre ! et au moment même que notre cher Canada est à la veille de perdre son plus beau trésor : la paix !

Quant à ce trésor incomparable, qui pourrait nous donner matière à un chapitre très-intéressant, nous le déclarons de suite, nous ne pouvons rien promettre, soit pour conserver, soit pour acquérir un tel trésor. C'est au *lion britannique* à veiller sur ce précieux dépôt confié à sa garde vigilante.

En livrant aujourd'hui, à la curiosité du public, cet ouvrage que nous avons intitulé : *Le Vritable Petit-Albert ou secret pour acquérir un trésor*, notre but est de donner au lecteur, d'abord un aperçu fidèle des principaux livres de secrets merveilleux qui ont fait tant de victimes et qui en font encore malheureusement un si grand nombre chez presque tous les peuples. Quelques personnes,

qui ignorent tout le mal que font plusieurs de ces livres au milieu de nous, diront, peut-être, que nous avons eu tort de dévoiler la stupidité et les choses abominables que renferment ces livres trompeurs ; et que notre publication pourrait accrédi-
~~ter davantage les superstitions~~ parmi le peuple. A celles-là, nous leur dirons de descendre quelque peu les degrés de la société, et de s'informer de ce que l'on pense, parmi un trop grand nombre d'hommes, du *Petit-Albert*, du *Grand-Albert*, du *Dragon-Rouge*, du *Grimoire*, etc., alors elles seront d'accord avec nous, et reconnaîtront la nécessité qu'il y a de mettre à nu les mensonges grossiers et ridicules que renferment ces livres dangereux, mais qui cessent de l'être du moment qu'on en fait voir toute l'absurdité. Tel est le but que nous nous proposons d'atteindre dans le premier livre.

Dans le deuxième livre, nous faisons voir ce que c'est que les trésors cachés, ainsi que les personnes qui s'occupent à les découvrir ; nous rapportons aussi quelques histoires de chercheurs de trésors, qui ont eu pour théâtre les villes de Québec et de Montréal, histoires que nous terminons par un chapitre sur la cause qui a fait se propager ces fausses croyances jusqu'à nos jours.

Dans le troisième, nous offrons aux classes ouvrières des moyens très-propres à améliorer leur condition sociale avec le véritable secret pour acqué-
~~rir un trésor~~ etc. Nous avons eu le plaisir de lire cette partie, encore manuscrite, à plusieurs oc-

riers, appartenant à différents corps de métier, et tous en ont été très-satisfaits. Nous espérons donc aujourd'hui que les classes ouvrières en général s'intéresseront à lire surtout ce troisième livre.

Le quatrième est dédié à la classe agricole, et nous avons lieu d'espérer que les cultivateurs ne liront pas sans intérêt cette partie dans laquelle ils trouveront de quoi les encourager dans la culture du sol, ainsi que les moyens propres à améliorer leur sort en leur faisant obtenir du gouvernement une protection sans égale pour l'industrie agricole. Ils y liront aussi un chapitre sur les misères et les dangers des procès, si funestes surtout au paysan.

Enfin, dans le cinquième livre, le lecteur trouvera un « Petit Recueil de quelques-uns des merveilleux Secrets de la Nature, de la Médecine, de l'Industrie, des Sciences et des Arts. » La plupart de ces secrets sont extraits d'un ouvrage publié récemment à Paris par le professeur Victor Doublet, auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'histoire, de morale, de mathématiques, de sciences, de littérature et d'éducation, etc. Quant aux secrets concernant spécialement la médecine, nous engageons fortement tout lecteur, qui serait dans le cas de s'en servir, de lire attentivement le *Secret important pour se guérir soi-même*, qu'il trouvera à la page 123.

En dédiant ce *Véritable Petit-Albert* aux classes laborieuses des villes et des campagnes du Bas-

Canada, — que nous avons soumis à des personnes compétentes, — nous osons espérer qu'elles accueilleront avec plaisir et satisfaction cet ouvrage et qu'elles nous aideront efficacement à en propager la lecture.

J. N. DUQUET,

Typographe.

LE VÉRITABLE PETIT-ALBERT

OU

SECRET POUR ACQUÉRIR UN TRÉSOR

LIVRE PREMIER

Introduction. — Les Admirables Secrets du Grand-Albert. — Secrets Merveilleux du Petit-Albert. — Le Dragon-Rouge et la Poule-Noire. — Les Grimoires. — Les Eléments de Chiromancie. — Petit Traité de la Baguette Divinatoire. — Le Grand Etteilla, ou l'art de tirer les cartes et de dire la bonne aventure. — La Prescience, ou l'interprétation des rêves, visions nocturnes, etc., etc. — De quelques autres livres merveilleux. — Des Sorciers et des Magiciens, Faust le Magicien, Sorciers escrocs ou voleurs, le type des bons Sorciers.

CHAPITRE I.

INTRODUCTION.

Nous n'entreprendrons pas de traiter au long un sujet aussi compliqué que l'est celui des différents ouvrages de *secrets merveilleux* dont nous venons d'indiquer les titres ci-haut. La raison en est bien simple, c'est que pour dérouler avec avantage, sous toutes ses phases si multiples, une question de ce genre, nous ne possédons pas les connaissances nécessaires ; d'un autre côté, c'est qu'il y aurait des

volumes à faire pour en tracer toute l'histoire, tandis que notre but principal est plutôt de fournir des moyens propres à améliorer la condition sociale et matérielle des classes laborieuses des villes et des campagnes, sous la forme d'un petit livre.

Cependant, comme nous nous sommes proposé de signaler et de combattre certaines fausses croyances qu'on rencontre encore, plus souvent qu'on ne le pense, chez un grand nombre de personnes, non-seulement de la campagne, mais même au sein de nos grandes villes, nous croyons qu'il serait très à propos de faire connaître sommairement la cause première de ces erreurs populaires qui ont fait tant de victimes dans le monde entier et qui en font encore aujourd'hui un si grand nombre, en dépit des progrès et des lumières tant vantés du 19^e siècle.

En consultant l'Histoire de la Sorcellerie, nous y lisons : " L'ignorance, l'extrême imperfection des connaissances, l'attrait du mystère et de l'inconnu, l'ambition de se faire craindre, les malheurs d'une société grossière et sans cesse exposée à tous les désastres, telles sont les causes qui contribuèrent à propager la magie et la sorcellerie dans l'Europe du moyen-âge, et cette triste aspiration vers les mystères du monde infernal prouve alors combien étaient profondes la misère et la barbarie. La croyance est universelle, et la terreur toujours persistante jusqu'au seuil même de notre temps."

Comme bien des imaginations se laissent séduire par les fables, une foule de légendes se formerent sur son histoire.

Suivant l'une de ces légendes, Adam aurait inventé la magie : à ce compte-là elle serait aussi ancienne que le genre humain. Suivant d'autres, les descendants de Caïn s'y seraient

adonnés les premiers, et Cham, au moment du déluge, en aurait été le dépositaire et le propagateur. Mais, pour ne pas se perdre dans le vague de ces légendes, la plupart toutes contradictoires, disons que les magiciens étaient en grand honneur à la cour de Pharaon et qu'ils possédaient déjà, à cette époque, toutes les sciences occultes : le fait est consigné même dans les livres sacrés de l'Ancienne Loi.

Aujourd'hui, qu'on ne trouve plus de ces magiciens ou sorciers célèbres, nous n'avons donc pas à craindre leurs maléfices et sortilèges ; mais leurs œuvres ou croyances absurdes et diaboliques n'en sont pas moins arrivées jusqu'à nous. Nous les trouvons imprimées dans des livres très recherchés par le vulgaire, et, entre autres, le *Grand-Albert*, le *Petit-Albert*, le *Dragon-Rouge* et le *Grimoire*.

Comme ces livres sont la cause principale de la propagation des erreurs populaires jusqu'à nous, nous allons essayer de démontrer que ces ouvrages ne renferment, d'un bout à l'autre, que les mensonges les plus grossiers. Nous nous servirons à cet effet des meilleures autorités.

Commençons par le *Grand-Albert*.

CHAPITRE II.

Les Admirables Secrets du Grand-Albert.

On attribue ce livre à Albert de Groot, savant et pieux dominicain, dont le nom fut traduit par celui d'Albert le Grand. Cet homme d'un génie extraordinaire, naquit dans la Souabe à Lawigen, sur le Danube, en 1205, et fut mis à tort au nombre des magiciens par les démono-

graphes. A la suite d'une vision dans laquelle la sainte Vierge, qu'il servait tendrement, lui ouvrit les yeux de l'esprit, rapportent ses biographies, il devint l'un des plus grands docteurs de son siècle. Albert le Grand fut évêque de Ratisbonne et mourut saintement à Cologne, âgé de 87 ans. Ses ouvrages, manuscrits, ne furent publiés qu'en 1651, c'est-à-dire 359 ans après sa mort. " En les parcourant, dit Collin de Plancy, dans son *Dictionnaire infernal*, d'où nous empruntons ces détails, on admire un savant chrétien ; on ne trouve jamais rien qui ait pu le charger de sorcellerie. Il dit formellement, au contraire : " Tous ces contes de démons " qu'on voit rôder dans les airs, et de qui on " tire le secret des choses futures, sont des " absurdités que la saine raison n'admettra jamais. "

Cependant, on lui attribue, mais à tort, les *Admirables secrets d'Albert le Grand*, ou, comme on le désigne en Canada, le *Grand-Albert*.

Ce livre contient plusieurs traités sur les vertus des herbes, des pierres précieuses et des animaux, etc., etc., augmentés d'un préservatif contre la peste, les fièvres malignes, les poisons et l'infection de l'air, tirés et traduits des anciens manuscrits de cet homme savant ; c'est l'ouvrage qui le dit. " Excepté du bon sens, dit Collin de Plancy, on trouve de tout dans ce fatras, jusqu'à un traité des fientes. "

Aussi, la plupart des meilleurs historio-graphes s'accordent à dire qu'Albert le Grand est complètement étranger à ce livre, rempli de rêveries grossières et fastidieuses, presque toutes absurdes et fort sales.

Mais, ce qui doit nous étonner beaucoup, c'est de voir qu'en Europe, au centre même de la civilisation la plus avancée, on vende encore,

chaque année, aux pauvres habitants des campagnes, des milliers d'exemplaires du *Grand-Albert*, nonobstant les absurdités dont il est rempli.

Cette malheureuse influence du mystérieux, après avoir traversé l'Océan, s'est répandue fortement en Amérique ; mais heureusement qu'en Canada, nous le disons avec un légitime orgueil, on est bien loin de vendre par milliers d'exemplaires ce livre trompeur aux habitants de nos campagnes, ainsi que cela se pratique en Europe. Nous croyons, au contraire, qu'il serait même difficile d'en réunir par tout le Bas-Canada de 25 à 30 exemplaires, quoique ce livre, néanmoins, soit très recherché. Mais, en cela, nous devons féliciter, et beaucoup, nos libraires Franco-canadiens qui se refusent, chaque jour, de se prêter à ces sortes de spéculations pour le moins aussi perverses que condamnables.

Nous terminerons ce chapitre par une des plus célèbres sorcelleries d'Albert le Grand qui eut lieu à Cologne et qui contribua sans doute pour beaucoup à le faire passer pour un grand sorcier de son temps : " Un jour, il donnait un banquet, dans son cloître, à Guillaume II, comte de Hollande et roi des Romains. C'était dans le cœur de l'hiver, et la salle du festin présentait, à la grande surprise de la cour, la riante parure du printemps ; mais, ajoute-t-on, les fleurs se flétrirent à la fin du repas. A une époque où l'on ne connaissait point les serres chaudes, l'élégante prévenance du bon et savant religieux dut surprendre. Ce qu'il appelait lui-même ses opérations magiques n'étaient ainsi que de la magie blanche. "

Voilà donc à quoi se réduisait toute la sorcellerie d'Albert le Grand. D'ailleurs, il est prouvé

jusqu'à l'évidence que tous les livres de secrets merveilleux qu'on a publiés sous le nom de ce savant dominicain, ne sont qu'une supercherie et qu'une réclame, pour mieux inspirer la confiance auprès des gens crédules à qui on voulait les vendre.

Passons maintenant au *Petit-Albert*.

CHAPITRE III.

Secrets Merveilleux du Petit-Albert.

Tel est le titre de ce fameux livre que convoient encore aujourd'hui un si grand nombre de personnes, et cela avec la ferme conviction qu'elles peuvent, à l'aide de cet ouvrage, découvrir des trésors, se faire aimer, se guérir de toutes maladies, voir en songe celle ou celui qu'on devra épouser un jour, et une foule de choses à peu près semblables ou pour le moins aussi absurdes.

Or, il est plus que prouvé que ce livre est, presque d'un bout à l'autre, un tissu de mensonges grossiers. Voyons plutôt ce que nous en disent de savants historiographes :

“ Albert le Grand est également étranger à cet autre recueil d'absurdités (le *Petit-Albert*), PLUS DANGEREUX que le premier (le *Grand-Albert*), quoiqu'on n'y trouve pas, comme les paysans se l'imaginent, les moyens d'évoquer le diable. On y voit la manière de nouer et de dénouer l'aiguillette, la composition de diverses philtres, l'art de savoir en songe qui on épousera, des secrets pour faire danser, pour faire multiplier les pigeons, pour gagner au jeu, pour rétablir le vin gâté, pour faire des talismans cabalistiques, découvrir les trésors, se servir de la main de gloire, composer l'eau ardente et le

feu grégeois, la jarretière et le bâton du voyageur, l'anneau d'invisibilité, la poudre de sympathie, l'or artificiel, et enfin les remèdes contre les maladies et des gardes pour les troupeaux. ”

Un exemple ; voici quelques moyens que le *Petit-Albert* enseigne pour découvrir et se saisir d'un trésor :

D'abord, à l'endroit où l'on prétend qu'il existe un trésor, il faut commencer par y faire brûler un parfum, afin de se rendre favorables les esprits (gnomes) qui en sont les gardiens. Il y en a un différent pour chaque jour de la semaine. En faisant connaître ici de quoi se compose le parfum du jeudi, on se fera une idée de ceux des autres jours de la semaine : ainsi, d'après le *Petit-Albert*, le parfum du jeudi doit être composé de glands de chêne, séchés au four, de la sciure de bois calcinée, des ongles et des becs d'aigle carbonisés, des cosses de vanille râpées, et des plumes de perroquet mâle brûlées. Il faut réduire le tout en poudre fine et en former une pâte épaisse avec du sang de condor et de la cervelle de lion, de crocodile ou de chat sauvage. De cette pâte on fait des petites boules, qu'on fait sécher avant de s'en servir pour qu'elles brûlent plus facilement.

Pour brûler le parfum à la satisfaction des esprits, il faut allumer un feu exprès avec le caillou d'un petit fusil ; et il est bon d'observer que le caillou, la mèche, l'allumette et la bougie soient neufs, et qu'ils n'aient servi à aucun usage profane, car les esprits sont extrêmement difficiles, peu de chose les irrite, c'est le *Petit-Albert*, bien entendu, qui nous le dit.

Voilà pour les parfums. Maintenant, à l'endroit où se trouve le trésor, il faut planter à main droite une branche de laurier vert, et à main gauche une branche de verveine, creuser

ensuite la terre, de hauteur d'homme, entre ces deux branches, puis faire une couronne de ces branches et en entourer son chapeau en y ajoutant un talisman, petite plaque d'étain, sur un sens, une figure représentant la fortune, et sur l'autre, ces paroles en gros caractères : *AMOUZIN ALBOMATATOS*.

Le voilà donc ce secret merveilleux pour découvrir les trésors ! Avis aux chercheurs d'argent ! Vite, qu'ils se hâtent de se procurer des glands, de la sciure de bois, des ongles et des becs d'aigles, des plumes de perroquet mâle, du sang de condor, grand oiseau du Pérou,—c'est un peu loin, mais qu'importe la distance, quand il s'agit d'un trésor on peut bien aller chercher du sang de cet oiseau au Pérou. Ce n'est pas tout, il faut encore de la cervelle de lion, de crocodile et de chat sauvage. Bah ! qu'est-ce que cela fait, rien n'empêche, tout en allant chercher du sang de condor au Pérou, de poursuivre jusqu'en Afrique pour y faire un approvisionnement de cervelle de lion. D'un autre côté, il ne faut pas oublier non plus les branches de laurier et de verveine ; la couronne et le talisman de la fortune avec les paroles magiques : *Amouzin albomatalos*.

Enfin, le *Petit-Albert* termine son chapitre sur les trésors, par la remarque suivante :

“ Quand on a des raisons solides pour croire que ce sont des hommes défunts qui gardent les trésors, il est bon d'avoir des cierges bénits au lieu de chandelles communes, et les conjurer de la part de Dieu de déclarer si l'on peut faire quelque chose pour les mettre en lieu de bon repos, et il ne faudra jamais manquer d'exécuter ce qu'ils auront demandé.”

Pour donner la mesure de confiance que l'on doit accorder à toutes ces absurdités, il nous

suffira de citer ici ce qu'en disait un savant auteur français, à propos de certaines formules qui se trouvent dans ce livre et d'autres semblables : " Ce qu'il y a d'étonnant, dit-il, c'est que les gens de village croient à de telles formules, qu'ils les emploient, et de plus qu'on laisse vendre publiquement en France les livres qui les donnent."

Les hommes de sens s'en rapporteront plutôt à cette autorité, et nous ne pouvons comprendre qu'il pût rester en Canada un seul homme qui croirait aux merveilles du *Petit-Albert* lorsqu'il voit que ce livre ne contient qu'erreurs et mensonges.

CHAPITRE IV.

Le Dragon-Rouge et la Poule-Noire.

Le *Dragon-Rouge* traite premièrement de l'art de commander les esprits célestes, aériens, terrestres, infernaux, puis du vrai secret de faire parler les morts, de gagner toutes les fois qu'on met aux loteries, de découvrir les trésors cachés, etc., etc.; la *Poule-Noire*, ou la poule aux œufs d'or, de la science des talismans et des anneaux magiques, de l'art de la nécromancie et de la cabale pour conjurer les esprits infernaux, les sylphes, les ondins, les gnomes, de la manière d'acquérir la connaissance des sciences secrètes, etc., etc.

Telles sont les niaiseries toutes incompréhensibles que contient ce volume, réimprimé encore si souvent en France, et dont les ignorants qui l'achètent sont chaque jour les dupes.

La croyance la plus généralement répandue touchant la poule noire, c'est qu'en la sacrifiant à minuit, soit à la lisière d'un bois, ou encore

mieux à la *fourche de trois chemins*, on engage le diable à venir faire un pacte. D'après ce fameux livre, il faut prononcer une conjuration, ne se point retourner, faire un trou en terre, y répandre le sang de la poule et l'y enterrer. Le même jour, ou neuf jours après, le diable vient et donne de l'argent, ou bien il fait présent à celui qui a sacrifié d'une autre poule noire qui est une poule aux œufs d'or.

“Les doctes, dit un auteur, croient que ces sortes de poules, données par le diable, sont de vrais démons. Le juif Samuel Bernard, banquier de la cour de France, mort à quatre-vingt-dix ans, en 1759, et dont on voyait la maison à la Place-des-Victoires, à Paris, avait, disait-on, une poule noire qu'il soignait extrêmement ; il mourut peu de jours après sa poule, laissant trente-trois millions.”

Le lecteur comprendra, sans doute, que la fortune immense réalisée par cet homme, durant une existence aussi longue, ne fut que le fruit de sa bonne administration comme banquier à la cour de France, et que sa poule noire n'y fut certainement pour rien. Ainsi que chacun mette de l'ordre et administre bien ses propres affaires, tout en pratiquant l'économie, et il se trouvera en peu de temps possesseur d'une véritable poule aux œufs d'or.

Nous terminerons ce chapitre en citant une conjuration très-forte, dont on se sert spécialement pour découvrir les trésors cachés tant par les hommes que par les esprits ; nous la trouvons dans le même ouvrage, et on peut s'en servir, dit l'auteur, tous les jours et à toute heure du jour et de la nuit. Mais voyons d'abord quelles sont les différentes croyances les plus répandues touchant ces sortes de trésors et comment on les croit gardés.

D'après cet écrivain, par exemple en Ecosse, on croit qu'il y en a sous les montagnes, et qu'ils sont gardés par des géants et des fées ; en Bretagne, on croit qu'ils sont gardés par un vieillard, par une vieille, par un serpent, par un chien noir ou par de petits démons, haut d'un pied ; dans les autres pays, il en est de même, moins quelques variantes.

Pour se saisir de ces trésors, " il faut, disent-ils, après quelques prières, faire un grand trou sans dire un mot. Puis le tonnerre gronde, l'éclair brille, des charrettes de feu s'élèvent dans les airs, un bruit de chaînes se fait entendre, et bientôt on découvre une tonne d'or. Parvient-on à l'élever au bord du trou, un mot qui vous échappe la précipite dans l'abîme à mille pieds de profondeur."

Voici maintenant une des abominables conjurations que des hommes, qui se targuent d'être chrétiens, ont l'audace de prononcer en pareille circonstance :

" Je vous commande, démons qui résidez en ces lieux, ou quelque partie du monde que vous soyez, et quelque puissance qui vous aient été donnée de Dieu et des saints anges sur ce lieu même, je vous envoie au plus profond des abîmes infernaux. Ainsi, allez tous, maudits esprits et damnés, au feu éternel qui vous est préparé et à tous vos compagnons ; si vous m'êtes rebelles et désobéissants, je vous contrains et condamne par toutes les puissances de vos supérieurs démons, de venir, obéir et répondre positivement à ce que je vous ordonnerai au nom de Jésus-Christ, etc."

Les commentaires deviennent inutiles après avoir rapporté de semblables blasphèmes, le simple bon sens du lecteur saura les répudier justement.

CHAPITRE V.

Les trois fameux Grimoires.

Nous nous bornerons à signaler ici les trois grimoires les plus connus, en les accompagnant de quelques notes. Un bon nombre de gens croient encore, d'après la tradition, qu'on fait venir le diable en lisant le grimoire ; mais qu'il faut avoir soin, dès qu'il paraît, de lui jeter quelque chose à la tête, soit une savate, une souris ou un chiffon ; car autrement, disent-ils, on risque d'avoir le cou tordu. Aussi on avait la prudence, dès qu'il était saisi, de brûler le terrible petit volume connu sous le nom de *Grimoire*, autrefois tenu secret et pour une bonne cause.

Voici maintenant les trois grimoires qui ont été les plus célèbres d'entre tous les autres. Le premier est connu sous le nom de *Grimoire du pape Honorius*, avec un "recueil des plus rares secrets," ornés de figures et de cercles. Une partie de ce volume ne contient que des conjurations, et l'autre un "recueil de rares secrets."

Le second est intitulé : *Le vrai Grimoire*, et sur le revers du titre : "Les véritables Clavicules de Salomon." On y trouve aussi des conjurations et des formules magiques avec un "recueil de secrets curieux."

Le troisième est *Le Grand Grimoire* avec la "Grande Clavicule de Salomon," contenant la magie noire ou les forces infernales du grand Agrippa (1), pour découvrir les trésors cachés et

(1) Henri Corneille Agrippa était médecin et philosophe et fut l'un des plus savants hommes de son temps. Né à Cologne en 1486, est mort à Grenoble en 1535, après une carrière orageuse. Il passa pour un grand sorcier de son époque, et comme ayant des relations secrètes avec Satan.

se faire obéir à tous les esprits, suivis de "tous les arts magiques et de secrets merveilleux."

Pour donner à ces livres niais et absurdes, — qu'on attribue faussement, le premier, au pape Honorius et les deux derniers, à Salomon, — une autorité plus grande, "on disait, rapporte l'Histoire de la Sorcellerie, qu'il fallait les faire baptiser par un prêtre, et les nommer comme un enfant. Le prêtre recommandait aux puissances infernales d'être favorables à ce néophyte ; et il sommait l'une de ces puissances de venir, au nom de toutes, apposer son cachet sur le volume. Le livre signé et scellé, tout l'enfer se trouvait soumis aux volontés de celui qui s'en servait, et il n'y avait point de diable qui ne se fit un plaisir et un honneur d'obéir.

"Tout ce que l'imagination la plus déréglée peut inventer de plus absurde, tout ce que l'impiété peut rêver de plus sacrilège se trouve réuni dans ces volumes, que l'on peut regarder avec raison comme devant occuper le premier rang parmi les monuments de la sottise humaine."

A l'appui de ce qui précède, nous citerons la conjuration suivante, extraite du *Grimoire* qu'on attribue à tort au pape Honorius, et où les noms de la Trinité, de Dieu, de Jésus-Christ, de sa sainte mère, des saints et des martyrs, les versets de l'Ancien et du Nouveau-Testament sont profanés de la manière la plus odieuse. La voici en son entier :

"Moi (on se nomme), je te conjure, esprit (on nomme l'esprit qu'on veut évoquer), au nom du grand Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre et tout ce qui est contenu en iceux, et en vertu du saint nom de Jésus-Christ, son très-cher fils, qui a souffert pour nous mort et passion à l'arbre de la croix, et par le précieux

amour du Saint-Esprit, trinité parfaite, que tu aies à m'apparaître sous une humaine et belle forme, sans me faire peur, ni bruit, ni frayeur quelconque. Je t'en conjure au nom du grand Dieu, vivant, Adonay, Tetragrammaton, Jehova, Tetragrammaton, Jehova, Tetragrammaton, Adonay, Jehova, Othéos, Athanatos, Adonay, Jehova, Othéos, Athanatos, Ischyros, Athanatos, Adonay, Jehova, Othéos, Saday, Saday, Saday, Jehova, Othéos, Athanatos, Tetragrammaton, à Luceat, Adonay, Ischyros, Athanatos, Ischyros, Athanatos, Saday, Saday, Saday, Adonay, Saday, Tetragrammaton, Saday, Jehova, Adonay, Ely, Agla, Ely, Agla, Agla, Agla, Adonay, Adonay, Adonay ! *Veni* (on nomme l'esprit) *veni* (on nomme l'esprit) *veni* (on nomme l'esprit).

“ Je te conjure de rechef de m'apparaître comme dessus dit, en vertu des puissances et sacrés noms de Dieu que je viens de réciter présentement, pour accomplir mes désirs et volontés sans fourbe ni mensonge, sinon saint Michel archange invisible te foudroyera dans le plus profond des enfers ; viens donc pour faire ma volonté. ”

Et pour donner plus de force à cette abominable conjuration, on y ajoutait encore certaines formalités : tels que les sacrifices de chats, de chiens et de poules noires ; ou bien encore on portait sur soi de la corde de pendu ; mais, surtout, on cherchait à se procurer des œufs de coq, pondus dans le pays des infidèles.

Il suffit, sans doute, d'indiquer ces stupidités inconcevables, pour faire comprendre de suite qu'elles sont toutes, sans distinction, les œuvres des temps barbares, où la plupart des peuples croupissaient dans une ignorance complète de tout principe religieux.

Nous terminerons ce chapitre en rapportant, à propos du Grimoire, une anecdote assez plaisante, extraite de l'*Histoire des fantômes et des démons* :

“ Un petit seigneur de village venait d'emprunter à son berger le livre du Grimoire, avec lequel celui-ci se vantait de forcer le diable à paraître. Le seigneur, curieux de voir le diable, se retira dans sa chambre et se mit à lire les paroles qui obligent l'esprit des ténèbres à se montrer. Au moment où il prononçait, avec agitation, ces syllabes puissantes, la porte qui était mal fermée, s'ouvre brusquement; le diable paraît, armé de ses longues cornes et tout couvert de poils noirs.... Le curieux seigneur perd connaissance et tombe mourant de peur sur le carreau, en faisant le signe de la croix. Il resta longtemps sans que personne vint le relever. Enfin il rouvrit les yeux et se retrouva avec surprise dans sa chambre. Il visita les meubles, pour voir s'il n'y avait rien de dégradé : un grand miroir qui était sur une chaise se trouvait brisé, c'était l'œuvre du diable. Malheureusement, pour la beauté du conte, on vint dire un instant après à ce pauvre seigneur que son bouc s'était échappé, et qu'on l'avait repris devant la porte de cette même pièce où il avait si bien représenté le diable. Il avait vu dans le miroir un bouc semblable à lui et avait brisé la glace en voulant combattre son ombre.”

Cette anecdote nous donne l'explication d'une foule d'autres apparitions extraordinaires, qui se réduisent, moins les variantes, à celle du seigneur et de son bouc.

CHAPITRE VI.

Les Eléments de Chiromancie.

Ce livre contient l'art de dire la bonne aventure en expliquant l'avenir et le caractère de l'homme et de la femme, par les lignes et les signes de la main. Cette science, que les Bobémiens ont rendue célèbre, est reconnue comme fort ancienne.

Il y a dans la main quatre lignes principales, désignées d'après ce traité sous le nom de la ligne de la vie ; la ligne de la santé et de l'esprit ; la ligne de la fortune et du bonheur ; et la ligne de la jointure. De plus on trouve en outre de ces lignes, sept tubérosités ou montagnes, qui portent le nom des sept planètes.

Voilà assurément une main pleine de bien belles et grandes choses, surtout quand il y va de montagnes. Qui aurait cru que chaque individu renferme à la fois dans sa main, la Montagne de Vénus ; la Montagne de Jupiter ; la Montagne de Saturne ; la Montagne du Soleil ; la Montagne de Mercure ; la Montagne de la Lune ; et enfin la Montagne de Mars !

Quelles montagnes et quelle main !

“ Mais, dit-on, l'expérience et les faits parlent en faveur de l'art de dire la bonne aventure par les lignes et les signes de la main. Un Grec prédit à Alexandre de Médicis, duc de Toscane, sur l'inspection de sa main, qu'il mourrait d'une mort violente ; et il fut en effet assassiné par Laurent de Médicis, son cousin.”

A quoi un auteur répond : “ De tels faits ne prouvent rien, car si un chiromancien (diseur de bonne aventure) rencontra juste une

fois ou deux, il se trompa mille fois. A quel homme raisonnable persuadera-t-on, en effet, que le soleil se mêle de régler le mouvement de son index (comme le disent les maîtres en chiromancie astrologique) ? que Vénus a soin de son pouce, et Mercure de son petit doigt ? Quoi ! Jupiter est éloigné de vous d'environ cent cinquante millions de lieues dans sa moindre distance ; il est quatorze cents fois plus gros que le petit globe que vous habitez, et décrit dans son orbite des années de douze ans, et vous voulez qu'il s'occupe de votre doigt médium,..."

C'en est assez pour faire comprendre de suite combien est absurde le livre qui renferme cette fausse science et combien est ridicule l'homme qui ose y croire. Nous n'en dirons pas davantage sur ce chapitre.

CHAPITRE VII.

Petit Traité de la Baguette Divinatoire.

Ce petit livre nous explique comment on peut découvrir les métaux, les sources cachées, les trésors, les maléfices et les voleurs, à l'aide de la baguette divinatoire, rameau fourchu, soit de coudrier, d'aune, de hêtre ou de pommier.

Ce fut en 1692 que la baguette divinatoire fut mise en grande vogue, par un paysan du nom de Jacques Aymar, habitant une des provinces de France, et qui, à cette époque, fit des merveilles à l'aide de cette baguette, et sensation dans toute l'Europe.

Cet homme fit tant de prodiges, disent les historiographes, qu'on publia des livres sur sa baguette et ses opérations. Un M. de Vigny, procureur du roi à Grenoble, fit imprimer une

relation intitulée : “ Histoire merveilleuse d’un
 “ maçon qui, conduit par la baguette divina-
 “ toire, a suivi un meurtrier pendant quarante-
 “ cinq heures sur la terre, et plus de trente sur
 “ l’eau.” Aussi, inutile de dire que ce paysan
 devint le sujet de tous les entretiens.

Mais, malheureusement pour Aymar, qui
 jouissait d’une si grande réputation, avec sa
 baguette divinatoire, on rapporte qu’il arriva un
 jour que le fils du grand Condé, frappé du bruit
 de tant de merveilles, fit venir ce paysan à
 Paris, afin de lui faire découvrir, à l’aide de
 sa fameuse baguette, deux petits flambeaux
 d’argent qu’on avait volés à Mademoiselle de
 Condé. Aymar parcourut quelques rues de
 Paris en faisant tourner la baguette ; il s’arrêta
 à la boutique d’un orfèvre, qui nia le vol et
 se trouva très offensé de l’accusation. Mais
 le lendemain on remit à l’hôtel, le prix des flam-
 beaux ; quelques personnes dirent que le paysan
 l’avait envoyé pour se donner du crédit. Mais
 dans de nouvelles épreuves il fut très bien
 constaté que la baguette prit des pierres pour
 de l’argent ; elle indiqua de l’argent où il n’y
 en avait point. En un mot, elle opéra avec si
 peu de succès qu’elle perdit son renom. Dans
 d’autres expériences la baguette resta immobile
 quand il lui fallait tourner. Aymar, un peu
 confondu, avoua enfin qu’il n’était qu’un im-
 posteur adroit, que la baguette n’avait aucun
 pouvoir, et qu’il avait cherché à gagner de
 l’argent par ce petit charlatanisme. (1)

Cependant la baguette divinatoire continua
 encore à avoir de nombreux adeptes, et des
 savants firent imprimer des centaines de vo-
 lumes pour l’expliquer. Même de nos jours,

(1) *Dictionnaire Infernal.*

on s'en sert encore, au milieu de nos campagnes, surtout pour découvrir les sources d'eau. Durant l'été de 1859, dans une paroisse tout près de Québec, nous avons vu nous-même une personne qui jouissait d'une grande réputation comme trouveur de cours d'eau souterrains à l'aide de la baguette divinatoire, mais elle nous avoua avec franchise que sa baguette ne lui disait pas toujours la vérité et que son imagination la dirigeait plutôt que la vertu de sa baguette, chaque fois qu'on l'engageait à découvrir une source d'eau.

Pour réduire à néant cette pratique ridicule, nous ne croyons pas devoir mieux faire que de citer ici les remarques suivantes, faites par Salgues, dans son ouvrage traitant des erreurs et des préjugés populaires :

“ Faut-il rassembler, dit-il, des arguments pour prouver l'impuissance de la baguette divinatoire ?—Que l'on dise quel rapport il peut y avoir entre un voleur, une *source d'eau*, une pièce de métal et un *bâton de coudrier*. On prétend que la baguette tourne en vertu de l'attraction. Mais par quelle vertu d'attraction les émanations qui s'échappent d'une fontaine, d'une pièce d'argent ou du corps d'un meurtrier, tordent-elles une branche de coudrier qu'un homme robuste tient fortement entre ses mains ? D'ailleurs, pourquoi le même homme trouve-t-il des fontaines, des métaux, des assassins et des voleurs, quand il est dans son pays, et ne trouve-t-il plus rien quand il est à Paris ? Tout cela n'est que charlatanisme. Et ce qui détruit tout le merveilleux de la baguette, c'est que tout le monde, avec un peu d'adresse, peut la faire tourner à volonté. Il ne s'agit que de tenir les extrémités de la fourche un peu écartées, de

manière à faire ressort. C'est alors la force d'élasticité qui opère le prodige."

Ainsi donc, le "Petit Traité de la Baguette Divinatoire" n'est, lui aussi, qu'un livre trompeur et absurde, bon tout au plus à duper les gens crédules qui l'achètent.

CHAPITRE VIII.

Le Grand Etteilla, ou la bonne aventure.

Ce livre traite de l'art de tirer les cartes et de dire la bonne aventure, par "une méthode au moyen de laquelle on peut, dit l'auteur, apprendre soi-même sa destinée et à dire la bonne aventure," et de bien d'autres choses encore, toujours en rapport avec les cartes.

On croit généralement que les cartes furent inventées pour amuser la folie de Charles VI; mais, d'après l'auteur du Grand Etteilla, la cartomancie, qui est l'art de tirer les cartes, serait bien plus ancienne. Cela nous importe peu, dans tous les cas. Mais ce qui nous étonne beaucoup, c'est de voir encore de nos jours tant de personnes, — de femmes de tout âge, de mères de famille surtout, — s'exercer à *tirer les cartes*, et l'on sait pourquoi : c'est l'avenir que l'on prétend dévoiler, en consultant des morceaux de cartons sur lesquels se trouvent des *figures*, des *cœurs*, des *trèfles*, des *carreaux* et des *piques*. Quelles niaiseries ! et dire qu'on "rencontre des dames, a dit un auteur, qui consultent leurs cartes et qui doutent de Dieu. Cependant nous les priions d'observer, ajoute-t-il, que ce grand moyen de lever le rideau qui nous cache l'avenir s'est trouvé souvent en défaut. Une des plus fameuses tireuses de cartes fit le jeu pour un jeune homme sans

“ barbe qui s'était déguisé en fille. Elle lui
“ promit un *époux* riche et bien fait, trois gar-
“ çons, une fille et des couches heureuses.”

En voici encore une autre :

“ Une dame qui commençait à hésiter dans
sa confiance aux cartes se fit un jour une réus-
site pour savoir si elle avait déjeuné. Elle
était encore à table devant les plats vides, elle
avait l'estomac bien garni ; toutefois les cartes
lui apprirent qu'elle était à jeun, car la réussite
ne put avoir lieu.”

Que les jeunes filles, ainsi que celles qui sont
arrivées à cet âge qu'elles n'osent plus dire,
comptent encore maintenant sur l'exactitude et
la vérité des cartes, pour connaître l'avenir !

CHAPITRE IX.

La Prescience, ou interprétation des songes.

Ce livre contient la “ Grande interprétation
des songes, des rêves, des apparitions et des vi-
sions nocturnes.” D'après l'auteur de cet ou-
vrage, songer à la mort, annonce mariage ; son-
ger des fleurs, prospérité ; songer des trésors,
peines et soucis ; songer qu'on devient aveugle,
perte d'enfants, et ainsi de suite ; il y en a de
toutes les couleurs et pour tous les goûts.

Mais nous pouvons réduire tous ces songes,
rêves et visions nocturnes, à des causes bien
simples, qui tiennent à la nature des différents
tempéraments, ainsi que nous le démontre si
bien Peucer, dans l'extrait suivant :

“ Les songes naturels, dit-il, viennent des
émotions de la journée et du tempérament. Les
personnes d'un tempérament sanguin songent

les festins, les danses, les divertissements, les plaisirs, les jardins et les fleurs. Les tempéraments bilieux songent les disputes, les querelles, les combats, les incendies, les couleurs jaunes, etc. Les mélancoliques songent l'obscurité, les ténèbres, la fumée, les promenades nocturnes, les spectres et les choses tristes. Les tempéraments pituiteux ou flegmatiques songent la mer, les rivières, les bains, les navigations, les naufrages, les fardeaux pesants, etc. Les tempéraments mêlés, comme les sanguins-mélancoliques, les sanguins-flegmatiques, les bilieux-mélancoliques, etc., ont des rêves qui tiennent des deux tempéraments."

Telle est à peu près la véritable interprétation des songes, rêves et visions nocturnes. Au moins, celle-ci a pour base la véritable science : c'est-à-dire l'expérience du temps et l'étude constante du genre humain. Ainsi, lorsqu'une personne fait un *mauvais rêve*,—on l'entend dire tous les jours,—qu'elle étudie bien son tempérament, et se rappelle aussi ses impressions du jour précédant son mauvais rêve, et elle comprendra de suite que les rêves, songes et visions nocturnes tiennent plutôt aux différents tempéraments et aux émotions du passé qu'à l'interprétation des choses de l'avenir.

CHAPITRE X.

De quelques autres livres de secrets merveilleux.

Nous nous contenterons, dans ce chapitre, de signaler quelques-uns des livres qui peuvent encore induire en erreur certaines personnes par trop crédules, bien convaincu que, d'après ce que nous avons déjà dit dans les chapi-

tres précédents, il nous suffira de mentionner ici les différents titres de ces ouvrages pour mettre en garde tous ceux qui auraient encore une tendance à croire aux choses ridicules qu'ils renferment.

La Magie Rouge.

Ce livre est désigné... par l'auteur bien entendu, comme "la *crème* des sciences occultes, naturelles et divinatoires, avec des recettes et remèdes pour la conservation de la santé et pour la guérison assurée d'un grand nombre de maladies." Mensonge ; et d'un.

Le grand jeu des 78 Tarots-Egyptiens.

Livre de *Thot*. Ce jeu a été fabriqué et vérifié par *Zlismou*, pour servir à la méthode du *Grand Etteilla*, ou l'art de tirer les cartes et de dire la bonne aventure. Ce que nous avons déjà dit au chapitre VIII, à propos du *Grand Etteilla*, explique la valeur de ce grand jeu. Mensonge ; et de deux.

Phylactères ou préservatifs contre les maladies.

Ce livre comprend les maléfices et les enchantements, ensemble les pratiques et les croyances populaires les plus répandues ; de plus il est accompagné d'une notice sur la *Phylotérie*, ou sur l'ancien usage de se saluer à table et de s'y exciter à boire. Pour le coup en voilà un qui est frugal et l'ami de la tempérance, dans le boire au moins ! Mensonge absurde ; et de trois.

Manuel complet du Démonomane.

Enfin, ce dernier livre contient, ni plus ni moins, n'en soyez pas surpris, les ruses de l'enfer dévoilées. Ça promet beaucoup, n'est-ce pas ? le diable-à-quatre en un mot, y compris la stupidité. Mensonge ; et de quatre enfin.

En voilà assez comme ça ; baissons le rideau pour nous permettre maintenant de préparer la mise en scène de nos sorciers et de nos magiciens.

CHAPITRE XI.

Des Sorciers et des Magiciens.

Nous allons, maintenant, entretenir le lecteur spécialement sur la phalange innombrable des sorciers qu'on rencontre dans tous les temps, et dans tous les lieux, dans le Nouveau comme dans l'Ancien-Monde. D'abord, on a cru généralement avec raison que les sorciers peuvent, à l'aide des puissances infernales, opérer des choses surnaturelles en conséquence d'un pacte fait avec le diable.

Mais en consultant leur histoire, nous y voyons que ces gens n'étaient la plupart que des imposteurs, des charlatans, des fourbes, des maniaques, des fous, des hypocondres, ou des vauriens, qui cherchaient à se rendre remarquables par les terreurs qu'ils inspiraient.

Selon Bodin, les sorciers se rendaient coupables de quinze crimes, dont il donne toute la nomenclature, mais ce n'est qu'un fatras de stupidités dans lequel satan joue, bien entendu, le premier rôle. Inutile de les mentionner ici. Parmi ces crimes, Bodin en a omis plusieurs qui ont leur côté fantastique, car selon d'autres

historiographes, les sorciers opéraient à volonté sur les éléments, et produisaient alors, soit le beau temps, la pluie, le froid ou le chaud ; et, qu'animés de l'esprit du mal, ils excitaient le plus souvent des ouragans et des tempêtes pour se venger de quelqu'un.

Le démonographe de Lancre rapporte qu'un roi des Goths n'avait, pour exciter un orage, qu'à tourner son bonnet du côté où il voulait que le vent soufflât. M. Marmier, dans ses *Souvenirs de Voyages*, rapporte le fait suivant :

“ Un respectable voyageur allemand, qui explora le nord vers la fin du dix-huitième siècle, raconte qu'il acheta d'un Finlandais un mouchoir, où il y avait trois nœuds qui renfermaient le vent. Quand il fut en pleine mer, le premier nœud lui donna un délicieux petit vent d'ouest-sud-ouest, qui était précisément celui dont il avait besoin. Un peu plus loin, comme il changeait de direction, il ouvrit le second nœud, et il survint un vent moins favorable ; mais le troisième nœud produisit une horrible tempête, et c'était sans doute, dit le naïf conteur, une punition de Dieu que nous avions irrité en faisant un pacte avec des hommes réprouvés.”

Les sorciers se vantaient de plus d'arrêter le cours des fleuves et de les faire remonter vers leur source, de transporter aussi les moissons d'un champ dans un autre. “ Mais, pour s'emparer des produits d'un champ quelconque, il fallait, dit une légende écossaise, le labourer avec un attelage de crapauds ; que le diable conduisît lui-même la charrue ; que les cordes de cette charrue fussent de chiendent, etc., etc., que ce singulier labourage, une fois terminé, tous les fruits passaient d'eux-mêmes dans la

grange des sorcières, et qu'il ne restait au propriétaire que des épines et des ronces. »

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire touchant d'autres puissances dont se vantaient les sorciers du moyen âge et des temps modernes, mais nous croyons que cela suffit pour démontrer combien alors étaient malheureuses les générations qui se courbaient ainsi sous l'influence d'une pareille superstition.

Pour avoir une idée du grand nombre de sorciers répandus en Europe, dans les derniers siècles, il nous suffira de dire ici, d'après des autorités irrécusables, qu'on chassa de la ville de Paris, sous Charles IX, plus de trente mille sorciers : ce qui n'empêcha pas néanmoins la fameuse Catherine de Médicis, mère du roi, d'aller consulter, chaque jour, son *sorcier-astrologue*, bien payé par elle, et de se livrer elle-même à ces pratiques absurdes. Sous Henri III, successeur de Charles IX, on comptait plus de cent mille sorciers en France. « Chaque ville, dit Collin de Plancy, chaque bourg, chaque village, chaque hameau avait les siens. On les poursuivit sous Henri IV et sous Louis XIII ; le nombre de ces misérables ne commença à diminuer que sous Louis XIV. L'Angleterre n'en était pas moins infestée. Le roi Jacques Ier, qui leur faisait la chasse très-durement, écrivit contre eux un gros livre, sans éclairer la question. »

Des écrivains très-bien renseignés établissent qu'il a été brûlé, en Europe, plus de cent mille personnes pour cause de sorcellerie. Selon d'autres, ce nombre serait même bien au-dessous de la réalité. Cela paraît, de prime abord, tenir de la fable, mais quand on connaît les motifs sur lesquels un juge se fondait quand il avait à condamner un prétendu sorcier, on n'est

plus étonné du grand nombre de victimes qu'on fit passer par le feu, durant plusieurs siècles.

Par exemple, d'après un ouvrage de Boguet, avocat, dans lequel se trouve : " Une instruction pour un juge en fait de sorcellerie, " publié en 1601, il suffisait, pour condamner un sorcier à être brûlé, que sa contenance fût inquiète ; de ne point jeter de larmes ; de fixer les yeux en terre ; avoir le regard effaré ; de barbotter à part ; de blasphémer ; tout cela était indice. De plus, si l'accusé était triste, taciturne, s'il portait sur le corps quelque marque, s'il était saisi de grasse, (il ne faisait pas bon d'être gras à cette époque) tout cela indiquait un sorcier dont la peine était le supplice du feu ; mais d'abord le sorcier devait être étranglé, car il n'y avait que les loups-garous qui fussent brûlés vifs. Tel est en résumé le " chef-d'œuvre de jurisprudence et d'humanité de l'avocat Boguet qui reçut dans le temps les suffrages des barreaux. "

Aussi, nous pouvons dire en toute sûreté, qu'à cette époque les tribunaux judiciaires ont en grande partie enfanté les sorciers et contribué pour beaucoup à répandre cette fausse croyance chez tous les peuples, même les plus civilisés. C'est une tache qui ne s'effacera jamais de l'histoire judiciaire du moyen âge, même des temps modernes.

Nous admettons volontiers, qu'à part les victimes innocentes, trouvées coupables de sorcellerie sur les indices ridicules qu'on vient de lire, que les tribunaux judiciaires condamnaient parfois au supplice du feu des hommes qui le méritaient bien ; mais dans ces cas on avait tort de les faire mourir comme sorciers, plutôt que comme de fiers *gueux* ; car, " un fait est certain, — a dit un auteur, — c'est que

presque tous les sorciers étaient des bandits qui prenaient un masque diabolique pour faire le mal ; c'est que la plupart de leurs sortilèges étaient des empoisonnements et leurs sabbats d'affreuses orgies. Ces sorciers étaient encore des restes de bandes hérétiques, conduits d'aberrations en aberrations à l'adoration toute crue du démon."

Cependant, comme on a mis au rang des sorciers des hommes qui n'étaient point des bandits, mais bien plutôt des génies d'une haute portée dans la connaissance des différentes sciences humaines, surtout dans la magie, il est bon, croyons-nous, d'en dire quelques mots ici.

La croyance aux sorciers fut tellement générale dans les derniers siècles, qu'on en voyait dans toute chose. La moindre découverte valait de suite à son auteur le titre de sorcier. Par exemple, qui ignore que l'inventeur de l'imprimerie fut persécuté en compagnie de ses associés, Faust et Shœffer, dès l'apparition du premier livre imprimé par eux vers le milieu du XVe siècle ? En France, dans la ville capitale, Paris, les personnes qui avaient acheté la bible, imprimée en encre rouge par Faust, ne virent dans l'impression de cet ouvrage que l'œuvre du diable. Faust fut accusé comme sorcier, et, sans la protection de Louis XI, alors régnant, cet imprimeur aurait subi inévitablement le supplice du feu.

En un mot, disons qu'il suffisait alors, pour être désigné comme sorcier, qu'un homme, par sa science, s'élevât quelque peu au-dessus du commun des mortels. C'est ainsi qu'on a mis souvent à tort au nombre des sorciers, même des papes, des évêques, des rois, des hommes de lettres, des inventeurs, des magiciens, enfin

la plupart des hommes qui se livraient à l'étude des diverses sciences humaines.

Faust le Magicien.

Faust, le fameux magicien, qu'on a confondu avec Faust, l'associé de Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie, est, entre les autres magiciens, celui qui a le plus étonné le monde de ses merveilles. Aussi, on lui fait jouer un rôle dans sa légende qui tient à tout ce qu'il y a de plus infernal. En voici les principaux traits, que nous empruntons à différents auteurs :

Faust, né à Weimar, en Allemagne, au commencement du XVI^e siècle, était un génie plein d'audace,—disent les légendaires,—animé d'une curiosité indomptable, avec un immense désir de tout savoir, il apprit la médecine, la jurisprudence, la théologie ; il approfondit la science des astrologues, et, quand il eut épuisé les sciences naturelles, il se jeta dans la magie, et devint pour les Allemands l'idéal du sorcier. Faust avait asservi à ses ordres, par un pacte de vingt-quatre ans, un démon qui avait nom Méphistophélès, le second des archanges déchus, et, après Satan, le plus redoutable chef des légions infernales.

On ajoute qu'à l'aide de ce démon, Faust descendit aux enfers, parcourut les sphères célestes et toutes les régions du monde subluinaire.

Widman, dans son histoire de Faust, rapporte les conditions du pacte fait entre Satan et ce magicien qui le signa de son sang, sur parchemin, et dont on assure qu'on trouva le double parmi les papiers du docteur ; il portait : 1o. que l'esprit viendrait toujours au commandement de Faust, lui apparaîtrait sous une fi-

gure sensible, et prendrait celle qu'il lui ordonnerait de revêtir ; 2o. que l'esprit ferait tout ce que Faust lui commanderait ; 3o. qu'il serait exact et soumis comme un serviteur ; 4o. qu'il arriverait à quelque heure qu'on l'appelât ; 5o. qu'à la maison il ne serait vu ni reconnu que de lui. De son côté, Faust s'abandonna au diable, sans réserve d'aucun droit à la rédemption ni de secours futur à la miséricorde divine. Le démon lui donna, en retour de ce traité, un coffre plein d'or ; dès lors, Faust fut maître du monde, qu'il parcourut avec éclat. Et, pour terminer convenablement son infernale existence, il eut à l'expiration de son pacte le cou tordu par le diable.

Inutile de dire que toute cette histoire n'est qu'une fable ridicule, et que jamais telle chose n'eut lieu à l'égard de cet homme : c'est là, au reste, tout ce que les auteurs sérieux s'accordent à dire.

A propos du pouvoir surnaturel dont jouissait Faust, ses historiens rapportent l'anecdote suivante, qui a bien son côté risible :

“ Un jour, se rencontrant à table dans un cabaret avec douze ou quinze buveurs qui avaient entendu parler de ses prestiges, ayant tous la tête échauffée, ils lui demandèrent unanimement qu'il leur fit voir une vigne chargée de raisins mûrs. Ils pensaient que, comme on était alors en décembre, il ne pourrait produire un tel prodige. Faust leur annonça qu'à l'instant, sans sortir de table, ils allaient voir une vigne telle qu'ils la souhaitaient, mais à condition que tous ils resteraient à leurs places, et attendraient, pour couper les grappes de raisin, qu'il le leur commandât, les assurant que quiconque désobéirait courrait risque de la vie. Tous ayant promis d'obéir, le magicien

fascina si bien les yeux de ces gens, qui étaient ivrés, qu'il leur sembla voir une très-belle vigne chargée d'autant de longues grappes de raisin qu'ils étaient de convives. Cette vue les ravit ; ils prirent leurs couteaux et se mirent en devoir de couper les grappes au premier signal de Faust. Il se fit un plaisir de les tenir quelque temps dans cette posture, puis, tout à coup, il fit disparaître la vigne et les raisins ; et chacun de ces buveurs, pensant avoir en main sa grappe pour la couper, se trouva tenant d'une main le nez de son voisin, et de l'autre le couteau levé, de sorte que s'ils eussent coupé les grappes sans attendre l'ordre de Faust, ils se seraient coupé le nez les uns aux autres. ”

Il est facile de s'expliquer comment un pareil prodige, opéré dans un temps où le magnétisme et la biologie étaient complètement inconnus, pouvait faire tourner la tête des peuples de cette époque ; c'en était assez pour leur faire croire, dans des circonstances souvent toutes naturelles, aux puissances infernales agissant par l'entremise des hommes extraordinaires, qui furent plutôt la terreur que les bienfaiteurs des siècles qui les virent naître, tant leur science des secrets de la nature était incompatible avec l'esprit borné des générations d'alors. Du moment qu'une personne s'élevait au-dessus du commun des hommes, de suite on la désignait comme sorcière et comme ayant fait pacte avec Satan ; enfin tout ce qui dépassait la sphère de leurs connaissances était regardé comme magique et surnaturel.

Dans cette disposition des esprits, il devenait souvent facile à des fourbes adroits d'abuser de la crédulité publique par des jongleries qu'ils appuyaient de l'autorité de l'Ecriture-Sainte et des antiques traditions, surtout à une épo-

que où les préjugés et l'ignorance se partageaient l'empire du monde.

Mais aujourd'hui, comme le remarque un auteur, les progrès de la civilisation, les lumières de la philosophie, les faits extraordinaires expliqués par les progrès des sciences et des arts, nous ont enfin délivré de toutes ces visions de magiciens, de sorciers, loup-garous, lutins, feu-folet, etc., etc. Ce n'est plus que dans les campagnes éloignées des grandes villes, et parmi la classe la moins éclairée du peuple, qu'on trouve des traces de ces préjugés et de ces superstitions que les progrès des lumières ne tarderont point à faire disparaître. Penser autrement serait blasphémer Dieu ; ce serait croire qu'il abandonne sa toute puissance aux démons, et que ceux-ci la communiquent aux hommes pour qu'ils la fassent servir à corrompre, pervertir et faire le malheur éternel de l'espèce humaine. Il est au contraire bien plus juste d'attribuer au progrès des sciences les effets merveilleux qu'elles enfantent et dont plusieurs, réunis à l'adresse, constituent la magie blanche.

Sorciers escrocs ou voleurs.

Nous rapporterons ici quelques faits concernant de prétendus sorciers appartenant à notre siècle, lesquels nous feront bien connaître ceux de l'ancien temps.

En 1820, le tribunal correctionnel de Marseille eut à se prononcer sur une cause de sorcellerie entre une demoiselle abandonnée par un homme qui devait l'épouser, et un docteur qui passait pour sorcier, à qui elle avait demandé un secret pour ramener son ingrat et infidèle amant

et nuire à une rivale. A cet effet le sorcier commença par se faire donner de l'argent, puis une poule noire, puis un cœur de bœuf, puis des clous. Mais il fallait que la poule, le cœur et les clous fussent volés. Cependant, tout fut inutile, et la demoiselle ne put retrouver le cœur de son amant. De là un procès qui se termina par la condamnation du sorcier à l'amende et à deux mois de prison comme escroc.

En 1841,—la date est bien rapprochée de nous,—des sorciers, au nombre de sept, tous de la même famille, étaient traduits devant le tribunal correctionnel de Valognes, France, pour divers délits d'escroquerie à l'aide de manœuvres frauduleuses employées auprès de pauvres ignorants qui se croyaient ensorcelés. C'est toute une longue histoire que le procès de cette famille de sorciers qui furent tous condamnés à payer l'amende et à subir la prison, comme voleurs, pour plusieurs années.

Durant l'été de 1858, — la date est presque d'hier,—la justice faisait encore main-basse sur une famille de sorciers : le sieur M.... et ses fils, domiciliés à Saint-Etienne, France. Nous trouvons, à ce sujet, dans un journal français, le *Mémorial de la Loire*, des révélations qui attestent à quel point les masses se laissent encore égarer, même en France, par le plus grossier charlatanisme, lequel n'est rien autre chose qu'une transformation de la sorcellerie des temps passés. Voici quelques extraits de ces révélations :

“ Appelés auprès d'un malade, le sieur M.... et ses fils, qui avaient la réputation de communiquer directement avec les esprits célestes, et de guérir, par leur intervention, toutes les infirmités humaines, commençaient par lui faire comprendre qu'il n'était atteint d'aucune affec-

tion dangereuse : que c'était simplement un *malheur* qu'un de ses ennemis avait jeté sur lui. Pour conjurer ce *malheur*, les sieurs M.... ordonnaient de placer dans un vase de terre de l'urine, de la râclure d'ongles, une mèche de cheveux et de barbe et de quelques gouttes de sueur des pieds, le tout provenant de l'ensorcelé ; enfin, d'ajouter à ce mélange de l'huile, du vinaigre et dix clous de la longueur de 4 à 5 pouces, et de faire bouillir le tout jusqu'à parfaite évaporation du liquide.

“ Pendant cette opération, qui ne pouvait pas durer moins de vingt-quatre heures, l'individu qui avait jeté le sort sur le malade devait se présenter dans la chambre même où elle avait lieu et reprendre à son compte le malheur.

“ Les clous devaient être enfoncés dans une planche destinée à cet usage et n'ayant jamais servi à aucun autre.

“ Si la guérison n'était pas obtenue (et elle ne l'était jamais), le malade devait prendre un bâton de la longueur de 36 pouces, d'un égal diamètre dans toutes ses parties, le couper en douze portions égales, les placer dans la poche droite de son pantalon et le suspendre à la porte de sa chambre à coucher ; puis le lendemain ces douze bouts de bâton devaient être coupés dans leur longueur et être réunis tous ensemble de manière à reformer le bâton sur une surface unie.

“ Les sieurs M.... père et fils ne se contentaient point de ces moyens absurdes pour enlever de l'argent à leur clientèle, car tous ces procédés ridicules étaient assez chèrement payés ; ils prescrivaient, afin d'obtenir l'enlèvement des malheurs pour lesquels on les consultait, de faire bouillir, après les avoir coupés,

dans une marmite remplie d'huile, les vêtements du malade.

" Quelquefois l'un des fils M.... se rendait ou feignait de se rendre à la Louvesc pour intercéder auprès de Saint-François-Régis afin d'obtenir la guérison du malade.

" Enfin lorsque tous ces moyens avaient été reconnus inutiles, on faisait lier avec des cordes les jambes et les bras du malade et on lui prescrivait de rester dans son lit pendant au moins trente-six heures.

" Qui le croirait ? toutes ces momeries absurdes ont trouvé créances auprès de certains esprits et l'on prétend que la maison des sieurs M.... ne désemplassait pas de gens qui venaient les consulter. "

Le type des bons Sorciers.

Nous terminerons ce chapitre, déjà bien long, par une anecdote assez récente qui nous fera admettre l'existence d'une classe de sorciers exemplaires, les seuls que nous voulons bien reconnaître, et dont Mme Lenormand est le vrai type. Cette dame, morte à Paris dans le mois d'août 1851, à l'âge avancé de 90 ans, était la femme de l'imprimeur qui fonda le *Journal des Débats*, avec M. Bertin aîné, en 1797.

En consultant sa biographie, nous voyons qu'après s'être retirée du commerce de librairie foraine, où elle réussit à créer une des plus importantes maisons de Paris, Mme Lenormand eut un salon où beaucoup de sommités politiques et académiques se donnèrent rendez-vous. Plus tard, se sentant fatiguée de cette société, elle alla se fixer dans une propriété située dans le même quartier que son homonyme, Mlle Lenor-

mand, la devineresse fameuse à laquelle l'Empereur Napoléon I^{er} prêta l'oreille et donna cent mille francs. La parité des noms, la proximité des demeures firent souvent naître des quiproquos. En voici un qui mérite d'être mentionné :

— Un jour, une jeune fille troublée, éperdue, entre chez elle.

— Madame, s'écrie l'inconnue, vous lisez dit-on dans l'avenir.... secourez-moi.

Mme Lenormand examine la jeune fille, jage à son extérieur, à ses manières, à qui elle peut avoir affaire, et après quelques vagues interrogations qui la fixent dans ses soupçons, elle répond :

— Vous avez abandonné la maison paternelle ?

— Oui !

— Vous cédez à un amour passionné ?

— Oui !

— Il vous a décidé à le suivre ?

— Oui !

Voilà le présent, mon enfant....

— Mais l'avenir, l'avenir, madame.... ?

— L'avenir ! le voici.... Il vous déshonorerà.... Il vous abandonnera.... Vous périrez dans la misère, dans les larmes.... Votre vieux père en mourra de honte et de désespoir.... Voilà l'avenir !

Et tirant parti de l'effroi et de la crédulité de la jeune fille, elle l'amena peu à peu à des sentiments moins exaltés, la calma, la persuada qu'elle pouvait encore échapper à cet avenir si funeste, et la faisant monter en voiture, la ramena à ses parents.

— Ah ! madame, vous êtes donc sorcière pour avoir su deviner.... dit la jeune fille sauvée.

— Non, mon enfant.... mais je suis mère !"

C'est ainsi que nous rencontrons par fois de bons sorciers, dans des personnes qui connaissent assez bien les différentes phases de la nature humaine, par l'expérience des années, et l'étude constante du cœur de l'homme, pour pouvoir, avec à propos, influencer un jeune esprit, surtout en proie à une de ces passions violentes capable de tous les sacrifices, et savoir l'arrêter au moment même que cette jeune personne allait se précipiter corps et âme dans un centre de démoralisation infâme.

Soyons sorcier comme l'était Mme Lenormand et nous serons de bons sorciers. Que de jeunes personnes tombées qui ne le seraient point aujourd'hui si elles eussent rencontré, avant leur chute, une sorcière du genre de Mme Lenormand ?....

LIVRE DEUXIÈME

Les Trésors cachés. — Les Chercheurs de trésors. — Histoire de six chercheurs de trésors, près de la Côte à Sauvageau, Québec. — Histoire de trois chercheurs de trésors, près du Château-Mactavish, à la Montagne de Montréal. — Histoire de cinq chercheurs de trésors, dans le jardin de l'ancienne résidence de feu M. Perrault, Québec. — Cause principale de la propagation des fausses croyances du peuple sur l'existence des trésors cachés, jusqu'à nos jours.

CHAPITRE I.

Les Trésors cachés.

Comme il se trouve encore, en Canada, bon nombre de gens qui croient à l'existence de trésors cachés, soit sous des montagnes, dans des souterrains, mûsures, ou dans tout autre lieu imaginaire ; et que ces trésors sont gardés soit par un vieillard, une vieille femme, un serpent, un chien noir ou des *esprits malins*, et qu'on ne peut s'en saisir qu'à l'aide de certaines formules ou conjurations qui se trouvent dans les différents ouvrages de sortilèges, maléfices, etc., que nous avons fait connaître dans le livre précédent, nous tâcherons de démontrer ici combien se trompent grossièrement les personnes qui entretiennent des idées aussi absurdes. D'abord, parce qu'on ne trouve nulle

part aucune preuve, aucun cas qui nous garantissent l'existence ou la découverte de trésors cachés dans de telles conditions, c'est-à-dire gardés par des personnages mystérieux ou esprits malfaisants, qui tiennent tous de l'autre monde. C'est là assurément une fatale erreur populaire qui ne peut trotter que dans l'imagination de personnes par trop superstitieuses.

Cependant, nous voulons bien admettre qu'en ce pays il peut se trouver des trésors enfouis quelque part, ainsi que cela s'est vu en Europe, surtout dans les pays qui ont été tant de fois bouleversés par des guerres ou des révolutions, car il est reconnu que dans ces moments critiques plusieurs personnes, possédant de grandes richesses, en or ou en argent, les déposent au sein de la terre ou dans tout autre lieu sûr, avec l'espérance de les retrouver une fois la tempête des guerres ou des révolutions passée ; et, comme il arrive assez souvent que ces personnes abandonnent leur patrie, et vont mourir en pays étrangers, alors il peut se faire que des fortunes, plus ou moins grandes, restent cachées dans les entrailles de la terre.

Toutefois, si jamais on parvient à les découvrir,—ce qui est arrivé déjà en Canada, qui a essuyé lui aussi, à différentes époques, des luttes sanglantes,—qu'on reste bien convaincu que ce ne sera jamais à l'aide d'aucun livre magique ; que ce sera toujours, au contraire, par une circonstance inattendue, un coup du hasard, une cause toute naturelle enfin, au moment même qu'on s'y attendra le moins, et cela sans avoir à combattre ou à conjurer aucuns démon, serpent, chien noir, vieille ou vieillard, y compris tout ce qu'une folle imagination peut inventer de semblable.

Mais, comme les découvertes de ces trésors

sont bien rares et bien incertaines, c'est toujours un grand malheur pour celui qui se livre à ces recherches, le plus souvent éphémères, parce que l'homme perd ainsi chaque jour un véritable trésor, qui se trouve dans le bon emploi du temps, la vigilance, le travail assidu, et surtout dans la pratique de l'économie.

Dans ce dernier cas on est toujours certain de la fortune, ou du moins d'un peu d'aisance accompagnée de bonheur. Dans le premier, on fouille sans cesse les entrailles de la terre, on la bouleverse en tous sens ; on y trouve beaucoup de pierres, d'argent point : la misère la plus abjecte seule en est la fatale conséquence ; et finalement, dénué de tout, on va mourir à l'hôpital.

CHAPITRE II.

Les Chercheurs de Trésors.

On compte deux classes d'hommes parmi les chercheurs de trésors cachés ; mais leur idée est à peu près la même quant à leur existence et aux moyens qu'ils doivent employer pour les découvrir : tous croient que des esprits malfaisants, suppôts de l'enfer, en sont les gardiens fidèles.

Dans la première classe, nous placerons tous ceux qui, tout en croyant à l'existence de ces trésors, ne poussent point néanmoins leurs perquisitions nocturnes au point d'abandonner leur travail manuel, et de mettre ainsi leurs familles dans la misère. Aussi, nous avons la ferme conviction qu'il nous suffira de leur prouver, pour leur faire abandonner cette voie qui aboutit toujours aux déceptions et à l'insomnie, que c'est une fatale erreur d'entre-

tenir une pareille croyance, qui n'a fait partout que des dupes et des malheureux.

Dans la seconde classe, nous placerons tous ceux qui sont ennemis du travail, et les désœuvrés, qui, ayant rejeté tout principe qui caractérise le véritable chrétien, le bon père de famille et l'utile citoyen, cherchent, jour et nuit, quelque trésor imaginaire, à l'aide des moyens enseignés dans les livres trompeurs, déjà mentionnés, sans s'occuper, le moins du monde, des horribles blasphèmes qu'ils profèrent parfois contre la Majesté Divine, en récitant, dans ces circonstances, certaines conjurations ou formules de prières des plus impies, non plus que des misères de tout genre qu'ils amoncellent sur leur tête coupable.

Quant à ceux-là, nous l'avouerons, il faudrait presque un miracle pour leur faire abandonner cette fausse croyance et pour les gagner à la vérité. Généralement, lorsque vous parlez à l'un de ces chercheurs de trésors, de ses devoirs comme chrétien, comme père et comme citoyen, il restera sourd à ce langage qui frappe ses oreilles inutilement. Mais, au contraire, parlez-lui de trésors ; dites-lui que vous avez le *Petit-Albert*, ou tout autre livre de secrets merveilleux, alors vous serez certain de faire vibrer chez cet homme la corde sensible de toutes ses convoitises. Vous verrez sa figure s'épanouir de bonheur, ses yeux s'enflammer, et, la bouche béante, de sa poitrine haletante, s'échappera un soupir suivi de cette supplication :

— Ah ! monsieur, si vous étiez assez bon que de me procurer le *Petit-Albert*, ou le *Dragon-Rouge* ou bien encore le *Grimoire*, vous me rendriez mille fois heureux, car, à l'aide de l'un de ces livres, je pourrais conjurer et chasser les esprits malins qui gardent un certain trésor

dont je connais seul l'existence, et je deviendrais riche ?

Pauvre homme, il ne sait pas qu'il soupire après un livre qui ne peut que l'induire en erreur ; car il est une chose certaine, c'est que tous les ouvrages de ce genre, n'ont été inspirés et écrits que pour tromper des gens ignorants et par trop crédules. Tous ces ouvrages, enfin, qu'on regarde aujourd'hui comme autant de monuments élevés en l'honneur de la sottise humaine des temps passés, n'ont eu pour auteurs que des hommes à l'esprit pervers, animés du désir de faire fortune, en répandant, parmi le peuple, des milliers d'exemplaires de leurs publications toujours mensongères quand elles ne sont pas d'un bout à l'autre un blasphème horrible contre la Foi chrétienne et catholique.

Aussi, ne voit-on que des hommes dépravés, sans principe religieux, ou du moins d'une ignorance et d'une crédulité impardonnables qui osent croire encore à de pareilles absurdités.

Les tristes résultats de ces fausses croyances, sont que les chercheurs de trésors traînent presque tous une existence vide et malheureuse, dont le terme seul met fin à leurs folles espérances. Telle est, n'en doutons pas, la déplorable condition inévitablement réservée à tous ceux qui courent à la recherche de trésors éphémères, avec le *Grand* ou le *Petit-Albert*, le *Grimoire* ou le *Dragon-Rouge* en main....

A ce propos, nous rapporterons ici le trait suivant :

Il y a une quinzaine d'années, une personne de cette ville, que nous avons très bien connue, se livrait depuis déjà longtemps à la recherche de trésors cachés. Cet homme était tellement imbu de cette fatale pensée qu'il fut toujours impossible de le désabuser. Chaque année,

on le voyait apparaître, tantôt à l'imprimerie, tantôt chez les libraires, tantôt dans nos institutions religieuses : inutile de dire que le *Petit-Albert* était le seul objet de ses visites, qui lui avait toujours valu de sévères remontrances, tant à cause de son ignorance que par rapport aux niaiseries contenues dans le livre qu'il tenait tant à se procurer.

Néanmoins, le malheureux ne se tenait jamais pour battu. Au contraire, toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses espérances tendaient vers un seul but : c'est-à-dire, qu'à l'aide du *Petit-Albert*, il trouverait infailliblement un trésor. Enfin, il lui arriva un jour de faire la connaissance d'un être semblable à lui, mais plus heureux, car ce dernier possédait le livre tant désiré. Il avait en outre le *Dragon-Rouge* ! Quelle trouvaille ! disait-il. Puis de se mettre à faire des perquisitions à droite et à gauche, pour trouver son fameux trésor.

.....

Dix années plus tard, — il y a de cela à peine vingt mois, — un corbillard cheminait sur la rue Saint-Jean vers le nouveau cimetière catholique, à Sainte-Foi. Dans ce *chariot*, dont la forme écrasée et la nudité complète nous faisaient reconnaître de suite celui appartenant à l'Hôtel-Dieu, se trouvait le corps d'un malheureux que la dernière des misères avait forcé d'aller mourir à cet hôpital, après avoir passé plus de la moitié de sa vie à la recherche d'un trésor. Ces restes mortels, on l'a déjà compris, étaient ceux de cet homme qu'on a vu tantôt s'allier au possesseur du *Petit-Albert* et du *Dragon-Rouge*....

Un artiste humanitaire a peint quelque part le triste spectacle du convoi du pauvre, suivi

d'un seul ami fidèle : son chien ! Eh bien ! le convoi de cet infortuné ne se composait seulement pas de cet ami fidèle de l'homme !.....

Après cela les commentaires deviennent inutiles : chacun peut les faire soi-même.

CHAPITRE III.

Histoire de six Chercheurs de Trésors, Québec.

Afin de démontrer tout le ridicule dont se couvrent les chercheurs de trésors, nous ne voyons rien de mieux que de rapporter ici quelques histoires, chacune sous son titre respectif, touchant ces sortes de recherches. Nous les livrerons à la curiosité du lecteur telles qu'elles nous ont été racontées par des témoins oculaires : c'est à ce titre seul que nous en garantissons l'authenticité.

Il y a quelques années, une personne de cette ville, laquelle avait été alliée à une bande de chercheurs de trésors, nous fit le récit d'une des perquisitions nocturnes de cette bande. Il va sans dire qu'on ne fait de pareilles démarches que de nuit, surtout à cette heure si solennelle qui voit tant de crimes se commettre, depuis les vols les plus audacieux jusqu'aux meurtres les plus abominables : MINUIT !..... C'est l'heure de prédilection de ces fous malheureux.

Un soir, dit-elle, c'était en juillet, vers onze heures, nous partîmes du faubourg St-Jean six de notre bande, tous bien déterminés à nous saisir, coûte que coûte, d'un trésor considérable, dont l'existence n'était connue que de celui qui nous conduisait au port assuré de la fortune. Après quelques minutes de marche, nous nous trouvâmes au bas d'un champ servant de pâturage à un troupeau de bêtes à cornes, tout près de la

Côte-à-Sauvageau. Arrivés à l'endroit du trésor, notre chef, qui connaissait tous les secrets du *Petit-Albert* et de bien d'autres livres merveilleux, commença par faire un grand cercle avec une baguette de coudrier, afin de nous mettre en garde contre les esprits malins qui gardaient ce trésor, puis récita une conjuration (1) que nous répétâmes après lui. Minuit venait de sonner et de gros nuages, s'élevant vers l'ouest, s'approchaient majestueusement, avec toute la perspective d'une tempête prochaine. On entendait déjà, dans le lointain, gronder sourdement le tonnerre. Je ne sais ce qui se passa alors en moi, mais il me semblait voir des spectres hideux sortir des entrailles de la terre... la peur s'empara de moi et je tremblais de tous mes membres.... Cependant, la pensée du trésor me remit un peu, et nous nous mêmes hardiment à l'œuvre.

En moins d'une demi-heure, munis que nous étions de bèches et de piques, on avait déjà pratiqué un trou de plusieurs pieds carré, lorsque tout à coup une masse solide fait rebondir nos piques !.... C'était un coffre-fort ! Aussitôt notre chef fait des signes cabalistiques, et récite une nouvelle formule de prière que nous répétons tous ; mais au même instant un hurlement sinistre se fait entendre dans le lointain, suivi de beuglements épouvantables venant dans notre direction.

Nous restons tous frappés de terreur ; et, à la pensée de voir apparaître le diable avec toute sa suite, je me signe aussitôt, la frayeur me faisant oublier qu'il ne fallait jamais faire en pareille circonstance aucune action ou signe religieux.

(1) Voir au chapitre des *Grimoires*, pour cette conjuration.

— Misérable lâche ! s'exclama avec rage notre chef, tout est maintenant perdu par ta faute.

En effet, à peine avait-il prononcé ces mots que la foudre en énormes serpents de feu vint s'abîmer sur nous, la terre trembla sous nos pieds et le coffre-fort s'enfonça à des mille pieds de profondeur. Ah ! je n'oublierai de ma vie cette nuit d'horreur !

.....
Comme lui, nous croyons qu'il n'oubliera jamais cette nuit d'horreur ; surtout quand on réfléchit à la condamnable action dont ces chercheurs de trésors s'étaient rendu coupables, en allant prononcer ainsi, avec la perspective d'acquérir un peu d'or, des conjurations dans lesquelles se trouvent les blasphèmes les plus révoltants.

Maintenant, disons que leur coffre-fort n'était rien autre chose qu'une large pierre plate qu'on avait pris pour un coffre, ainsi que cela fut vérifié après examen sur les lieux mêmes. Quant aux hurlements et beuglements épouvantables qu'on avait entendus, rien de plus naturel ; attendu que personne n'ignore qu'à l'approche d'un ouragan, les animaux sont frappés de terreur par le triste aspect de la nature. Ainsi donc, rien d'étonnant d'entendre, dans ces moments sinistres, des chiens hurler et des bêtes à cornes beugler. Puis on sait aussi que la foudre éclate presque toujours durant un fort orage, rien donc encore d'étonnant que la foudre soit tombée aux pieds mêmes de ces misérables, qui ne virent, dans cette convulsion de la nature, que les puissances de l'enfer déchaînées contre eux. C'est ainsi que des hommes, dans leur fatal ignorance, osent attribuer à Satan des pouvoirs qu'il n'a jamais eus : pouvoirs qui n'appartiennent qu'à Dieu seul.

CHAPITRE IV.

Histoire de trois Chercheurs de Trésors, Montréal.

En 1846, résidant alors à Montréal, on nous raconta, à propos de chercheurs d'argent, une scène bien amusante, qui eut lieu durant l'automne de 1843 près du fameux Château-Mactavish, au pied de la Montagne s'élevant immédiatement en arrière de la ville de Montréal.

Nous dirons d'abord quelques mots sur ce vieux château, qui n'a jamais été achevé et qui a fourni tant de sujets à la légende et de terreur pour les enfants.

La superstition a toujours fait croire chez le vulgaire que le Château-Mactavish était hanté par des esprits, des fantômes et des revenants de toute espèce ; et qu'aucun être humain n'avait pu y demeurer à cause du tintamarre, des bruits de chaînes et des lamentations qu'on y entendait chaque nuit, de la cave au grenier. Contes d'enfants que tout cela. Si réellement on ait vu parfois des lumières et entendu du bruit et des lamentations, partant de l'intérieur de ce château inhabité, on peut être certain que ce ne fut là que le fait de quelques désœuvrés sans gîte, qui trouvaient bon d'aller faire la noce dans un lieu où ils ne craignaient nullement d'être inquiétés par quelques autres personnes.

Ce château, qu'on a démoli le printemps dernier (1861), a laissé encore, en disparaissant, un nouveau, mais triste souvenir. Un Canadien, du nom de George Chartrand, l'un des maçons occupés à en démolir les murailles, fut écrasé par un pan qui s'affaissa tout à coup sur lui ; et

il mourut peu d'heures après en avoir été retiré.

Quelques commères ont dû, sans doute, attribuer ce fatal accident aux esprits ou fantômes, mécontents de ce qu'on leur enlevait ainsi leur ancienne demeure ?....

Trois individus, habitants du faubourg Saint-Antoine, prétendaient donc qu'il se trouvait un trésor caché tout près de ce château ; mais que pour s'en saisir, disaient-ils, il leur manquait les moyens propres à conjurer les esprits qui le gardaient.

Ils s'adressèrent un jour à la personne qui nous raconta cette anecdote, croyant qu'elle possédait le *Petit-Albert*, pour lui demander si elle ne pourrait pas leur donner une conjuration ou formule de prière indispensable, croyaient-ils, pour s'emparer de ce trésor.

Curieuse de savoir, dit-elle, ce qu'ils voulaient en faire, je leur répondis affirmativement ; mais je leur dis que, pour réciter avec effet la conjuration que j'allais leur donner, il leur faudrait jeûner toute une journée, et faire en outre, à l'endroit où se trouvait le trésor, le sacrifice de deux chats noirs, en se servant d'un couteau dont la lame fût encore vierge (1). Inutile de dire qu'ils s'y engagèrent tous. De suite je traçai sur une feuille de papier une foule de mots qui ne pouvaient être compris dans aucune langue ; et, en leur donnant ce papier précieux, je leur fis promettre solennellement d'en garder le secret pour eux seuls.

Quelques jours plus tard, c'était un vendredi soir, voici ce qui se passait au pied de la Montagne de Montréal, à quelques pas du Château-Mactavish :

(1) Dans tout sacrifice où l'on répand le sang, il faut que le couteau, ou autres instruments, dont on se sert à cet effet soit neuf. Les livres de conjurations l'exigent tous. Quelle absurdité !

Trois hommes, blottis dans une petite cavité, se préparaient à faire le sacrifice de deux matous noirs, qu'ils maîtrisaient difficilement. L'un des trois aiguisait à cet effet un long couteau encore tout neuf....

A ce moment, minuit sonna aux cadrans de l'église anglicane et les douze coups argentins furent apportés jusqu'à eux par une brise d'automne, assez forte et continue, qui faisait mugir sourdement les grands arbres de la montagne en en agitant les branches et les feuilles, déjà jaunies, avec un bruit semblable à la pluie qui tombe durant un fort orage. Le Saint-Laurent mêlait aussi, à ce concert nocturne de la nature, sa voix si puissante qui roule, en grondant, ses eaux avec tant de force et tant de rapidité vers la Pointe Saint-Charles, en se torturant sur un lit de milliers de cailloux.

Alors le sacrificateur immola l'un des chats, et, à l'instant, la victime couvrit tous les alentours de ses sinistres miaulements. Ce qu'entendant son camarade, qui comprit de suite le sort qui l'attendait, se met aussitôt à jouer des dents et des griffes, si bien qu'il fait lâcher prise à l'homme qui le retenait captif, et il disparaît dans la Montagne....

—Voilà une affaire manquée, dit l'un d'eux, et je crains fort maintenant que ce chat donne l'éveil à tous les esprits du voisinage....

En effet, à peine avait-il prononcé ces mots que de grandes flammes, surgissant tout-à-coup de la montagne, s'approchèrent dans leur direction, accompagnées d'un bruit épouvantable de chaînes et de chaudières ; et, en moins de dix minutes, tous haletants, les cheveux hérissés, plus morts que vifs de frayeur, nos trois chercheurs de trésors se retrouvaient dans le faubourg Saint-Antoine, ayant parcouru une distance à

faire frémir les meilleurs coursiers du monde. Ces pauvres diables se comptèrent encore heureux de s'être retirés de là, en y laissant, deux, leurs couvre-chefs, et l'autre, la queue de son habit, restée en trophée sur un piquet de clôture !

.....
Voici maintenant l'explication de tout le mystère. La personne, de qui nos trois individus avaient obtenu une conjuration, ayant appris d'eux, la nuit, l'heure et le lieu où ils devaient se rendre à la Montagne, à la recherche du prétendu trésor, communiqua aussitôt cette farce à plusieurs de ses amis, et ils s'engagèrent, au nombre de huit, d'aller ce soir-là, à quelque distance de l'endroit où devaient se rendre nos chercheurs, tous munis de torches inflammables, d'un paquet de chaînes et d'une chaudière, afin de leur jouer un mauvais tour. On sait quel en fut le résultat. Voilà à quoi se réduisent, généralement, toutes ces visions infernales, esprits, fantômes ou revenants, qu'on prétend voir, et qu'on dit garder les trésors cachés.

CHAPITRE V.

Histoire de cinq Chercheurs de Trésors, Québec.

Assez souvent il arrive que les chercheurs d'argent découvrent de curieux trésors dans leurs perquisitions nocturnes, et dont les espèces qu'ils renferment sont parfois plutôt *liquides* et *couillantes*, que *solides* et *sonnantes* ; aussi nous croyons très à propos de rapporter ici un fait de ce genre qui se passa, il y a quelque vingt ans, à Québec, entre les deux citernes que nous voyons encore aujourd'hui, quoiqu'en partie

détruites, sur le terrain de l'ancienne résidence de feu M. Perrault (1), rue et faubourg Saint-Louis. Ce fut près de la citerne qui se trouve à l'ouest de ce terrain, rue Claire-Fontaine, en face du *Clos de la Tour* (2), que la scène suivante se passa.

La personne de qui nous tenons cette histoire faisait elle-même partie de cette excursion nocturne, ou plutôt de cette pêche aux trésors, mais c'était plus par curiosité qu'autrement, disait-elle. Laissons-là parler :

(1) M. Joseph-François Perrault, né à Québec le 1er juin 1753, fit le commerce des pelletteries durant plusieurs années pour son père qui avait été s'établir aux Illinois après la prise du Canada par les armées britanniques. Revenu en Canada, M. Perrault s'établit à Montréal, où il étudia le droit ; et en 1795, lord Dorchester le nomma Greffier de la Cour du Banc du Roi pour le district de Québec : charge qu'il ne cessa de remplir avec distinction jusqu'en 1844. M. Perrault expira le 5 avril de cette même année, à l'âge patriarcal de près de 91 ans, après avoir consacré presque toute sa fortune à l'éducation de la jeunesse. Il déboursa près de \$8,000 pour l'érection et l'entretien de deux maisons d'école, en 1830 et 31, dans le faubourg Saint-Louis, dont l'une était pour les garçons et l'autre pour les filles, et dans lesquelles on enseignait non-seulement à lire et écrire mais même l'industrie et l'agriculture pratiques. Il dépensa, en outre, plus de \$6,000 pour établir une ferme-modèle près de la Petite-Rivière Saint-Charles ; mais il eut la douleur de voir tomber cet établissement d'étude pratique, après quelques années d'existence, faute d'encouragement. Il dota aussi le pays d'ouvrages classiques qu'il rédigea et fit imprimer à ses propres frais, tels que grammaires anglaises, françaises et latines ; des vocabulaires ; des manuels pour les instituteurs et les institutrices ; un abrégé de l'Histoire du Canada ; un traité de grande et petite culture ; un traité de médecine vétérinaire, etc., etc. Cependant, qui le croirait, le nom et les bonnes œuvres de cet homme si dévoué à l'éducation et au bien-être de ses compatriotes, paraissent être déjà passés à l'état d'un oubli complet. Est-ce ainsi que le pays doit reconnaître et récompenser dignement le dévouement de ceux qui consacrent leur fortune à répandre l'éducation parmi le peuple ?... Indifférence et oubli ! quelle reconnaissance !...

(2) Terrain appartenant au gouvernement militaire où se trouve érigée une tour de défense. On compte en ligne droite, à l'ouest de la ville, depuis le coteau Sainte-Geneviève jusqu'aux Plaines d'Abraham, quatre tours érigées par le gouvernement militaire, sous l'administration de Sir James Henry Craig, de 1807 à 1811. L'importance de ces tours est de garantir la ville, en temps de guerre, d'une invasion de l'armée ennemie de ce côté : étant celui qui peut mettre la ville le plus en danger devant une armée considérable.

Le printemps dernier, — nous disait en 184— cette personne, — je m'associâi à quatre de mes amis, parmi lesquels se trouvait un vieillard qui comptait déjà plus de quarante années passées à la recherche d'un trésor, à l'aide du *Petit-Albert*, qu'il conservait comme la prunelle de ses yeux. Mais, à l'époque où se passe cette scène, notre homme n'avait pu encore obtenir aucun bon résultat, car toujours il avait été trompé dans ses espérances.

Or, cette fois, il était plus que jamais convaincu de trouver un trésor caché dans un certain lieu à lui seul connu, et il s'engageait à le partager avec nous si nous voulions l'aider dans cette dernière tentative. Les conditions étant faciles, nous les acceptâmes. Nous étions donc cinq personnes de notre bande le jour que nous arrêtâmes ce projet tout doré !

A quelque temps de là, — c'était dans le mois de mai, — durant une nuit pluvieuse et naturellement bien sombre, guidés par notre vieillard, nous nous rendîmes, un peu avant minuit, à l'endroit où se trouvait le prétendu trésor.

Arrivés sur les lieux fortunés, on planta à droite une branche de laurier, à gauche une branche de verveine, car, selon le *Petit-Albert*, la verveine et le laurier sont d'un bon usage pour empêcher que les esprits (gnomes) ne nuisent au travail de ceux qui sont occupés à chercher des richesses enfouies sous terre ; puis on fit brûler un certain parfum composé d'après une recette enseignée aussi dans le même livre.

—Maintenant, dit notre vieillard, ces précautions seront cause que les esprits, gardiens du trésor, ne nous seront point nuisibles, et, si mon *Petit-Albert* dit vrai, ils nous aideront même dans notre entreprise.

Sur ce, on se met à creuser activement la terre, entre les branches de laurier et de verveine, et en moins d'une demi-heure, par une pluie battante qui nous fouettait la figure en tous sens, on découvre, à quelques pieds du sol, un large coffre de bois..... C'était le trésor ! il n'y avait pas à en douter. Tous transportés de joie, nous en brisons le couvercle, et c'est à qui y plongera la main le premier pour en retirer les richesses ; mais, par déférence, il fut convenu que ce privilège appartenait de droit à notre chef à qui nous étions redevables d'une découverte aussi précieuse. Il fallait nous voir inspecter les goussets et les poches de nos vêtements pour s'assurer de leur solidité et voir s'il ne s'en trouvait point de troués.

Mais la déception fit bientôt place à notre folle joie, car en plongeant le bras dans le coffre, notre vieillard le retire aussitôt en jetant une exclamation de surprise indescriptible accompagnée d'un juron épouvantable, puis au même instant deux énormes chiens terneuviens arrivent sur nous en aboyant et hurlant à faire trembler la terre..... *Le diable !* tel fut le cri général. Et chacun de prendre ses jambes à son cou, et sauve qui peut. Quant à moi je vous assure que je ne fus point le dernier, et je me trouvai transporté sur la rue Saint-Jean, sans savoir comment et par où j'y étais descendu si rapidement.

Revenu un peu de ma première frayeur, je commençai à m'inquiéter sur le sort de mes associés que je ne voyais point reparaître, et la curiosité de savoir ce qui avait pu leur arriver me détermina de retourner sur mes pas, en ayant soin, toutefois, d'épier à travers les ténèbres le moindre signe de danger, et en me tenant constamment sur le qui-vive. Arrivé aux coins des rues Prévost et Claire-Fontaine, j'aperçus trois

de mes camarades occupés, près d'une mare d'eau bourbeuse, à faire la lessive à notre malheureux plongeur, qu'ils avaient retiré par les oreilles du fond d'un grand canal rempli de saletés les plus ordurières, et dans lequel il était tombé, en voulant se défendre contre les chiens qu'on avait pris à tort pour le diable, car le lendemain je pus m'assurer qu'ils appartenaient à un bourgeois anglais dont la résidence attendait précisément au terrain sur lequel nous avions fait nos recherches.

Il fallait voir quelle drôle de mine faisait notre homme au *Petit-Albert*, et je ne pus m'empêcher de lui dire, au milieu de sa confusion, que son fameux livre, avec ses secrets merveilleux, ses branches de laurier et de verveine, y compris ses parfums, nous avait fait découvrir un curieux trésor liquéfié d'où s'échappaient des odeurs qui étaient bien loin de sentir la rose, et je les quittai, tout en riant de notre mésaventure, en leur faisant abandon bien entendu de ma part de *butin*.

.....

Le lecteur nous pardonnera sans doute, de rapporter une pareille scène, attendu que notre unique but est de faire saisir tout ce qu'il y a à la fois de déplorable, d'absurde et de dégradant chez l'homme qui se livre ainsi par son ignorance à de telles actions.

Il y aurait des centaines d'histoires à raconter à propos des chercheurs d'argent, mais comme nous croyons les avoir toutes résumées, moins quelques variantes, par celles qui précèdent, nous nous en tiendrons là pour ne nous occuper maintenant que de la cause principale qui a fait se propager jusqu'à nous de pareilles croyances, entachées de tant d'absurdités.

CHAPITRE VI.

La cause de la propagation de ces fausses croyances jusqu'à nos jours.

" Depuis la venue de Jésus-Christ, tous les enfants de son Eglise, répandus sur toute la terre, le connaissent et le comprennent. Cependant, encore chez nous comme chez les anciens juifs, les abus superstitieux n'ont pas tous disparu." (COLLIX DE PLANCY.)

D'abord nous dirons que les fausses croyances des peuples d'autrefois sur l'existence des trésors cachés, gardés par des esprits mystérieux, ont eu pour mère la superstition, et qu'une telle mère ne pouvait enfanter et multiplier autre chose que la superstition ; et, chose déplorable, ces filles de l'erreur ont trouvé pour époux une grande partie du genre humain. Aussi, de toutes ces alliances, marquées du signe de la folie, on vit naître des légions de créatures qui se développèrent rapidement sous l'influence de toutes ces superstitions, lesquelles ont pour bases principales l'ignorance, l'orgueil, le fanatisme et la peur ; quatre causes que les docteurs chrétiens n'ont jamais cessé de combattre, car, " quoique les philosophes se vantent, —dit un auteur distingué,—il est bien établi que c'est l'Eglise qui a toujours fait le plus pour extirper les superstitions."

Mais, en dépit des efforts constants qu'Elle ait pu faire, dans tous les temps, pour déraciner et détruire les superstitions, la fatale croyance aux trésors cachés et gardés par des esprits, chiens ou chats noirs, etc., est encore de nos jours très répandue, surtout parmi les populations des campagnes ; et tout homme

de bon sens est frappé d'étonnement de voir que de pareilles sottises se soient propagées à travers tant de siècles pour arriver jusqu'à nous aussi vivaces que jamais, en dépit des lumières régénératrices du XIXe siècle.

Comment donc expliquer la cause principale d'une persistance aussi tenace chez les peuples, même les plus civilisés ? La cause de cette malheureuse propagation est pourtant le fait, il n'y a pas à en douter, d'hommes qui se vantent d'être dans la voie du progrès, et qui, connaissant tous les rouages de l'ambition et de la cupidité humaines, répandent chaque année, en Europe, des milliers d'exemplaires de ces livres mensongers au milieu des classes laborieuses, et cela dans l'unique but de faire une spéculation lucrative, au grand détriment de la vérité, du bonheur de la société et de tout sentiment honnête qui distingue le véritable chrétien et le bon citoyen.

Par exemple, la France,—elle n'est pas la seule, mais, comme elle se trouve à la tête de la civilisation la plus avancée, nous la citons de préférence,—compte pour beaucoup dans la propagation de ces rêveries absurdes, puisqu'on y vend encore, chaque année, aux habitants des campagnes des milliers d'exemplaires du *Grand-Albert*. Dans presque tous les pays de l'Ancien-Monde, en Angleterre, en Ecosse, en Allemagne et ailleurs, on y imprime et on y vend encore tous les jours de ces sortes de livres.

Après cela, il ne faut plus s'étonner si nous trouvons encore en grande vogue chez nous, les fausses croyances qui faisaient, dans les temps anciens, l'apanage des peuples dévoyés ; car il est une chose certaine, c'est qu'aussi longtemps qu'il se trouvera des hommes à l'esprit assez

pervers pour exploiter la curiosité toujours si avide et l'ignorance d'une partie du genre humain, par l'appât séduisant de la reproduction de ces livres, qui promettent tant de merveilles irréalisables, de même aussi il se trouvera tous jours des esprits assez crédules pour croire aux *secrets merveilleux* que renferment ces livres, et qui ne manqueront pas de les acheter chaque fois que l'occasion s'en présentera, au risque même d'en faire souffrir leurs familles.

L'Eglise n'a cessé de s'élever contre ces livres et Elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour extirper les fausses croyances que ces ouvrages ont semées chez tous les peuples chrétiens. Comme catholique, nous l'applaudissons de tout notre cœur d'avoir ainsi sans cesse opposé la vérité chrétienne aux erreurs populaires enfantées par la cupidité et l'esprit du mal. Cependant, il faut bien le dire, l'Eglise n'a pu atteindre la source de cette plaie hideuse de la société, c'est-à-dire qu'elle n'a pu, malgré sa vigilance, empêcher la reproduction de ces livres dangereux. Aussi, nous sommes fermement convaincu, que c'est à cela que cette fatale aberration du genre humain doit de s'être perpétuée jusqu'à nos jours.

A ce mal, puisqu'il existe, nous croyons que le spécifique serait de publier des *contre-Petit-Albert, Grand-Albert, Grimoires*, etc., etc., afin de dévoiler toutes les absurdités que renferment ces livres si recherchés, et qui faussent si gravement l'esprit des gens par trop crédules.

Nous ne voulons pas dire que l'ouvrage que nous publions atteindra ce noble but ; car, par lui, nous n'avons voulu qu'attirer l'attention de nos bons écrivains, et les engager à traiter dans toute son étendue le sujet important que nous effleurons aujourd'hui d'une manière si impar-

faite. Mais en attendant que d'autres, plus habiles que nous à combattre les erreurs populaires, s'engagent dans la voie que nous parcourons avec une certaine inquiétude, quant au succès, nous poursuivrons l'œuvre que nous avons commencée dans l'unique but de servir la cause des classes laborieuses des villes et des campagnes.

Nous passerons maintenant des trésors éphémères aux trésors véritables que peuvent acquérir les classes ouvrières.

LIVRE TROISIÈME

Aux classes ouvrières. — Être riche! *La Cigale et la Fourmi.* — Posséder des richesses. — La persévérance. — Le désir et la volonté. — Vouloir d'est pouvoir. — Secret pour acquérir un trésor. — Le tableau des économies. — Les Caisses ou Banques d'Épargne. — Sociétés de secours mutuels et de protection, organisées dans chaque corps de métier; des bons et des mauvais rapports entre les maîtres et les ouvriers; la construction navale et les Charpentiers, à Québec; le moyen d'améliorer la condition sociale des classes ouvrières.

CHAPITRE I.

Aux Classes Ouvrières.

« Celui qui pouvait nommer ses ancêtres depuis sa mère jusqu'à Dieu; celui qui était avant Abraham, Jésus, notre Seigneur, a voulu naître ouvrier et se faire charpentier, afin d'être compté parmi les plus humbles des enfants des hommes. »

Nous éprouvons en ce moment une bien douce satisfaction à la seule pensée de contribuer, dans une certaine mesure, à l'amélioration des classes ouvrières, au point de vue de leur bien-être matériel; et cela en leur proposant de mettre en pratique les moyens que nous allons leur suggérer à cet effet.

Nous osons espérer qu'elles nous sauront gré de nos bonnes intentions, quand bien même

nous ne pourrions atteindre efficacement ce noble but ; car, nous l'avouons avec franchise, nous sommes loin de posséder les connaissances requises pour traiter à fond un sujet de cette importance. ~~mais~~ et si les quelques considérations qui vont suivre rencontraient l'approbation d'un certain nombre d'ouvriers, notre but serait doublement atteint et notre attente plus que satisfaite.

On dira peut-être que nous n'inventons rien ; que nous ne faisons que répéter une vérité aussi ancienne que le monde ; qu'on savait toutes ces choses bien avant nous ; soit, nous l'admettons de suite ; mais en même temps nous dirons que s'il y a des vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire on ne pourra contester l'efficacité de répéter sans cesse, dans tous les temps et sous toutes les formes possibles, cette grande vérité de l'économie domestique ; car c'est en s'imprégnant d'elle fortement et en la mettant en pratique que les classes ouvrières pourront obtenir un surcroît d'aisance qui les rendra plus ou moins heureuses au milieu de leurs rudes et pénibles travaux.

CHAPITRE II.

Etre riche ! La Cigale et la Fourmi.

Régler sa dépense sur son revenu, c'est sagesse ; dépenser tout son revenu, c'est imprudence ; dépenser plus que son revenu, c'est folie.

" Il est heureux d'être riche ; mais
 fort peu de riches sont heureux."

Etre riche ! tel est l'ardent désir de presque tous les hommes.

— Ah ! si j'étais riche, je serais heureux ! dit souvent l'homme.

Eh bien ! si vous voulez l'être raisonnablement, vous le pouvez sans aucun doute ; car nous entendons par être riche raisonnablement, celui qui peut vivre dans une certaine aisance, selon son état, sans être obligé de s'endetter, et dont les dépenses journalières ne dépassent jamais ses revenus. Ainsi, pour être à la fois riche et heureux il faut n'avoir jamais de dettes : ne rien devoir équivalant à la richesse.

Partant de ce principe, l'homme se convaincra bientôt de la nécessité qu'il y a, pour lui et sa famille, de s'assurer, contre les mauvais jours de l'avenir, d'une certaine somme d'aisance et de bonheur, en faisant des économies pendant qu'il en est encore capable.

Nous lui proposons, comme modèle, la sage prévoyance de la Fourmi, ce petit insecte que le bon Lafontaine a donné pour exemple au genre humain, dans la première de ses *Fables*.

Dans cette fable, que nous reproduisons ci-dessous, on verra aussi, dans la Cigale, l'histoire de tous les hommes qui vivent sans prévoyance, sans s'occuper du lendemain et qui n'amassent rien pour faire face aux jours critiques que l'on rencontre si souvent durant la vie. La voici ; qu'on la médite bien, car elle est pleine d'enseignements :

La Cigale et la Fourmi.

La cigale, ayant chanté

Tout l'été,

Se trouva fort dépourvue

Quand la bise fut venue :

Pas un seul petit morceau

Dé mouche ou de vermisseau !

Elle alla crier famine

Chez la fourmi sa voisine,

La priant de lui prêter

Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle :
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut :
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaie. —
Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Hé bien ! dansez maintenant.

Plusieurs, sans doute, se reconnaîtront dans la Fourmi ; mais aussi combien ne se reconnaîtront-ils pas dans la Cigale ? Et s'il nous fallait exécuter la *danse* de cette malheureuse cigale, il y aurait de quoi donner un bien grand *bâl d'affamés* !

CHAPITRE III.

Posséder des Richesses.

"Heureuse la famille qui n'a pas trop de richesses, et qui ne souffre pas de la pauvreté."

"Pierre qui roule n'amasse pas de mousse."

La soif de l'or est tellement violente chez la plupart des hommes, que la seule perspective de posséder un trésor suffit généralement pour les engager à tout quitter : patrie, familles, amis, et leur faire braver toutes sortes de dangers.

Cependant, on peut acquérir des richesses avec beaucoup plus de certitude sans s'éloigner pour cela de sa patrie et sans courir aucuns périls. Voyons comment :

—Mais je voudrais posséder un certain capi-

tal, un petit trésor, enfin, dit encore l'homme, pour me mettre à l'abri des mauvais jours, amenés soit par le manque de travail, soit par la maladie.

— Très-bien, et vous avez doublement raison ; de plus vous le pouvez encore. Mais, pour cela, il vous faut faire d'abord le sacrifice de toute dépense inutile ou frivole ; puis économiser sur vos gages de chaque jour, une petite somme, ne serait-ce qu'un sou, que vous placerez en réserve ; et, quand vous aurez ainsi, durant quelques années, accumulé économie sur économie, vous vous trouverez possesseur d'un joli petit capital. Alors vous serez riche au-delà de vos besoins journaliers, et vous aurez le commencement d'un trésor qui ne pourra que s'accroître de jour en jour.

Lorsqu'un ouvrier est possesseur d'un capital, si petit qu'il soit, il participe de ce moment même à tous les bienfaits de l'ordre social. " Une première économie, dit un auteur, encourage à des économies nouvelles ; ces placements le rassurent (l'ouvrier) contre les infirmités de la vieillesse, contre les accidents de la vie et contre les chances d'un travail qui n'est pas, dans tous les temps, également rétribué." Au contraire, " l'ouvrier qui n'épargne pas est sans excuse de nécessité, sans prévoyance de la maladie et de la vieillesse, sans tendresse pour sa famille, sans pitié pour lui-même."

CHAPITRE IV.

La Persévérance.

" Petit à petit, l'oiseau fait son nid."

— C'est vrai ! et je comprends parfaitement bien tout cela, — dit encore notre homme ; — mais

je voudrais, ajoute-t-il, devenir riche immédiatement ; c'est trop long d'attendre ainsi des années, et il faut trop de persévérance pour faire ces économies.

C'est pourtant la seule voie qui reste ouverte aux classes ouvrières, et c'est en la suivant qu'elles peuvent parvenir le plus sûrement à l'aisance et au bonheur. Au reste, tout ce qui nous entoure dans la nature nous en donne une preuve chaque jour.

Par exemple, l'oiseau, cette charmante et frêle créature, n'est-ce pas toujours petit à petit qu'il fait son nid, pour y élever sa petite famille allée et la mettre à l'abri de l'intempérie des saisons ?

L'enfant au berceau n'a-t-il pas mille et une vicissitudes à essuyer avant que de devenir homme ?

Les grandes villes qui étonnent le plus les peuples par leurs richesses et leurs merveilles, n'ont-elles pas commencé d'abord par la construction d'une ou de quelques habitations de la plus pauvre apparence, élevées dans le temps au milieu d'une forêt ou d'un désert ? Cependant quel progrès et quelle persévérance dans le développement de ces grandes villes !

La terre ! n'a-t-elle pas toujours suivi la même marche que Dieu lui imprima après l'avoir créée ? Et les années, les saisons, les jours et les nuits ? Quelle admirable régularité dans cet enchaînement perpétuel de la nature ! Quelle persévérance !

Et de dire que l'homme seul, le chef-d'œuvre de la création, voudrait se soustraire aux lois divines et naturelles qui régissent si bien tout ce qui se ment autour de nous !..... Erreur fatale ! oui ! fatale pour un grand nombre d'hommes.....

CHAPITRE V.

Le Désir et la Volonté.

" Il n'y a que le premier pas qui coûte. "

Beaucoup de désir, et peu de volonté. Or, pour faire des économies et acquérir un trésor, il ne suffit pas de le désirer ; plus que cela, il faut le vouloir énergiquement ; et, comme dit le proverbe : " Il n'y a que le premier pas qui coûte. "

Entre désirer une chose et la vouloir acquérir, il y a toute la différence du jour à la nuit.

On peut désirer beaucoup de choses et ne jamais les obtenir. Pourquoi ? parce que généralement l'homme se borne à les désirer, et qu'il n'adopte aucun moyen pour les accomplir : c'est-à-dire qu'il n'en a pas la volonté.

Voilà la véritable cause qui empêche la plupart des hommes, parmi les classes ouvrières, d'acquérir, si non des trésors, au moins l'aisance et le bonheur au sein de leurs familles.

Pour démontrer la supériorité de la volonté sur le désir, nous ferons la comparaison suivante, toute vulgaire qu'elle puisse être :

Supposons par exemple un jeune homme qui, brûlant du désir de se marier, ne ferait aucune démarche pour réaliser ses vœux, et même fuirait toujours la présence du beau sexe. Evidemment, dirait-on avec raison, ce jeune homme vieillira et mourra célibataire, car avec tout son désir, il manque totalement de volonté.

Rappelons-nous donc toujours qu'en toute chose lorsque le désir n'est pas accompagné, chaque fois, d'une volonté énergique, il n'est

plus alors qu'une lettre morte, un mot vide de sens, et l'on peut être fermement convaincu que tous ceux qui soupirent après des richesses, sans prendre les moyens de les obtenir, n'en ont que le désir et jamais la volonté : elles se contentent, comme on le dit d'ordinaire, de bâtir des châteaux en Espagne.....

CHAPITRE VI.

Vouloir c'est Pouvoir.

Vouloir c'est pouvoir ! C'est là un principe admis pour tout ce qui est raisonnable et en harmonie avec les doctrines que nous enseigne notre sainte religion.

Cependant, beaucoup disent :—“ C'est impossible, je ne puis faire des économies.”—C'est impossible, quand on ne veut jamais faire quelque sacrifice de ses désirs désordonnés, et nous en savons malheureusement quelque chose par notre propre expérience ; mais cela devient possible, même facile, du moment que l'on s'abstient de faire toute dépense inutile ou frivole, et qu'on ne se donne que bien juste le stricte nécessaire.

Alors, seulement, on pourra, en le voulant sérieusement, acquérir un trésor plus ou moins considérable, selon qu'on aura économisé chaque jour, en prenant sur les bénéfices, peu ou beaucoup, en proportion de ce que l'on gagne. L'ouvrier, même le moins rétribué, peut aisément mettre de côté *un, cinq ou dix* centins par jour ; et, à la fin de l'année, ou de plusieurs années, il se trouvera possesseur d'une somme assez ronde qui apportera l'aisance au sein de sa famille. Que chaque ou-

vrier le veuille donc sérieusement et il le pourra très-certainement.

CHAPITRE VII.

Secret pour acquérir un Trésor.

Pour entrer dans le chemin de la fortune il faut y apporter le travail et l'économie.

Pour acquérir et posséder un trésor nous proposerons ici aux classes ouvrières un moyen que nous voulons faire connaître dans toute son étendue, convaincu d'avance que tous ceux qui le mettront en pratique nous sauront gré de le leur avoir indiqué, vu qu'ils se trouveront bientôt riches, sans même s'en douter.

Ce moyen, ou plutôt ce secret infailible pour acquérir un trésor, en usant d'un peu d'économie, est aussi facile qu'il est efficace ; il suffit, pour l'employer, de choisir dans le tableau suivant la somme ou le petit trésor que l'on veut posséder au bout d'une ou de plusieurs années ; et surtout d'être REGULIER à déposer chaque jour ou à la fin de chaque semaine, le nombre de centins qu'on aura décidé d'épargner.

Alors on se persuadera que, pour découvrir un trésor, ce moyen vaut, à lui seul, plus que tous les *Grand* et *Petit-Albert*, les *Grimoires* et le *Dragon-Rouge*, et enfin tous les livres du même genre, qui promettent monts et merveilles, mais n'ont jamais été d'aucune utilité.

Dans le Tableau suivant nous avons cru devoir adopter de préférence le nouveau cours monétaire plutôt que l'ancien. Le lecteur qui ne serait pas encore familier avec cette manière de compter trouvera à la fin du volume une méthode simple et facile, pour s'en rendre compte.

TABEAU DES ECONOMIES.—En plaçant chaque jour un des montants indiqués dans la 1^{ère} colonne, on obtiendra les sommes en regard, depuis un an jusqu'à 30 ans :

En plaçant par jour.	On aura en 1 an.	On aura en 5 ans.	On aura en 10 ans.	On aura en 15 ans.	On aura en 20 ans.	On aura en 25 ans.	On aura en 30 ans.
1 centin.	\$ cts. 3 65	\$ cts. 18 25	\$ cts. 36 50	\$ cts. 54 75	\$ cts. 73 00	\$ cts. 91 25	\$ cts. 109 50
2 "	7 30	36 50	73 00	109 50	146 00	182 50	219 00
3 "	10 95	54 75	109 50	164 25	219 00	273 75	328 50
4 "	14 60	73 00	146 00	219 00	292 00	365 00	438 00
5 "	18 25	91 25	182 50	273 75	365 00	456 25	547 50
6 "	21 90	109 50	219 00	328 50	438 00	547 50	657 00
7 "	25 55	127 75	255 50	383 25	511 00	638 75	766 50
8 "	29 20	146 00	292 00	438 00	584 00	730 00	876 00
9 "	32 85	164 25	328 50	492 75	657 00	821 25	985 50
10 "	36 50	182 50	365 00	547 50	730 00	912 50	1095 00
12 "	43 80	219 00	438 00	657 00	876 00	1095 00	1314 00
15 "	54 75	273 75	547 50	821 25	1095 00	1368 75	1642 50
20 "	73 00	365 00	730 00	1095 00	1460 00	1825 00	2190 00
25 "	91 25	456 25	912 50	1368 75	1825 00	2281 25	2737 50
30 "	109 50	547 50	1095 00	1642 50	2190 00	2737 50	3285 00
40 "	146 00	730 00	1460 00	2190 00	2920 00	3650 00	4380 00
50 "	182 50	912 50	1825 00	2737 50	3650 00	4562 50	5475 00

CHAPITRE VIII.

Les Caisses ou Banques d'Épargne.

"Une caisse d'épargne est une institution essentiellement anti-révolutionnaire."

Maintenant, si l'ouvrier ajoute l'intérêt que lui rapporteront ses économies déposées dans une caisse ou banque d'épargne offrant, bien entendu, toutes les garanties d'une bonne administration (1), il verra son petit capital grossir encore bien plus vite : car l'argent placé à intérêt fait des *petits*, dit Franklin, c'est-à-dire que l'argent engendre l'argent.

Par exemple, toute somme d'argent, déposée dans une Banque d'Épargne n'offrant même que 5 pour 100, se double à peu près tous les seize ans, seulement par les intérêts : d'un petit capital de vingt-cinq piastres, on en obtiendra cinquante au bout de 16 ans, et ainsi de suite.

Aussi l'importance d'une caisse d'épargne est incalculable pour les classes ouvrières. Comme le dit Cormenin, cette institution "permet à l'ouvrier de devenir maître un jour, en achetant, avec ses petits capitaux amassés, un fonds de boutique achalandé, ou de faire les frais et achats

(1) Nous ne pouvons nous empêcher ici de déplorer amèrement, — sans vouloir blâmer personne individuellement, — la malheureuse chute de la "Caisse d'Économie de Saint-Roch," qui a, par sa mauvaise administration, porté une profonde et grave atteinte au crédit de toutes ces institutions en cette ville. Mais hâtons-nous de dire que la "Caisse d'Économie Notre-Dame" et la "Banque de Prévoyance et d'Épargne de Québec," sont heureusement là pour nous prouver toute l'efficacité et toute l'importance de ces institutions, qui, — comme l'a dit si justement un auteur, — sont *anti révolutionnaires*, surtout quand elles sont dirigées par des hommes aussi intègres que ceux que nous voyons à la tête de nos deux Caisses d'Économie actuelles, lesquels ont justement droit à l'estime et à la confiance des citoyens de Québec.

d'un premier établissement, ou de consacrer plus tard, s'il est actif, ingénieux, entreprenant, à quelque entreprise plus fructueuse que le gain rétréci d'une manualité journalière, des capitaux qui, épargnés, ne suffiraient pas à cela."

" La frugalité, la prévoyance, l'esprit d'ordre, a dit un autre auteur, telles sont les qualités dont les caisses d'épargne feront bientôt contracter l'habitude à l'ouvrier. Longtemps courbé sous le poids de l'infortune, son âme se relève; il commence à s'estimer avec justice; puisqu'il tient ce qu'il possède du travail et de la sagesse. Ses mœurs s'améliorent, son caractère s'adoucit, son intérieur est plus calme, sa famille plus affectionnée et plus heureuse: en devenant propriétaire, il devient un membre plus actif de la société; il possède, il a intérêt de conserver; il goûte les bienfaits de l'ordre général, il s'y affectionne et il en sent la nécessité. "

Profonde et admirable vérité; aussi les classes ouvrières ne devraient jamais la perdre de vue, car c'est là le véritable moyen que l'ouvrier doit adopter et mettre en pratique, s'il veut se mettre lui et sa famille à l'abri des infortunes ou des infirmités, amenées inévitablement par un âge avancé. Alors il verra sa carrière se terminer avec beaucoup moins d'amertume, parce que ses économies constantes du passé lui permettront de finir ses jours, après un rude labeur, au sein de sa famille bien-aimée, qui lui prodiguera ses soins empressés, sans avoir la douleur, toujours bien amère à ce moment suprême, soit de recourir à l'assistance de personnes amies ou bien étrangères, ou encore d'aller mourir à l'hôpital. Aussi cet heureux ouvrier emportera avec lui, au-delà du

tombeau, la bien douce consolation qu'il laisse à ses enfants chéris et à sa famille le bel exemple de l'économie, accompagnée de quelques-uns de ses bons fruits !

CHAPITRE IX.

Sociétés de Secours mutuels et de Protection, dans chaque Corps de Métier.

“ La bienfaisance est le bonheur de la vertu ; il n'y en a point de plus grand sur la terre.”

“ Il faut être utile aux hommes pour être grand dans l'opinion des hommes.”

L'efficacité des sociétés de bienfaisance et de protection comme corps est un sujet de la plus haute importance, pour toutes les classes ouvrières, tant sous le rapport des secours mutuels qu'elles peuvent en retirer, que sous celui de la protection et de l'avancement de leurs métiers respectifs, et cela pour le plus grand avantage des maîtres ou entrepreneurs en général que des ouvriers en particulier.

Des bons et des mauvais rapports entre les Maîtres et les Ouvriers.

En consultant l'histoire de la vie sociale des peuples civilisés de tous les temps, on reconnaîtra facilement que c'est toujours des bons rapports et de la bonne intelligence qui existent entre le maître et l'ouvrier que découlent invariablement le progrès des différents corps de métier, ainsi que le bien-être moral et matériel dont jouissent l'un et l'autre.

De fait, quand cet état de chose existe, c'est qu'il y a réciprocité de sympathie entre eux, et

que l'ouvrier reçoit une juste et équitable rétribution de son travail quotidien, tout en laissant au maître un profit digne de la position supérieure qu'il occupe.

Mais, au contraire, quand il y a mésintelligence sur cette grave question entre le maître et l'ouvrier, il arrive souvent qu'une lutte inégale s'engage entre eux. L'ouvrier se met en grève, et on le voit parfois triompher sur les empiétements injustes de son patron et le forcer à capituler tout à son avantage. Dans le moment, tout est bien pour le vainqueur ; mais il n'a pas compté sur les mauvais jours à venir : une médaille a toujours son revers. Alors arrive un autre ordre de choses ; l'ouvrier se voit tout-à-coup obligé de subir à son tour la condition du vaincu ; et son maître, usant de représailles, lui fait payer bien cher et bien amèrement son triomphe éphémère. Voilà cependant ce qui arrive généralement dans de semblables cas.

Au nom du simple bon sens, nous demandons à quoi servent ces scènes de désordre, connues sous le nom de grève ? L'expérience nous fournit trop d'exemples pour hésiter un seul instant à proclamer hautement que ces luttes déplorables tournent invariablement contre l'ouvrier, et que celui-ci finit toujours par succomber lorsqu'il n'a plus de pain à donner à sa famille qui en demande à grands cris....

Que faire donc, dira-t-on, dans de pareilles circonstances ?

A cette question, toute grosse d'inquiétudes, nous répondons : L'ouvrier doit s'appliquer d'abord, par tous les moyens équitables, à faire disparaître cette mésintelligence, ces mauvais rapports, quand il en existe entre lui et son patron ; puis travailler ardemment à agrandir

la sphère de ses connaissances dans l'art ou le métier qu'il exerce ; de se livrer aussi, durant ses heures de loisir, à l'étude de choses propres à améliorer sa condition sociale.

Mais pour obtenir un pareil résultat à l'avantage du plus grand nombre, parmi les classes ouvrières, il n'existe qu'un moyen, et ce moyen, c'est l'esprit d'association. Aussi, la formation et l'existence de bonnes sociétés de secours mutuels et de protection comme corps,—dont le but serait aussi de stimuler la fraternité parmi les ouvriers, de leur mettre devant les yeux l'idée morale et l'idée économique, de leur faire comprendre les devoirs d'un peuple appelé à vivre au milieu de races différentes et de leur faire voir la nécessité pour eux d'être toujours unis et de ne jamais se diviser,—ces sociétés, disons-nous, ainsi constituées, peuvent seules relever la dignité des arts et métiers en Canada, et améliorer efficacement la condition sociale des classes ouvrières.

C'est là la seule planche de salut qui reste aux ouvriers s'ils veulent entretenir de bons rapports avec leurs patrons, et s'ils tiennent à se secourir mutuellement et à se protéger comme corps, contre la fatale concurrence qui se pratique entre les maîtres : concurrence qui tourne toujours au désavantage des uns et des autres.

De plus, ces sociétés auraient aussi pour effet, sinon d'arrêter, au moins d'amoindrir l'envahissement des villes par un si grand nombre de personnes qui désertent les campagnes pour venir travailler à vils prix à des métiers qu'ils n'ont pour la plupart jamais appris, et forcer par là le bon ouvrier des cités à aller chercher en pays étrangers une rétribution plus raisonnable de son travail, sa patrie la lui refusant.

*La Construction des Navires et les Charpentiers,
à Québec.*

Nous citerons ici, comme preuve de ce que nous avançons, la classe nombreuse des charpentiers de navire de Québec, qui s'est vue réduite depuis plusieurs années à s'expatrier par centaines, faute de construction ou de gages assez élevés pour subvenir aux besoins les plus pressants de leurs familles.

La véritable cause de ce triste état de chose, — et nous ne croyons pas nous tromper, — ce fut le résultat d'une trop grande ambition de la part de quelques maîtres-constructeurs, ou plutôt de quelques spéculateurs ignorant complètement l'art du charpentier de navire, mais qui tentèrent néanmoins de réaliser d'énormes fortunes, durant les années extraordinaires de 1854 à 1856, époque où les navires se vendaient en Angleterre à des prix presque fabuleux.

Mais, qu'arriva-t-il ? c'est que la plupart des navires, construits par ces spéculateurs qui s'étaient jetés tête baissée dans cette grande entreprise, furent presque tous condamnés, une fois rendus à Londres, comme étant de très-mauvaise construction, tant sous le rapport de la mauvaise qualité de leur bois, que sous celui de leur peu de solidité : ces bâtiments n'ayant pu traverser l'Océan une première fois sans avoir été considérablement endommagés.

De là, dépréciation complète à Londres de la grande renommée que s'était acquise la cité de Québec pour ses chantiers de construction de premier ordre, puis, refus de la part des marchands de Londres d'acheter les navires sortis de nos chantiers canadiens. La conséquence fut la ruine de plusieurs maîtres-constructeurs, qu'il n'y eut presque plus de construction dans nos

chantiers, que la misère devint générale parmi la nombreuse classe des charpentiers, dont un grand nombre fut contraint d'émigrer.

D'un autre côté, l'inqualifiable frénésie de ces spéculateurs de faire construire leurs navires si promptement, même sans soins, pour réaliser plus vite des profits considérables, fut la cause qu'un grand nombre de gens des campagnes envahirent nos chantiers, attirés à la ville par l'appât séduisant des gages élevés que les classes ouvrières, surtout celle des charpentiers, gagnaient alors; ce qui amena de suite une réaction défavorable dans les prix de la main-d'œuvre. Ajoutez à cela, comme nous venons de le dire, la plupart des navires condamnés à Londres comme étant mal construits; la dépréciation en Europe de nos chantiers de construction navale; la ruine de plusieurs de nos maîtres constructeurs; presque plus de construction depuis cette période, et vous aurez l'explication de la chute de cette importante industrie à Québec et du grand nombre de charpentiers sans travaux.

Voilà la triste et déplorable condition à laquelle se trouvent réduits, depuis plusieurs années, les charpentiers de navire à Québec. Cependant, rien ne se fait pour opérer un changement en faveur de l'importante cause de la construction navale en Canada.

Ne devrait-il pas être pris des mesures pour relever la grande renommée dont jouissaient naguère en Europe nos chantiers de construction, et leur donner toute la vigueur des temps passés?

Par exemple, ne serait-il pas à propos que notre législature nommât un inspecteur de la construction navale, surtout à Québec, pour veiller à ce qu'elle soit faite autant que possible sans reproches? Il est bien vrai que nous avons

déjà à Québec, depuis quelques années, un inspecteur nommé à cet effet par de grands capitalistes de Londres ; mais cette surveillance, nous le disons d'après des autorités irréfutables, n'est pas encore suffisante pour rétablir en Europe la réputation de nos chantiers de construction, et la raison en est bien simple, c'est qu'elle se trouve sous le contrôle d'hommes nullement intéressés à la prospérité de notre pays. Cette surveillance, au reste, ne s'étend pas au-delà d'une assurance des capitaux placés par les intéressés, dans cette industrie.

A ce sujet, nous nous bornons à attirer l'attention de notre gouvernement sur ce qu'il pourrait faire en faveur de cette importante industrie pour le Canada en général et pour Québec en particulier.

Si nous mentionnons ici particulièrement la classe des charpentiers de navire, c'est que celle-ci se trouve, par son grand nombre, plus frappée et plus maltraitée que les autres, quoique celles-ci souffrent aussi beaucoup sous le rapport des gages et sous celui du peu de protection dont elles sont entourées pour exercer avec avantage et satisfaction leurs différents métiers.

Le moyen que les Ouvriers doivent adopter pour améliorer leur condition.

Pour obvier à l'entraînement des différents corps de métier vers une décadence plus complète, nous ne voyons pas de moyen plus efficace, nous le répétons encore, que celui des sociétés de secours mutuels et de protection comme corps, bien organisées dans chaque corps de métier respectif, composées d'hommes ayant sincèrement à cœur l'avancement et

le progrès des arts et métiers, et dont le but serait aussi d'arriver à une entente cordiale entre les maîtres et les ouvriers, afin de régler et définir,—autant que possible à l'avantage de tous,—la question des gages ainsi que celle de l'apprentissage à faire pour exercer un métier quelconque au sein de chaque ville. D'un autre côté, ces sociétés, ayant pour base invariable la bienfaisance, seraient aussi un baume des plus salulaire pour chacun de leurs membres qui serait frappé d'une maladie plus ou moins grave.

C'est dans un de ces moments critiques, et à la fois douloureux, qu'il devient consolant pour un malade de se voir entouré de la sympathie de tous ses confrères, accompagnée en même temps d'un secours légitime, et non pas de l'aumône, pouvant l'aider à subvenir aux besoins les plus pressants de sa famille. Ce seul motif devrait même engager de suite toutes les classes ouvrières à organiser au milieu d'elles des sociétés de ce genre.

Comme bon nombre de personnes pourraient mettre en doute le succès, même la possibilité de fonder ces sociétés dans chaque corps de métier, nous donnerons pour exemple la *Société Typographique de Québec*, composée exclusivement de typographes, et dont le but est à la fois philanthropique, littéraire et de protection.

Cette société compte aujourd'hui, après seulement six années d'existence, les plus beaux résultats qu'il soit possible de désirer : ayant à sa disposition, outre son fonds de secours, un Cabinet de Lecture où la plupart des journaux de la Province sont reçus chaque jour ; aussi, une magnifique Bibliothèque, réunissant près de mille volumes dus en grande partie à la générosité de plusieurs citoyens de Québec et de

Montréal, parmi lesquels des membres du clergé comptent pour une bonne part.

Cependant cette société a eu de bien mauvais jours à traverser, et de rudes épreuves à subir ; mais cela ne l'a pas arrêtée dans sa marche progressive, et elle est aujourd'hui plus florissante que jamais.

Est-ce que l'existence de ces sociétés serait impossible parmi les autres corps de métier, lorsqu'elle est possible pour les Typographes ? Est-ce qu'il ne se trouve pas autant d'intelligence et d'esprit de corps parmi les premiers que chez les autres ? Oui ! également ; nous sommes tous doués d'intelligence, possédant à peu près la même éducation, acquise dans nos écoles communes, et nous sommes tous, sans distinction, des ouvriers.

Or, ce qui se fait comme société parmi les Typographes peut se faire également parmi les Charpentiers de navire, les Menuisiers, les Meubliers, les Tailleurs de pierre, les Maçons, les Charrons, les Forgerons, les Peintres en bâtiment, les Cordonniers, enfin, par tous les autres corps de métier.

Tout le secret pour fonder et faire réussir ces sociétés consiste, d'abord, dans la bonne volonté des ouvriers en général, puis dans le dévouement et l'activité de quelques hommes seulement, qui se mettent à la tête du mouvement.

Nous sommes fermement convaincu que les maîtres ou entrepreneurs verraient la formation de ces sociétés d'un très-bon œil, surtout quand ils auraient acquis la certitude qu'elles ne leur seraient point hostiles ; c'est-à-dire dès qu'ils sauraient que le but de ces sociétés de secours mutuels et de protection, est non-seulement de faire renaître en Canada des jours meilleurs pour les arts et métiers en général, mais surtout en

faveur des maîtres et des ouvriers en particulier.

Pour obtenir ces beaux résultats,—il ne faut pas se faire illusion,—il faudra sans doute des années d'une grande persévérance. Mais, d'un autre côté, quel est celui qui ignore que le travail constant triomphe de tout ? L'immortel Franklin,—lui qui a doté le monde de si belles et de si utiles choses, entr'autres l'électricité, qui, par le moyen des télégraphes, communique aujourd'hui, à la minute, la pensée humaine à des mille lieues de distance,—eh bien ! cet homme de génie a dit quelque part : que la goutte d'eau, tant petite qu'elle soit, finit toujours, en tombant sans cesse une à une, par creuser la pierre la plus dure. Or, supposons que ces sociétés ne soient que ces gouttes d'eau et qu'elles travaillent avec constance dans cette nouvelle mission, elles finiront certainement par imprimer le cachet ineffaçable de leur persévérance et de leur énergie.

C'est encore au sein de ces sociétés que les classes ouvrières pourraient adopter des moyens afin de s'entendre avec nos législateurs sur l'urgence de la passation d'une loi ayant pour but de régler généralement à l'avantage de tous la question des gages dans les différents corps de métier, ainsi que l'apprentissage à faire pour exercer un métier quelconque, et de protéger ces différentes classes plus efficacement en paralysant en partie l'envahissement des cités par un trop grand nombre d'ouvriers étrangers.

Personne, sans doute, ne niera au peuple le droit qu'il a d'exiger de ses députés l'accomplissement, si non de toutes, au moins d'une partie des promesses faites par eux avant chacune des élections générales ?

Malheureusement, une fois les élections ter-

minées, plusieurs de ces représentants du peuple, deviennent aussitôt d'une indifférence impardonnable à l'égard de leurs commettants, et ne paraissent pas plus s'occuper de leurs électeurs que des habitants de la lune. Cependant, quelques jours avant la votation, on avait vu ces mêmes hommes s'évertuer beaucoup à faire de belles promesses : rien moins que mers et monde !... sans compter les grands mots de prospérité ! de liberté ! d'égalité ! de fraternité ! de peuple-roi ! ! !..... et qui, une fois élus, paraissent se moquer de ce même peuple-roi ! ! !.....

Or, qu'on n'oublie pas ceci : avec l'existence des sociétés dont nous venons de parler, le règne de tous les représentants, qui ne s'en tiennent qu'aux promesses, devra finir, et le peuple ne pourra qu'y gagner très-certainement.

Pour terminer ce chapitre, nous engageons fortement, encore une fois, les ouvriers à se mettre immédiatement à établir au milieu d'eux des sociétés de secours mutuels et de protection comme corps, car il y va de leurs plus grands intérêts, tant au point de vue du bien-être matériel qu'à celui de leur condition sociale ; de plus, que l'union soit toujours leur cri de ralliement ; que leur respect et leur attachement à nos institutions religieuses et nationales soient plus vivaces que jamais ; qu'ils travaillent aussi en commun à faire disparaître toutes les causes, ou du moins les principales, qui entretiennent et fomentent chaque jour ces haines personnelles qui sèment la désunion parmi le peuple ; car, pour nous servir des réflexions admirables de l'un de nos premiers journalistes franco-canadiens : " Ici comme aux Etats-Unis, comme en Europe, les signes des temps sont incertains, et dans ce ciel sombre et bru-

meux, les peuples marchent en tâtonnant vers leurs destinées. Si nous voulons échapper au danger, tenons-nous tous par la main, et, pour nous reconnaître dans la nuit qui se fait autour de nous, poussons tous le même cri de ralliement." (1) UNION!!!

(1) *Journal de Québec*, numéro du 30 mars 1861, dans un article sur la nécessité de l'union des Bas-Canadiens entr'eux, par l'honorable M. Cauchon, aujourd'hui ministre des Travaux Publics.

LIVRE QUATRIÈME

Aux Cultivateurs : L'Agriculture et la Colonisation. —

Le Clergé et la Colonisation. — Le Gouvernement doit accorder une protection sans égale à l'Industrie Agricole. — Les Cultivateurs et leurs Députés au Parlement. — La Culture constante ; le Laboureur et ses Enfants. — L'Education Agricole ; deux Livres utiles à méditer. — On doit craindre les Procès et fuir les Cours de Justice ; l'Huître et les Plaideurs. — L'Intempérance amène la Folie et la Mort. — Conclusion.

CHAPITRE I.

L'Agriculture et la Colonisation.

Le soldat qui verse son sang pour défendre sa patrie, et le cultivateur qui en arrose le sol de ses sueurs pour la nourrir, remplissent tous les deux une mission sublime ! * * *

" C'est parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens et les meilleurs soldats."

L'agriculture ! quelle mine inépuisable à exploiter ! que de richesses, que de trésors à découvrir au sein des campagnes par le seul moyen de l'agriculture bien comprise et bien faite. Elle est la base solide sur laquelle repose toute l'existence plus ou moins heureuse des peuples civilisés.

L'agriculture, c'est tout l'avenir d'un pays ; elle est pour lui comme un coffre-fort sans cesse

rempli d'abondantes richesses, servant à alimenter ses milliers d'habitants.

L'agriculture ! c'est encore le principe vital et le développement de toutes les autres industries. Sans agriculture, point de civilisation : c'est un peuple à l'état sauvage, ne vivant que de chasse et de pêche !

Disons avec Mgr. l'évêque d'Orléans, (France) dans son discours sur cet art :

“ L'agriculture est le fondement même de la vie humaine : l'agriculture est la nourricière du genre humain. Ah ! si la véritable grandeur, si la réelle noblesse, c'est de servir à quelque chose ici-bas, c'est d'être utile, qu'y a-t-il de plus noble et de plus grand que de donner au genre humain sa nourriture et sa vie ? ”

En terminant son discours, le même évêque ajoute :

“ Honneur donc à la culture quelque nom qu'elle porte, à quelques travaux qu'elle s'applique, quelques produits qui sortent de ses mains ! Honneur aux hommes qui, la comprenant et l'appréciant, dans sa dignité et ses services, se dévouent et l'encouragent, lui apportent soit leurs bras, soit leurs capitaux, soit leur science et leurs méthodes, soit le glorieux encouragement de leurs prix et de leurs récompenses ! Honneur à ces fêtes, à ces concours qui couronnent, qui stimulent, qui assurent les progrès par cette merveilleuse exposition des procédés, de ces méthodes, de ces instruments, par cette mise en commun si noble et si chrétienne aussi des lumières et de l'expérience de chacun et de tous. Ah ! qu'il fleurisse parmi nous, cet art antique et divin, source inépuisable de richesses nationales, qui donne à la patrie de robustes enfants, de forts soldats, et à la société des citoyens honnêtes et sûrs : barrière contre

le désordre, garantie de la paix sociale ; que tout l'encourage et le favorise, que tout en provoque la diffusion, le progrès et la pratique.....”

Quant à la belle cause de la colonisation, nous résumerons toute son importance en quelques mots.

La colonisation ! c'est conquérir de nouvelles possessions ! c'est étendre les limites d'un pays ! c'est livrer bataille aux grands arbres séculaires de nos immenses forêts ! c'est mettre sur pied une armée de jeunes et vigoureux colons tous munis de provisions, de haches, de pioches et de bûches, et les envoyer prendre d'assaut cet *ennemi immobile* qui couvre de son ombre un sol fertile, et qui fléchira sous les seuls coups de la cognée du bûcheron !

La colonisation ! c'est encore répandre le bien-être matériel au sein des populations ! c'est multiplier les revenus d'un État ! c'est enfin, augmenter du même coup la puissance des gouvernements et le bonheur des peuples !

Aussi le bien-être et la prospérité de notre belle patrie dépendent entièrement de l'agriculture et de la colonisation. Il faut donc de toute nécessité que la législature vienne au secours de l'agriculteur et du nouveau colon si l'on tient sincèrement à la prospérité de notre pays en général et au bonheur du peuple en particulier.

CHAPITRE II.

Le Clergé et la Colonisation.

Si, d'un côté, notre gouvernement a presque toujours été d'une trop grande indifférence quant à l'importante question de l'agriculture, de l'autre, nous le disons avec bonheur, notre

vénérable clergé s'est montré sans cesse à la hauteur de sa noble mission en se constituant à la fois l'apôtre de la civilisation et de la colonisation. Aussi à lui, pour une bonne part, sont dus tous les progrès et le développement de l'agriculture canadienne, et il y aurait de nombreuses pages à écrire à la louange d'un grand nombre de nos missionnaires qui se sont voués et se vouent encore actuellement à la colonisation, uniquement dans l'intérêt de leurs ouailles et de notre patrie.

De nos jours comme dans le moyen âge, le clergé a fait beaucoup pour le progrès de l'agriculture et de la colonisation. Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, consacre une belle page au clergé séculier et régulier du moyen âge, à propos de cette industrie. En voici quelques extraits que nous nous plaisons à reproduire :

“ C'est au clergé séculier et régulier, dit cet auteur, que nous devons encore le renouvellement de l'agriculture en Europe, comme nous lui devons la fondation des collèges et des hôpitaux. Défrichements des terres, ouverture des chemins, agrandissement des hameaux et des villes, établissement des messageries, arts et métiers, manufactures, commerce intérieur et extérieur, lois civiles et politiques ; tout enfin nous vient originairement de l'Eglise. Nos pères étaient des barbares à qui le christianisme était obligé d'enseigner jusqu'à l'art de se nourrir.”

Après avoir énuméré l'étendue des terres incultes, colonisées et cultivées à cette époque par des religieux, Chateaubriand ajoute :

“ De plus, l'exemple qui est souvent peu de chose en morale, parce que les passions en dé-

truisent les bons effets, exerce une grande puissance sur le côté matériel de la vie. Le spectacle de plusieurs milliers de religieux cultivant la terre, mina peu à peu ces préjugés barbares, qui attachaient le mépris à l'art qui nourrit les hommes. Le paysan apprit, dans les monastères, à retourner la glèbe et à fertiliser le sillon. Le baron commença à chercher dans son champ des trésors plus certains que ceux qu'il se procurait par les armes. Les moines furent donc réellement les pères de l'agriculture, et comme laboureurs eux-mêmes, et comme les premiers maîtres de nos laboureurs."

Si en Europe le clergé fut le rénovateur de l'agriculture, et que les moines en furent les pères, en Canada le clergé fut le premier à coloniser et à cultiver, et les Récollets et les Jésuites furent chez nous les pères de l'agriculture : comme laboureurs eux-mêmes et comme les premiers maîtres de nos laboureurs.

Nous pouvons dire que l'œuvre de ces premiers missionnaires a été continuée depuis, sans subir aucune interruption, par le clergé canadien, de concert avec quelques laïques, zélés défenseurs de la colonisation des townships de l'Est, de la Vallée du Saguenay, etc.

Cependant, en dépit du dévouement et de l'initiative constante du clergé et de quelques laïques, l'agriculture dans le Bas-Canada souffre généralement, et la colonisation est presque toujours paralysée dès son début. Où se trouve donc la source du mal qui en empêche le développement, puisque le clergé n'a cessé de la favoriser de toutes ses forces ? Le mal vient de notre législature, et c'est aux députés du peuple à y apporter un prompt et efficace remède, car la plaie menace de devenir incurable.

Voyons donc ce que le gouvernement n'a pas fait et devrait faire pour favoriser efficacement la colonisation en Bas-Canada.

CHAPITRE III.

Le Gouvernement doit accorder une protection sans égale à l'Industrie Agricole.

De tout temps on a vu des monarques et des empereurs s'attacher uniquement à conquérir de nouvelles possessions, à force d'argent et de sang humain, sacrifiant des milliers de leurs meilleurs sujets pour la seule gloriole d'ajouter quelques centaines de lieues de plus à leurs domaines, sans les doter pour tout cela d'une plus grande somme de bonheur. Au contraire, car il en est des guerres comme des procès, de même que le meilleur des procès ne vaut pas le plus mauvais accommodement, de même aussi la meilleure des guerres ne vaut pas la plus mauvaise entente entre deux puissances ennemies. Cependant, l'orgueil et l'ambition des conquérants sont presque toujours leurs seuls conseillers en pareilles circonstances, et la sagesse et le bien-être dont ils doivent entourer les peuples qu'ils gouvernent, viennent rarement leur servir de contrepoids.

Aussi les résultats de la plupart de ces guerres, soulevées pour des raisons insignifiantes, sont d'abord l'épuisement du trésor public, puis la création de lourds impôts prélevés parmi le peuple, qui en paie la façon, sans compter les nombreuses victimes, le grand nombre d'orphelins, et la désolation qu'elles sèment dans tous les rangs de la société.

Or, si les grands de la terre peuvent tout se

permettre pour faire la guerre à leurs voisins, au prix de tous les sacrifices d'argent et de sang humain, que ne devrait pas faire un gouvernement pour développer avantageusement l'agriculture et faciliter la colonisation de la grande étendue de terrains fertiles, qui abonde autour de nous, et qui n'attend que la hache du colon pour produire d'abondantes moissons et augmenter du même coup les revenus de notre jeune pays ? surtout quand on reconnaît toute la vérité de la maxime suivante, que " le labourage et le pâturage sont les deux mamelles d'un Etat ! " ou, comme dit l'Écriture-Sainte, " le roi juste cherche la prospérité de ses domaines. " Proverbes, 29. 4.

Ces grandes vérités furent très-bien comprises au XVI^e siècle par Henri IV, roi de France. A cette époque, la France présentait le plus affligeant spectacle et les champs offraient d'immenses friches. Ce qui faisait dire au bon roi Henri : " Les vexations auxquelles ont été en butte les laboureurs, leur ont fait abandonner non-seulement leur labour et vacation ordinaire, mais aussi leurs maisons ; se trouvant maintenant les fermes censes et quasi tous les villages inhabitez et déserts. " De plus " le commerce et l'industrie, selon un auteur, étaient dans une stagnation complète ; enfin, la misère s'étendait de la chaumière du pauvre au palais du riche, et les finances se trouvaient dans l'état le plus déplorable.

" Sully, (ministre de Henri IV), qui portait un vif intérêt à l'agriculture, — ajoute le même auteur, — pensa avec raison qu'il suffirait de l'encourager pour relever la France de ses longues humiliations, pour accroître le bien-être public et la richesse nationale. Il ne se trompa pas ! Au bout de quelques années, avec une

volonté unique, constante et énergique, il remédia aux abus, soumit toutes les dépenses à un contrôle sévère, et, accordant une protection sans égale à l'industrie agricole, il prouva à tous la vérité de cette maxime : " Le labourage " et le pâturage sont les deux mamelles d'un " Etat ! "

Voilà ce que doit faire notre gouvernement à l'exemple de Sully, s'il veut accroître le bien-être public et la richesse nationale du Canada, et voilà aussi ce qu'il n'a jamais fait, au moins pour ce qui est d'avoir accordé *une protection sans égale à l'industrie agricole*, si indispensable au développement efficace de l'agriculture et de la colonisation, surtout d'un pays comme le nôtre et dont le sol est d'une si grande fertilité.

" Voulez-vous réussir dans le gouvernement des Etats, a dit Chateaubriand, étudiez le génie des peuples : pour toute science, favorisez ce génie. "

Eh bien ! quel est le génie dominant du peuple Canadien ? N'est-ce pas l'industrie agricole ? N'est-il pas doué généralement de dispositions de premier ordre pour exercer cette première des industries ? Oui ! mais ce qui lui manque pour obtenir de meilleurs résultats dans la culture, surtout dans la colonisation des nouvelles terres, c'est, n'en doutons pas, cette protection sans égale, à la Henri IV, de la part du gouvernement.

Que notre gouvernement nous accorde, à l'avenir, cette protection sans égale pour l'industrie agricole ; qu'il favorise la colonisation des townships, etc., en fournissant aux nouveaux colons les moyens les plus indispensables pour leur permettre d'aller s'y établir et attendre une première récolte ; qu'il fasse faire de bons chemins, pour faciliter le colon à aller vendre sur

les marchés les plus voisins le surplus de ses produits ; qu'il adopte à cet effet un bon Système de Voierie, car il ne suffit pas d'avoir des chemins, ou routes publiques, il faut encoire veiller à ce qu'ils soient tous entretenus en bon état. Alors nous verrons sans aucun doute s'accroître rapidement le bien-être public et la RICHESSE NATIONALE !

En bonne justice, nous devons dire ici que, depuis quelques années, le gouvernement a reconnu enfin la nécessité de favoriser un peu plus le développement de l'agriculture et de la colonisation dans le Bas-Canada, qu'il ne l'avait fait par le passé ; et qu'il paraît décidé aujourd'hui à entrer d'un pas plus ferme dans cette nouvelle voie de progrès dans laquelle se trouve tout l'avenir de notre patrie !

Tout en félicitant le gouvernement sur ce qu'il a pu faire et promet surtout de faire à l'avenir en faveur de la belle cause de la colonisation, en Bas-Canada, nous sommes d'opinion qu'il lui faut encore beaucoup s'en occuper s'il veut sincèrement le progrès de l'agriculture et de la colonisation de notre pays ; car il n'en est, pour ainsi dire, qu'au début, et il lui reste, dans le Bas-Canada seulement, plus de trois millions d'acres de terre à disposer ! Quelle mine à exploiter, pour un gouvernement qui veut accroître le bien-être public et la richesse nationale ! !....

Espérons donc, encore une fois, que le gouvernement accordera à l'avenir une protection sans égale à l'industrie agricole, puisqu'il est du devoir d'un gouvernement sage, a dit un de nos bons écrivains, de tout faire pour protéger avant tout la classe agricole, nourricière du pays, mère du commerce et de l'industrie, toute puissante en quelque sorte, mais nullement à

craindre tant qu'on lui laissera sa foi, ses mœurs, ses habitudes pacifiques et ses traditions honnêtes. (1)

CHAPITRE IV.

Les Cultivateurs et leurs Députés au Parlement.

Le cultivateur ou l'*habitant*,—ainsi qu'on le désigne généralement dans le Bas-Canada, parfois par mépris à cause de son état rustique, ou encore pour le tourner en ridicule par rapport à son langage, ses manières humbles et modestes ou son costume d'*étoffe du pays*,—le cultivateur, disons-nous, peut bien se passer de tout le monde, mais personne ne peut se passer de lui.

Si, parfois, notre paysan excite le dédain ou l'ilarité d'un certain nombre de mal-appris ou d'orgueilleux qui peuplent les cités, c'est dû, sans doute, à l'ignorance de ces derniers touchant l'importance de l'agriculture.

Le cultivateur est de fait le seul homme véritablement indépendant, et le seul qui puisse dire avec vérité : " Je peux me passer de tout le monde, mais personne ne peut se passer de moi."

Jamais les rois, les empereurs, et les conquérants les plus puissants du monde, ne pourront tenir un langage aussi imposant ; car tous ces grands de la terre ne le sont réellement que par la volonté ou le concours des peuples qu'ils gouvernent. Au contraire, le cultivateur actif et laborieux ne doit sa grandeur et toute son indépendance qu'à la culture et à la fécondité du sol, lorsque la divine Providence veut faire fructi-

(1) *Considérations sur l'Agriculture Canadienne*, au point de vue religieux, national et du bien-être matériel, par " Un Ami de l'Éducation."

fier les semences qu'il jette chaque année dans son sein. Le cultivateur est ainsi le véritable roi de la terre, et, à la fois, le plus heureux et le plus indépendant des rois du monde, quoiqu'il n'ait pour tout blason que l'épi, c'est-à-dire le pain, dont Dieu gratifia le genre humain dans le personne d'Adam, le premier noble et le premier roi du monde, de qui nous descendons tous, petits comme grands, pauvres comme riches, et à qui Dieu dit : " Tu gagneras ton pain " à la sueur de ton front ! "

En obligeant notre premier père, et en lui toute la race humaine, à gagner son pain à la sueur de son front, Dieu confirma davantage la fondation de l'industrie agricole, comme étant la première et la plus importante source qui devait alimenter et assurer l'existence de l'humanité tout entière.

En disant que Dieu confirma davantage la fondation de l'industrie agricole, nous voulons dire que la culture remonte encore plus haut qu'à la chute d'Adam, et nous sommes appuyé de l'Écriture-Sainte qui dit au ch. II de la Genèse : " Le Seigneur Dieu prit donc l'homme, et le mit dans le paradis de délices, afin qu'il le *cultivât* et qu'il le gardât. "

Ainsi donc le cultivateur peut dire avec un légitime orgueil que la profession qu'il exerce lui vient directement de Dieu, tandis que toutes les autres industries, ainsi que toutes les institutions civiles ne sont que de création humaine.

Que le paysan soit donc fier de son état ; qu'il s'y attache davantage ; qu'il ne se laisse jamais aller au découragement ni à l'indifférence pour la culture du sol ; car sa mission est des plus nobles et des plus sublimes ; qu'à l'avenir il prenne en pitié ces orgueilleux et ces mal-appris, qui cherchent à le mépriser et à le

tourner en ridicule même lorsqu'il se montre humble et modeste. Quant à son costume, que le paysan s'enorgueillisse d'en porter un toujours d'une étoffe manufacturée dans le pays, plutôt que d'un fin tissu, importé de l'étranger, et quelquefois usé en grande partie avant même que la valeur n'en ait été payée.

Si nous avons essayé de faire ressortir ici toute l'importance du cultivateur par son industrie, c'est afin de démontrer que les destinées d'un Etat reposent invariablement sur cette classe laborieuse d'hommes des champs, que nos législateurs doivent entourer de toute leur protection. C'est surtout aux représentants de la classe agricole du Bas-Canada à prendre l'initiative auprès du gouvernement pour obtenir cette protection. Pour engager sérieusement les députés à défendre sa cause dans le Parlement, la classe agricole doit prendre sans plus tarder les mesures nécessaires à cette fin.

Or, pour atteindre ce but, il est un moyen dont nous garantissons l'infailibilité, du moment que les cultivateurs l'adopteront avec entente ; mais avant de le leur suggérer, nous leur rappellerons que le Parlement Provincial se compose en grande partie de membres représentant la classe agricole. Les villes du Bas-Canada, par exemple, n'ont pour les représenter que huit députés, pendant que les comtés en ont près de soixante. C'est donc au sein des campagnes que se recrute toute la force du gouvernement ! Cependant, presque toujours on a semblé méconnaître cette vérité.

Voici le moyen que nous offrons aux cultivateurs :

Chaque fois que vous aurez à faire le choix d'un candidat, ayez soin de vous assurer d'abord d'un homme possédant les qualités nécessaires

pour défendre votre cause avec avantage dans le Parlement ; et ne lui accordez vos suffrages qu'après un engagement solennel de sa part, qu'il veillera sans cesse en Parlement à sauvegarder nos institutions, notre langue et nos lois, et qu'il travaillera énergiquement à obtenir du gouvernement une protection sans égale pour l'industrie agricole, en favorisant surtout la colonisation par tout le Bas-Canada.

Maintenant, pour faire remplir plus sûrement l'engagement qu'aura contracté votre candidat, qu'un comité permanent soit organisé dans chaque comté, composé des principaux électeurs de chaque paroisse, qui devront se réunir deux fois par année, c'est-à-dire avant et après chacune des sessions du Parlement Provincial. La première réunion aurait pour but de prendre en considération les besoins du comté et de faire une demande, s'il y avait lieu, à la législature, par l'entremise de votre député. La seconde réunion serait à l'effet de s'enquérir de la conduite du gouvernement durant la session écoulée par rapport à la demande de votre comté, et, de plus, de vous assurer si votre candidat s'est acquitté de son devoir convenablement à votre égard. Nous savons que plusieurs députés ont pour règle de visiter leur comté avant chaque session pour avoir l'opinion de leurs commettants sur les grandes questions, et de parcourir de nouveau les paroisses après la session pour leur rendre compte de ce qui a été fait dans l'intérêt général.

Les bons fruits que produira ce moyen si judicieux seront incalculables ; et le succès en est d'autant plus certain, qu'il suffira à la classe agricole de le vouloir sérieusement pour qu'elle l'obtienne.

Quant à ceux qui douteraient encore de cette

vérité nous les engageons fortement à la mettre en pratique et ils resteront convaincus de toute son efficacité.

Mais il va sans dire que pour assurer la réalisation d'un progrès aussi désirable, il faudra que l'amour de la Religion et de la Patrie soit plus vivace que jamais au milieu de la classe agricole, et que toute sa politique repose sur cette base fondamentale ; et alors, seulement alors, elle aura la certitude de suivre une politique toujours en harmonie avec nos devoirs religieux et nos droits comme peuple.

Voilà le secret infaillible qui peut seul améliorer la condition sociale des cultivateurs, et amener à la fois le bonheur, l'aisance et même l'abondance des richesses au sein de leurs familles, sans avoir besoin, pour tout cela, des livres de secrets merveilleux que nous avons désignés ailleurs tout en démontrant les faussetés grossières qu'ils renferment.

CHAPITRE V.

La Culture constante ; le Laboureur et ses enfants.

On comprendra facilement que les moyens que nous venons de suggérer ne sont tout au plus que la base solide sur laquelle doit reposer le grand principe de l'industrie agricole.

De même que tout édifice public peut avoir des proportions plus ou moins grandioses, et réunir à la fois plus ou moins de beautés et de richesses dans sa structure, selon le plus ou moins de talent et de goût que l'architecte aura apportés ; de même aussi l'industrie agricole exige beaucoup de savoir et de goût de la part du cultivateur qui veut en faire ressortir toutes les beautés et toutes les richesses.

C'est là, nous le savons, une étude pratique et raisonnée toute spéciale à faire, et nous n'entreprendrons pas de l'exposer ici sous toutes ses faces si multiples ; nous laissons à d'autres cette tâche pour nous trop difficile ; mais, dans tous les cas, nous suggérons aux cultivateurs comme un des moyens généraux, bien propre à obtenir d'heureux résultats, le conseil donné par un laboureur à ses enfants, quelques moments avant sa mort.

Ce n'est qu'une fable, il est vrai, mais c'est une fable pleine de vérité, comme savait en faire le bon Lafontaine, et contre laquelle l'expérience de tous les temps n'a pu donner encore un démenti.

Madame de Sévigné disait, parlant un jour des *Fables de Lafontaine* : " C'est un panier de cerises (de France), on veut choisir les plus belles et le panier reste vide. "

En voici une excellente à goûter :

—
Le Laboureur et ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parents :

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit : mais un peu de courage
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût : (1)

Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place

Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
De çà, de là, partout ; si bien qu'au bout de l'an

(1) Les récoltes.

Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

Cette fable, ou plutôt ce secret infailible pour découvrir et acquérir un trésor, devrait être gravée dans la mémoire de tous les cultivateurs ; elle devrait aussi se trouver au sein de chaque famille de la campagne, même encadrée et suspendue dans un endroit bien apparent de la maison. Elle serait à la fois une belle leçon et un salutaire exemple à donner, surtout aux jeunes enfants ; car personne n'ignore que c'est durant le jeune âge que les bons principes et les vives impressions se gravent assez profondément dans l'esprit pour ne jamais s'effacer !....

CHAPITRE VI.

L'Education Agricole ; deux Livres utiles à méditer.

“ Les livres sont à l'Âme ce que la nourriture est au corps.”

“ Il faut lire pour s'instruire, pour se corriger et pour se consoler.”

“ Il faut, dans le savoir, préférer l'utile au brillant.”

Nous nous occuperons maintenant ici d'une question de la plus haute importance, celle de l'éducation agricole. C'est par elle que les cultivateurs pourront acquérir les nouvelles connaissances qui leur deviennent de nos jours plus que jamais indispensables, surtout s'ils veulent lutter avec avantage contre l'épuisement du sol, qui a besoin d'être amélioré et beaucoup si on veut lui redonner sa fertilité première.

C'est pourquoi nous engageons fortement les cultivateurs à mettre en pratique tous les moyens propres à développer les ressources incalculables de l'agriculture, particulièrement ceux qui peuvent leur être suggérés par des hommes compétents qui ont déjà écrit sur cet art. Certes, on ne peut pas se plaindre que ces derniers nous fassent défaut ; nous en comptons plusieurs aujourd'hui qui ont doté notre pays, depuis quelques années, d'admirables et d'utiles enseignements sur l'avenir et les immenses ressources de l'agriculture canadienne ; sans compter en outre deux publications périodiques, consacrées tout spécialement à l'industrie agricole : la *Revue Agricole*, publiée à Montréal par M. Perrault, sous les auspices du gouvernement ; et la *Gazette des Campagnes*, qui vient de paraître à Saint-Louis de Kamouraska, et dont M. E. Dumais est le rédacteur-propriétaire. Inutile de dire que ces feuilles devraient être entre les mains de chaque cultivateur.

Mais, nous le disons à regret, il existe malheureusement un défaut capital parmi nous : c'est le manque de goût pour la lecture de choses propres à nous instruire et à nous renseigner sur tout ce qui doit nous intéresser. Ce sont donc les lecteurs qui font défaut par leur indifférence impardonnable à l'égard de l'instruction agricole, et non les ouvrages traitant sur cet art !... Chose bien déplorable, hélas !...

Il serait donc beaucoup à désirer que les cultivateurs se livrassent un peu plus à la lecture des principaux ouvrages se rattachant à leur industrie. A cet effet, nous mentionnerons une brochure, entre plusieurs autres, que les cultivateurs devraient tous se procurer. Elle est en vente chez les principaux libraires de cette ville sous le titre : *Considérations sur l'agricul-*

ture canadienne, au point de vue religieux, national et du bien-être matériel, et elle répond parfaitement aux importantes questions qui y sont traitées par l'auteur : *Un ami de l'Education*.

En empruntant quelques extraits, à propos de cette brochure, d'un article très-judicieux qui fut publié l'année dernière dans un journal de cette ville, (1) nous nous compterions heureux s'ils avaient le bon effet d'engager plusieurs cultivateurs à se procurer et à méditer ce petit livre, rempli d'enseignements si utiles pour eux, tant au point de vue religieux et national que sous celui du bien-être matériel.

“ On ne saurait trop le répéter, dit cet écrivain, le bien-être général du peuple, après la religion qui le rend sur la terre heureux par les vertus d'une bonne conscience, consiste, en Canada, dans la culture raisonnée du sol. C'est pourquoi la brochure dont nous parlons a été intitulée : “ *Considérations sur l'agriculture canadienne, au point de vue religieux, national et du bien-être matériel*. ”

“ Ces trois idées résument le vrai bonheur temporel du peuple canadien, si on veut se donner la peine de les méditer tant soit peu. Au point de vue religieux, l'agriculture canadienne mise en honneur par tous ceux à qui il appartient, aide puissamment les familles à conserver les principes de la foi et les bonnes mœurs. Elle attache au sol les membres de la famille dans un pays encore heureux de posséder un peuple religieux et moral. Sous ce rapport inappréciable, il est mieux, quoiqu'on en ait pu dire quelque part, que le peuple canadien soit casanier plutôt qu'aventurier.

.....

(1) *Journal de Québec*, 3 nov. 1861.

“ Mais, comme le peuple ne se fait jamais mal à lui-même, ou néglige de se porter vers son bien, plutôt par absence de lumière que par parti-pris ou par méchanceté, instruisons le peuple avant tout sur le mal qu’il a à éviter et sur le bien qu’il a à poursuivre. Pour cela, en matière d’agriculture, puisque c’est ici la question, prenons les moyens que le peuple ne puisse lever les yeux, en quelque sorte, sans qu’il voie des livres, des champs, des objets de toute nature qui lui parle des bienfaits et de l’honneur de ce premier des arts. Et si on le lui présente, cet art, à la hauteur véritable qu’il comporte, c’est-à-dire au point du vue *religieux national et du bien-être matériel*, on finira peut-être plus tôt qu’on ne pense, à ouvrir les yeux aux moins clairvoyants et à faire entendre quelques-uns même d’entre les plus sourds. ”

Quels beaux sentiments exprimés dans tout ce qui précède ! Il n’y a qu’un véritable patriote et un ami sincère de son pays capable de parler ainsi ; nous disons donc avec bonheur et justice, que celui qui a dicté ces lignes est bien digne de toute la reconnaissance du peuple canadien en général et de la classe agricole en particulier.

Que les cultivateurs se hâtent donc de se procurer et de lire le petit livre qui a su inspirer à cet écrivain de si nobles sentiments, et, en cet ouvrage, ils pourront compter sur un véritable ami de leurs intérêts les plus chers et les plus sacrés.

À l’appui de ce que nous venons de dire, qu’on lise plutôt l’extrait suivant que nous empruntons maintenant à la conclusion du livre de cet *Ami de l’Education* :

“ Un plan agricole et de colonisation qui réunirait, comme moyens, l’utilité des chemins de

fer ; des associations de secours à la façon de M. Drapeau ; des écoles élémentaires et secondaires où l'enseignement agricole serait de rigueur ; des écoles spéciales, telles qu'à Sainte-Anne, des fermes-modèles et des expositions à la manière de M. Casgrain ; un enseignement simple, tel que celui de feu M. Perrault et autres que nous avons cités ; des journaux clairs et pratiques dans leurs renseignements ; une loi d'usure sage et chrétienne ; un concours puissant prêté par le gouvernement et le clergé ; des chemins ouverts partout au sein des forêts ; des terres à bas prix et des secours de tout genre aux premiers colons ; un tel plan, n'en doutons point, ferait à jamais la force et l'honneur du pays. Et sous le rapport matériel et moral, chose inséparable dans tout pays chrétien, un tel plan, mis en œuvre sérieusement, conserverait nos mœurs, la simplicité de nos goûts et de nos usages, l'esprit de foi et d'honnêteté ; détournerait les ravages du luxe et de la vie molle ; ranimerait les santés délabrées et les corps ruinés par la vie des chantiers et de leurs vices ; fermerait la plaie de l'émigration chez nos voisins, si funeste à la foi de nos pères ; donnerait au pauvre son pain de tous les jours et couperait toute issue au paupérisme et aux insurrections suscitées par la faim ou par l'oisiveté. ”

Tel est le résumé du petit livre intitulé : “ *Considérations sur l'agriculture canadienne, au point de vue religieux, national et du bien-être matériel,* ” que nous suggérons aux agriculteurs de se procurer et de lire attentivement : la lecture seule produira au milieu d'eux d'abondants fruits.

“ *Le Conseiller du Peuple* ou réflexions adressées aux Canadiens-Français, par un Compa-

triotte," tel est le titre d'un livre,—publié dernièrement à Montréal, et en vente chez tous les libraires,—que nous voudrions aussi voir entre les mains de tous les Canadiens, surtout des cultivateurs, quoiqu'il traite de questions en dehors de l'éducation agricole.

L'auteur nous dit, dans son introduction : "Ce petit ouvrage n'est dirigé contre aucun parti politique en particulier, de même que son objet n'est d'en servir aucun. Je censure le mal partout où je le rencontre, sans égard pour les opinions politiques de qui que ce soit. Aussi ai-je reçu l'expression de la sympathie et de l'approbation de citoyens distingués qui, tout en différant d'opinions sur le terrain de la politique, se rencontrent sur celui des bons principes."

Nous n'entreprendrons pas la tâche difficile de faire ressortir ici toute l'importance de cet ouvrage écrit pour le peuple. Nous nous contenterons seulement de mettre sous les yeux du lecteur les titres des différents chapitres qui divisent ce petit livre, pour en faire saisir tout l'intérêt : 1o Le peuple et ses amis ; 2o le peuple et ses ennemis ; 3o le peuple et la politique ; 4o le peuple et les élections ; 5o le peuple et le journal ; 6o le peuple et la religion ; 7o le peuple et la colonisation ; 8o le peuple et son avenir.

Ajoutez à cela le caractère sacré dont est revêtu l'auteur, et son amour sans bornes pour tout ce qui se rattache au bien-être religieux, matériel et national des classes laborieuses, surtout des campagnes, et l'on se convaincra de la nécessité qu'il y a de se procurer immédiatement le *Conseiller du Peuple*, et de le méditer avec toute l'attention possible.

CHAPITRE VII.

Craignons les Procès ; l'Huître et les Plaideurs.

" Le meilleur procès ne vaut pas le plus mauvais accommodement. "

Il paraîtra peut-être étrange de donner place ici à un chapitre de ce genre, qui n'a nullement rapport à l'industrie agricole. Mais cette question touche de trop près les classes laborieuses en général, surtout celle des campagnes, pour nous abstenir de mettre en garde tous ceux qui préfèrent entrer en procès, plutôt que de régler leurs difficultés entre eux, quand bien même il y aurait de grandes concessions à faire de part ou d'autre, surtout lorsqu'on connaît la maxime suivante, si pleine de vérité, que " le meilleur procès ne vaut pas le plus mauvais accommodement. "

Nous ne craignons pas d'avancer qu'une Cour de justice est généralement—pour les hommes à procès ou à *chicane*, ce qui revient au même,—un gouffre sans fond où vont s'engloutir à jamais les biens de la plupart de ceux qui y mettent une fois les pieds. On a vu assez souvent des personnes entrer en procès pour des choses presque insignifiantes, des bagatelles, enfin, et en sortir, après bien des péripéties, totalement ruinées.....

Par exemple, voici une personne qui prétend que son voisin a empiété sur sa terre de quelques poncees, en renouvelant une clôture tombée de vétusté, pendant que le dernier soutient de son côté tout le contraire. La difficulté augmente petit à petit ; on se chicane, on se dit des injures, puis vite on prend le chemin de la

ville, pour aller consulter un avocat. Inutile de dire que la cause de notre homme à procès est trouvée excellente : " Vous gagnerez votre procès, lui dit l'homme de loi, et je m'en charge. " Un autre avocat en dit autant au défendeur,—attendu que toutes les causes sont excellentes d'après certains avocats,—et voilà la lutte engagée. Elle dure des mois, souvent des années, et se termine enfin par un jugement disons favorable au demandeur : ce dernier entre, il est vrai, en possession de ses quelques pouces de terrain ; mais, pour en payer la façon à madame la Cour, il lui faut trouver une somme, en bel argent, valant vingt, même quarante fois plus que ce qu'il a obtenu, et sans délai, car en cour : *point de crédit !*

Quant à l'infortuné qui a perdu son procès, il nous semble l'entendre faire le reproche que faisait un jour un parisien à son avocat, qui venait de perdre sa cause :

LE PLAIDEUR.—Perdu, monsieur... perdu sur tous les points.... et vous me disiez encore ce matin que ma cause était excellente !....

L'AVOCAT.—Parbleu.... je suis encore tout prêt à le soutenir si vous voulez en appeler.... mais je vous préviens qu'en Cour royale je ne le soutiens pas à moins de cent écus !..... (*Les Gens de Justice*).

Nous avons lu encore quelque part : Un plaideur se présente un jour chez un célèbre avocat, à Paris, et le prie de se charger de sa cause : " Votre affaire est excellente, lui dit l'avocat, mais je suis fâché que vous veniez si tard, je me suis engagé ce matin à plaider pour votre adversaire. — Mais si ma cause est bonne, remarque le plaideur, la sienne ne peut l'être. — C'est ce que nous verrons à l'audience," répond l'avocat.

Aussi, Bargeton, célèbre avocat de Paris, avait bien raison lorsqu'il disait un jour à M. de Trudaine : " Deux lois gouvernent le monde : la loi du plus fort, et la loi du plus fin." Et que les lois sont encore, comme l'a dit un grand penseur, " des toiles d'araignée : les petites mouches y sont prises, les grosses brisent la toile."

N'oublions donc jamais que si les guerres et les épidémies ne sèment sur leurs passages que la mort et la désolation, de leur côté, les procès et les Cours de justice ne laissent le plus souvent que ruine et misère à ces plaideurs qui entrent à tout propos dans cette voie tortueuse et toujours si incertaine.

Ah ! s'il n'y avait de rétribués que les avocats gagnant leurs causes, on ne verrait pas autant de procès ! et combien de querelles arrêtées !..... D'ailleurs, pourquoi n'en serait-il pas d'une cause perdue, comme il en est de tout contrat ou engagement non rempli, pour les choses ordinaires de la vie ? Par exemple, ne crierait-on pas, avec raison, à l'injustice s'il nous fallait payer tout de même le coût de travaux quelconques non exécutés ou d'objets achetés dont on ne pourrait obtenir la possession ? Les avocats ne seraient-ils pas les premiers à tonner de toute la force de leurs poumons contre un acte aussi illégal ?....

Aussi, Napoléon-le-Grand avait bien compris tout le " fléau des procès, qu'il disait être une véritable lèpre, un vrai cancer social." Ce qui lui faisait dire un jour, durant son exil à Sainte-Hélène, ces paroles si judicieuses que nous reproduisons ici : " Déjà mon Code les avait (les procès) singulièrement diminué, en mettant une foule de causes à la portée de chacun ; mais il restait encore beaucoup à faire au législateur,

non qu'il dût se flatter d'empêcher les hommes de se quereller : ce devait être de tout temps. Mais il fallait empêcher un tiers de vivre des querelles des deux autres, empêcher qu'il les excitât même, afin de mieux vivre encore. J'aurais donc voulu établir qu'il n'y eût d'avoués ni d'avocats rétribués que ceux qui gagneraient leurs causes. Par là, que de querelles arrêtées ! car il est bien évident qu'il n'en serait pas un seul qui, du premier examen d'une cause, ne la repoussât si elle lui semblait douteuse. On ne saurait craindre qu'un homme vivant de son travail voulût s'en charger pour le seul plaisir de bavarder ; et même, dans ce cas encore, le travers ne serait nuisible qu'à lui seul. Mais avec les praticiens, observait l'Empereur, les choses les plus simples se compliquent tout aussitôt. On me présenta une foule d'objections, une multitude d'inconvénients ; et moi, qui n'avais pas de temps à perdre, j'ajournai ma pensée. Mais, encore aujourd'hui, je reste convaincu qu'elle est lumineuse, et qu'en la creusant, la retournant ou la modifiant, on pourrait en tirer grand parti. " (1)

Voilà qui est parlé en véritable ami du peuple ! C'est bien là, assurément, une pensée lumineuse, comme l'a dit le grand homme, et qui mériterait d'être creusée, retournée ou modifiée afin d'en tirer parti !

A Dieu ne plaise que nous veuillons adresser ici quelques reproches à nos avocats plus particulièrement, car, nous devons le dire pour leur honneur, nous sommes au contraire fermement convaincu que tous les hommes de loi consciencieux,—et nous nous flattons d'en connaître plusieurs,—seraient tous disposés à épouser cette

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène.*

pensée lumineuse de Napoléon Ier, pour le bien-être du plus grand nombre.

Espérons qu'un jour cette question sera réglée, si jamais nos législateurs viennent à reconnaître les immenses avantages qu'elle pourrait produire dans tous les rangs de la Société.

Mais, en attendant, il n'est pas mal de se rappeler sans cesse la fable : *L'huître et les plaideurs* du bon Lafontaine que nous reproduisons ici dans son entier :

L'Huître et les Plaideurs.

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent il fallut contester.

L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;
L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir

Qui de nous deux en aura la joie,
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.

Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.

Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Eh bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie.

Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.

Ce repas fait, il dit, d'un ton de président :
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

CHAPITRE VIII.

L'Intempérance amène la Folie et la Mort.

" L'intempérance en a tué plusieurs ;
mais l'homme sobre prolonge ses jours "

L'intempérance, cette lèpre hideuse, ce cancer social, traîne à sa suite tous les vices du genre humain ; non contente de cela, elle conduit encore l'homme, adonné aux boissons éni-vrantes avec excès, à cet état déplorable qui a nom folie, c'est-à-dire la perte de l'intelligence : ce don précieux, cette ressemblance de Dieu, qui seule distingue les hommes et les rend supérieurs à toutes les autres créatures !

Rien d'étonnant, en effet, de voir un ivrogne finir par perdre totalement l'intelligence, lorsqu'il l'avait déjà perdue momentanément tant de fois pendant ses libations sans frein ; ainsi, d'une folie partielle il arrive à une folie complète et permanente.

Voici un exemple à l'appui de ce que nous avançons. Nous lisons dernièrement dans le *Journal de la société de la morale chrétienne*, publié en France, qu'il est entré à l'hospice de Bicêtre, (hôpital des fous) à Paris, dans l'espace de cinq ans, 126 hommes qui avaient perdu l'intelligence par suite de l'intempérance.

Dans l'hospice de la Salpêtrière (hôpital des folles), aussi à Paris, 134 femmes ont été admises en moins de sept ans par suite encore de l'intempérance.

Le Dr. Bayle, en examinant ces terribles résultats, a été conduit à affirmer que le tiers de tous les cas de folie en France, doit être attribué aux excès de boisson.

En Angleterre, où l'on fait grand usage de genièvre et d'eau-de-vie, la proportion est encore plus forte : elle s'élève à la moitié.

On calcule, ajoute la feuille à laquelle nous empruntons ces faits, que les excès de boisson tuent annuellement, en moyenne, trente mille individus aux Etats-Unis, et cinquante mille en Angleterre ; la guerre, la fièvre jaune et le choléra n'en tuent pas davantage.

Selon d'autres autorités, on a constaté que sur 480 aliénés admis à l'hôpital des fous à Liverpool, 257 s'étaient attiré cette maladie par l'intempérance.

Nous trouvons ailleurs, qu'on emprisonne chaque année, en Angleterre, à peu près quinze mille hommes et dix mille femmes, en tout vingt-cinq mille personnes, par suite d'ivresse. Qu'on nous vienne dire après cela que le *dieu-Bacchus* n'est pas en grand honneur dans l'empire britannique !

En additionnant, seulement pour l'Angleterre, le nombre de fous à l'hôpital de Liverpool, 237 ; le nombre de personnes emprisonnées chaque année, 25,000 ; et le nombre de personnes tuées annuellement, 50,000 par les excès de boisson ; on obtiendra le chiffre épouvantable de 75,277 ivrognes !

Si on ajoute les 30,000 personnes tuées chaque année aux Etats-Unis par l'intempérance ; et les 260 personnes admises dans les deux hospices de fous, à Paris ; on obtiendra en tout, 105,518 victimes des excès de boisson !....

Un auteur, qui a étudié toutes les fatales conséquences de l'intempérance, s'exprime ainsi :

“ Les ivrognes sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine, à des pleurésies qui souvent les emportent à la fleur de leur âge,

s'ils y échappent, plus tard ils tombent, longtemps avant la vieillesse, dans toutes les infirmités, et surtout dans l'asthme, qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Heureusement la société ne perd rien en perdant des sujets qui la déshonorent, et dont l'âme est, en quelque façon, morte longtemps avant le corps. ”

Nous ne demandons qu'une chose à celui qui serait encore tenté, à l'avenir, de boire avec excès, c'est de lire de temps à autre ce petit chapitre, et de faire souvent une courte réflexion sur la misère et les malheurs de tout genre produits par l'intempérance. En retour, nous lui promettons bonheur et prospérité, surtout s'il sait s'appuyer sur Celui qui soutient les faibles !.....

CHAPITRE IX.

Conclusion.

Nous résumerons ce petit livre en très-peu de mots. D'abord, nous répéterons aux classes ouvrières d'avoir toujours pour principe celui d'user de la plus grande économie possible et d'adopter à cet effet les mesures que nous leur avons suggérées dans cet ouvrage ; d'établir dans chaque corps de métier une société à la fois de bienfaisance et de protection, car c'est là le moyen le plus sûr d'améliorer leur condition sociale ; de travailler sans cesse à faire disparaître surtout les principales causes qui sèment et entretiennent les haines personnelles et la désunion parmi le peuple ; de consacrer autant que possible quelques heures à l'étude de choses propres à leur faire acquérir de nouvelles

connaissances dans l'art ou le métier qu'elles exercent.

A la classe agricole, nous lui dirons de s'appliquer activement à mettre en pratique tous les moyens réputés avantageux qui lui ont été et lui sont suggérés chaque jour par des personnes qui se dévouent spécialement à la belle cause de l'agriculture, en ce pays ; qu'elle se hâte d'organiser dans chaque paroisse des associations de secours dans le genre de celles de M. Drapeau, à qui nous devons cette heureuse idée si pleine d'avenir, de prospérité et de bonheur pour l'établissement de nos jeunes colons canadiens ; qu'elle lise et relise souvent les *Considérations sur l'agriculture canadienne, au point de vue religieux, national et du bien-être matériel*, par "Un Ami de l'Education," ainsi que le *Conseiller du Peuple*, par "Un Compatriote ;" qu'elle se rappelle souvent le conseil donné par le laboureur à ses enfants avant sa mort, tiré des *Fables de Lafontaine* ; qu'invariablement elle n'élise pour la représenter au Parlement, que des hommes sincèrement attachés à notre devise nationale : "Nos institutions, notre langue et nos lois !" et tous bien disposés à employer toute leur influence auprès du gouvernement pour obtenir de lui, *une protection sans égale pour l'industrie agricole !*

Enfin, à tous, nous dirons de peser vingt fois une difficulté quelconque avant que d'aller se jeter entre les bras d'une Cour de justice pour en obtenir une solution, puisqu'il est reconnu partout que le meilleur procès ne vaut pas le plus mauvais accommodement ; quant à l'intempérance, chacun sait qu'elle est la mère de tous les vices et qu'elle fait de terribles ravages partout où elle s'implante et qu'elle porte toujours dans ses flancs meurtris, la misère, la dé-

gradation, la folie et la mort, — que l'on relise plutôt le chapitre consacré à ce sujet, — pendant que l'homme sobre et prévoyant prolonge ses jours et moissonne sur la route de la vie une grande somme de bonheur !

C'est à la génération, déjà penchant vers le déclin de la vie, de souffler dans l'esprit de celle encore à son printemps, tous ces grands principes de vérité. Ce sera là, assurément, le plus bel héritage qu'elle pourra léguer à ses nombreux enfants !

LIVRE CINQUIÈME

APPENDICE.

**Petit Recueil de quelques-uns des Merveilleux
Secrets de la Nature, de la Médecine,
de l'Industrie, des Sciences
et des Arts.**

PREMIÈRE PARTIE.

*Secrets pour se faire aimer, s'embellir, se rajeunir
et se guérir soi-même.*

Afin de donner plus d'intérêt à notre petit livre, nous avons cru à propos d'y ajouter un choix de quelques-uns des merveilleux secrets de la nature, de la médecine, de l'industrie, des sciences et des arts, que nous avons recueillis dans différents auteurs dont la véracité ne peut être mise en doute.

Comme il va sans dire que de jeunes amoureux s'attendent à ce que le *Véritable Petit-Albert* devra leur faire connaître le secret de se faire aimer, nous allons donc commencer par celui-là. Il nous semble déjà entendre palpiter le cœur du jeune homme et de la jeune fille à la seule pensée d'obtenir un pareil secret. Le voici :

Secret pour se faire aimer.—Le seul, l'unique, le véritable secret pour se faire aimer est loin de consister dans les philtres plus ou moins bizarres que tant de ma-

giciens ont enseigné à composer avec des herbes ou d'autres substances diverses ; ce secret consiste tout simplement à savoir mettre en pratique le véritable art de plaire qui lui-même renferme plusieurs conditions, telles que le soin de sa personne, la bonne conduite et l'amour du travail. En effet, toutes les fois qu'on pourra dire d'un jeune homme : *il est propre, il se tient bien, il est bon travailleur, il est rangé, économe, etc.*, il plaira infailliblement, et il ne sera jamais repoussé d'une maison honnête, s'il s'y présente en vue de contracter une alliance.

Il en sera de même d'une jeune fille : si elle est douce, modeste, laborieuse, et qu'elle ait soin de se tenir proprement, avec une élégante simplicité, sans coquetterie, elle attirera plus sûrement les regards et captivera les cœurs. Une telle personne ne manquera pas de trouver de bonne heure un excellent parti, et si elle sait s'attacher à un homme qui possède les qualités que nous avons indiquées, elle est sûre d'être heureuse en ménage.

Pour guérir la passion de l'amour.—Si vous ressentez un fol et violent amour et que vous ayez réellement la ferme volonté de vous en débarrasser, éloignez-vous d'abord de votre passion, chassez l'oisiveté, occupez-vous sérieusement de travaux pénibles ou sérieux, veillez, suiez, fatiguez et purgez-vous deux ou trois fois. En agissant ainsi vous aurez bientôt oublié votre amour et votre esprit recouvrera le calme et la paix.

Pour rendre les joues vermeilles et colorées.—On les frictionne avec de la racine fraîchement cueillie de grenouillet, plante qu'on nomme sceau de Salomon.

Secret pour blanchir le visage.—Prenez un blanc d'œuf, battez-le dans un vase de ferblanc jusqu'à ce qu'il écume et se tourne en eau ; délayez dedans une demi-once de miel fin, mêlez-y deux grains de vif-argent pulvérisé. Le soir, au moment de vous coucher, prenez de cette eau avec la main et frottez-vous-en le visage. Le lendemain matin vous vous laverez avec de l'eau de fontaine, et vous aurez le visage très-blanc et très-brillant.

Pour rendre le visage et les mains d'une éclatante blancheur et d'une douceur agréable. — Faites macérer de la mie de pain dans du lait ; ajoutez-y quelques tranches de citron, un blanc d'œuf battu, un peu de camphre et un peu d'alun pulvérisé, et lavez-vous avec cette eau.

Pour rajeunir le visage. — Prenez eau-de-vie deux onces, eau de fleurs de fèves quatre onces, eau de roses quatre onces ; mêlez le tout en agitant fortement la bouteille, et chaque matin mettez un demi-verre de cette liqueur dans un verre d'eau, pour vous en laver trois fois de suite le visage.

Pour faire disparaître les rides du visage et les marques de la petite vérole. — Faites fondre un peu de cire blanche de baleine, mêlez-y une demi-once d'eau de roses et quelques gouttes de baume de Tolu, et étendez-en sur le visage en vous couchant. Le lendemain essuyez légèrement.

Pour faire disparaître les rousseurs du visage. — Battez deux œufs avec le jus d'un citron, ajoutez-y un tant soit peu de vif argent sublimé et lavez-en les taches.

Pour guérir la jaunisse la plus invétérée. — Prenez des feuilles de noyer séchées et réduites en poudre, infusées pendant une nuit dans un petit verre de vin blanc que vous prendrez le matin à jeun.

Pour se transformer le visage. — Faites macérer pendant quatre ou cinq jours, dans du vinaigre, des écorces de noix vertes et des grenades, frottez-vous-en le visage, et, pendant plusieurs jours, vous ressemblerez à un nègre ou à un mulâtre.

Pour faire devenir les cheveux noirs et très-longs. — Prenez un lézard vert, ôtez-lui la tête et la queue, faites-le cuire dans l'huile et oignez-vous-en les cheveux.

Pour arrêter la chute des cheveux. — Faites rôtir sur des charbons ardents de la nielle que vous pilerez et passerez au tamis ; puis vous la mêlerez avec de l'eau et vous vous en laverez la tête.

Pour faire devenir les cheveux crépus et frisés—On se rase la tête et on l'enduit d'une pâte composée de cendres de chataignes et de miel.

Pour changer à volonté la couleur des cheveux.— En se les frottant avec de l'huile de miel vous les aurez blonds ; en les lavant avec de la lessive dans laquelle vous faites fondre de la litharge, vous les aurez noirs.

Pour empêcher les cheveux de blanchir.— Mêlez un peu de litharge ou de sulfate de fer avec de l'huile et lavez-vous-en la tête tous les soirs pendant une semaine.

Pour faire croître promptement la barbe et les moustaches.—Frictionnez-vous avec de l'eau de miel et de la graisse d'anguilles. On se sert aussi de ce procédé pour faire croître les cheveux.

Pour calmer l'inflammation des yeux et fortifier la vue.— Mêlez à une chopine d'eau de rivière quinze gouttes de sulfate de zinc ou couperose blanche et cinq prises d'iris en poudre ; secouez-en la bouteille, laissez reposer deux jours, passez au tamis de soie et baignez l'œil malade dans cette eau ; vous serez promptement guéri.

Secret pour guérir la faiblesse de la vue.— Mettez dans une bouteille de verre des foies ou des intestins de gougeons de rivière ; exposez à une douce chaleur du soleil ; ils se convertiront en une liqueur jaune et huileuse qui est un remède excellent pour la faiblesse de la vue, lorsqu'on l'applique sur les yeux.

Pour guérir la cécité incomplète.—Prenez deux cuillerées d'huile d'olives et une cuillerée de vinaigre de vin distillé ; battez-bien pour en faire un liniment ; prenez-en avec un pinceau en poil de blaireau et passez-en quatre fois le jour sur les yeux en écartant les paupières. (Ce remède a été prescrit par une somnanbule.)

Pour rendre les dents d'une blancheur éclatante et donner à la bouche une suave odeur.— Faites brûler la mie d'un pain d'orge que vous aurez salé et dans lequel

vous aurez petri du miel, vous vous frotterez les dents avec cette poudre qui leur fera acquérir une éclatante blancheur, en même temps qu'elle vous communiquera une haleine d'une agréable odeur.

Pour guérir à l'instant même les maux ou rages de dents.—Prenez des feuilles fraîches d'éclair ou chélideine (plante très-commune), frottez-en les dents et les gencives, mâchez-en ; faites plusieurs fois cette même opération ; et vous serez guéri. Les dents gâtées tomberont par la suite, et les saines seront garanties de la carie.

Secret merveilleux pour guérir les maux de dents par le seul attouchement. — Prenez un ver qui vit dans la tête du chardon, écrasez-le dans vos doigts, entre le pouce et l'index ; laissez sécher vos doigts avant de les laver. Vous conserverez longtemps la propriété de guérir le mal aux dents en les touchant avec ces deux doigts. (Ce secret vient d'un vieil ermite.)

Pour guérir l'écoulement purulent des oreilles.—Instillez dans l'oreille purulente de l'urine chaude d'un enfant. Ou bien encore appliquez sur l'oreille une pomme mûre cuite et un peu ouverte à son sommet, le soir en vous couchant, et le matin vous y trouverez un ver.

Pour guérir les maux d'oreilles.—Faites fondre dans la bouche, du sel de cuisine, inclinez la tête du malade tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, instillez dans les oreilles votre salive salée ; il rendra, par les oreilles et par le nez une quantité de matières qui le soulageront tout de suite, et il sera promptement guéri.

Pour guérir la surdité.—Instillez tous les soirs dans l'oreille deux à trois gouttes d'huile d'amandes amères, jusqu'à parfaite guérison. Ce remède fait sortir la pourriture qui obstrue la membrane du tympan, et le rétablit dans son état normal.

Pour faire sortir des oreilles les insectes qui s'y sont introduits. — Lorsqu'un insecte quelconque s'est introduit dans l'oreille, il faut y injecter de suite de l'huile

chaude ; ce qui fait sortir aussitôt l'insecte qui serait cause de graves accidents.

Pour guérir tout de suite la migraine.—Prenez des marrons-d'Inde (blé-d'Inde) rôtis et réduits en poudre, en guise de tabac, une prise le matin, et une autre le soir.

Pour guérir promptement le rhume de cerveau.—Prenez suif de chandelle, rhum et noix muscade, faites fondre sur le feu la chandelle dans le rhum, ajoutez la noix râpée et faites du tout une pommade dont vous oindrez : 1^o la poitrine que vous recouvrirez de papier brouillard ; frottez ensuite toute la tête et la figure avec ce remède chaud, et enveloppez. Cela fait transpirer, moucher et cracher ; le lendemain, on se trouve extrêmement soulagé, si l'on n'est pas guéri.

Pour guérir les chancre de la figure : (secret qui a coûté 3,000 francs à un religieux.)—Arsenic en poudre cinq grains, cinabre vingt-cinq grains, savatte brûlée une pincée. On fait rougir un peu le cinabre en l'exposant au feu dans une cuillère de fer ; on ajoute ensuite l'arsenic et une bonne pincée de savatte brûlée. Lorsque le tout est bien mêlé on le conserve dans un flacon bien bouché pour en bassiner le chancre et en mettre dessus par compresses quatre ou cinq fois le jour.

Pour guérir le mal de gorge.—Faites gargariser le malade avec la décoction de feuilles de chevre-feuille ; on y ajoute un peu de miel lorsqu'il y a ulcération.

Pour guérir et arrêter le crachement de sang.—Réduisez en poudre des coquilles de noisettes séchées au soleil, passez-les au tamis de soie et conservez-les dans un flacon à l'abri de toute humidité. La dose est d'un gros qu'on prend dans un bouillon ou de l'eau pure. On la renouvelle chaque fois qu'on voit le sang revenir.

Pour guérir la poitrine grasse et l'asthme.—Faites bouillir dans quatre verres d'eau, que vous laisserez réduire à trois, six onces de sucre candi jaune. Prenez un verre le soir, un le matin, et le troisième, le second soir en vous couchant.

Pour guérir les maux d'estomac. — Le malade doit prendre une forte infusion de chicorée amère le matin, le midi et le soir.

Secret pour supporter longtemps la faim et la soif sans en être incommodé. — Prenez de l'ail ou du lait caillé de jument, ou de l'oignon marin que l'on nomme squille, l'un ou l'autre a la même efficacité. Cette méthode a souvent été employée dans les sièges des villes, pendant des temps de famine.

Pour guérir promptement la coqueluche. — Battez ensemble plusieurs blancs d'œufs, ajoutez une once de sucre pour chaque blanc d'œuf, laissez reposer ; il en résultera un sirop dont vous donnerez une cuillerée à l'enfant après chaque quinte. Le malade sera guéri en moins de trois ou quatre jours.

Pour guérir les convulsions occasionnées par les vers. — Imbibez d'essence de thérébenthine les barbes d'une plume, couvrez la bouche de l'enfant avec un linge et passez la plume sous chaque narine, frottez ensuite le creux de l'estomac avec la même plume ; l'enfant reviendra aussitôt et les convulsions cesseront.

Pour guérir le ténia ou ver solitaire. — Pendant deux jours le malade ne se nourrira que d'une petite quantité de soupe claire ; le troisième jour, le matin, dans l'espace d'une au deux heures, il boira abondamment d'une décoction d'écorce fraîche de racines de grenadier dans deux livres d'eau réduite à une livre.

Pour guérir promptement les coliques. — Prenez une quantité suffisante d'herbes appelée vulgairement *herbe nouée*, enveloppez-vous-en les pieds, et la collique cessera aussitôt.

Pour guérir la constipation à l'instant même. — Quand la constipation est opiniâtre, il faut appliquer un sinapisme au bas de la colonne épinière à la région lombaire ; le malade évacuera deux heures après, et il sera guéri.

Pour guérir les douleurs de rhumatisme. — Prenez

deux onces de beurre frais, avec un demi-verre de bonne eau-de-vie ; incorporez l'un avec l'autre, frottez la partie douloureuse avec cette pommade en vous tenant devant le feu ; enveloppez ensuite avec une flanelle chaude, et la douleur disparaîtra.

Pour guérir les rhumatismes chroniques.—Prenez des feuilles de fougère de quoi faire un matelas sur lequel vous coucherez jusqu'à votre guérison qui ne se laissera pas longtemps attendre.

Secret pour guérir la paralysie en quelques heures.—Prenez de bonne eau-de-vie et du savon à laver ; faites chauffer l'eau-de-vie ; lavez-en bien les articulations et la partie paralysée, frottez avec du savon jusqu'à ce que la partie soit couverte d'une mousse savonneuse ; trempez ensuite une flanelle dans cette eau-de-vie, appliquez et renouvelez cette application au bout de deux heures.

Pour guérir les efforts dans les reins, remède prompt et infailible.—Prenez de la filasse, deux ou trois blancs d'œufs que vous étendez sur la filasse, soupoudrez avec de l'encens pulvérisé, arrosez d'un peu d'eau-de-vie et appliquez sur la région lombaire.

Pour guérir les brûlures très-graves.—Prenez du blanc d'Espagne passé au tamis de soie et de l'huile d'olives en quantité suffisante ; faites une pommade ou liniment dont vous oindrez, avec les barbes d'une plume, la partie brûlée. Ce remède a guéri des brûlures très-graves que des médecins n'avaient pu guérir.

Pour faire disparaître les verrues.—Il faut les frotter avec du suc de joubarbe ou avec des feuilles de sarrasin ou blé noir.

Pour guérir la teigne.—Prenez un pain rond très-chaud, sortant du four ; coupez-le en deux par le côté ; appliquez une des moitiés en forme de calotte, sur la tête du malade. Vous laisserez ce pain jusqu'à ce qu'il soit froid.

Pour guérir les entorses des pieds ou des mains.—En-

veloppez la partie malade d'un cataplasme de persil qu'on aura fait cuire dans l'urine. C'est un très-excellent remède.

Pour guérir les cors aux pieds.—Faites bouillir une pressure de veau et lavez-vous-en les pieds plusieurs jours de suite, après avoir coupé vos cors.

Pour guérir les durillons et les cors.—Faites macérer de la queue de poireau ou des feuilles de lierre dans de fort vinaigre ; appliquez-en matin et soir pendant plusieurs jours sur les cors ou durillons, et ils seront bientôt déracinés.

Secret pour guérir les panaris.—Enveloppez le mal avec un ver de terre vivant, que vous laisserez jusqu'à ce qu'il soit entièrement desséché et le mal sera guéri.

Pour guérir les clous ou furoncles.—Délaissez de la farine ordinaire avec de l'eau jusqu'à consistance de pâte molle, étendez de cette pâte sur un morceau de toile assez large pour recouvrir toute la partie enflammée ; oignez la pâte avec de l'huile d'olives et mettez au milieu un peu de fleur de safran ; appliquez sur le mal, vous éprouverez un prompt soulagement. Changez l'emplâtre dès qu'il a durci.

Pour détruire le charbon et le cancer.—Faites sur la pustule maligne une légère incision cruciale sans l'étendre plus loin. On fait ensuite dissoudre du sel dans du fort vinaigre et on lave la plaie avec la solution. Cette lotion enlève tout le venin, la plaie cesse d'être noire, elle devient nette et se cicatrise en fort peu de temps.

Pour guérir promptement les engelures avec crevasses.—Lavez-les avec du lait doux dans lequel vous avez fait fondre un peu de sel blanc en poudre.

Secret merveilleux contre la rage.—Faites bouillir et cuire dans une pinte de lait une grande tasse de feuilles de *rhue*, une tasse de feuilles de *buis* et neuf feuilles de *sauge*. Cette boisson cause des malaises, des vertiges, des tremblements et provoque une sueur froide de deux à trois heures, après laquelle le malade sera guéri.

Secret admirable pour guérir l'hydropisie à l'instant. — Faites infuser dans un verre de bon vin blanc un bouquet de feuilles d'artémise, gros comme un bouquet de violettes. Coulez et faites boire au malade. Au bout de quelques minutes il rendra toute l'eau qui le gêne. Il ne faudra lui donner à manger que deux heures après, il sera entièrement guéri.

Secret merveilleux pour acquérir la puissance de guérir toutes les douleurs en général. — Au mois de septembre, prenez une taupe vivante, étouffez-la dans vos mains, ouvrez-la en deux et frottez-vous les mains de son sang ; mettez ensuite des gants de peau que vous conserverez pendant vingt-quatre heures, sans laver vos mains. Ce temps écoulé, vous pourrez ôter vos gants et vous laver les mains. Par ce moyen vous aurez acquis la puissance de guérir toutes sortes de douleurs en appliquant la main dessus. On conserve cette faculté un an ou deux ; il faut renouveler la même opération tous les ans. (Ce remède est magnétique.)

Remède infailible contre l'ivrognerie. — Ne servez à un ivrogne que des aliments imprégnés d'eau-de-vie, mais dans une proportion suffisante pour que l'odeur et le goût en soient prononcés ; après lui avoir fait subir un pareil régime pendant quatre ou cinq jours consécutifs, l'ivrogne le plus entêté deviendra forcément d'une sobriété complète et constante ; ne pouvant plus alors supporter l'odeur des boissons alcooliques sans éprouver un profond dégoût. Que les Cours de Recorder essaient plutôt de ce remède auprès des nombreux enfants de Bacchus qui les visitent chaque jour. (*Le Véritable Petit-Albert.*)

Secret pour jouir toujours d'une bonne santé. — On demandait à un médecin octogénaire qui jouissait encore de la meilleure santé, comment il faisait pour se porter si bien : « Je vis de mes remèdes, répondit-il, et je n'en prends pas. » Nous ajouterons, nous, comme complément : Soyons toujours d'une grande sobriété en toute chose et ne permettons jamais à l'ennui, aux peines et soucis de résider au milieu de nous. (*Le Véritable Petit-Albert.*)

Secret pour bien envisager la mort et se familiariser avec elle. — Voici comment Châteaubriand définit les deux points de vue différents sous lesquels l'insensé et le sage envisagent la mort :

« Il y a deux points de vue d'où la mort se montre bien différente. De l'un de ces points vous apercevez la mort au bout de la vie, comme un fantôme à l'extrémité d'une longue avenue ; elle vous semble petite dans l'éloignement ; mais à mesure que vous en approchez elle grandit ; le spectre démesuré finit par étendre sur vous ses mains froides et par vous étouffer.

» De l'autre point de vue la mort paraît énorme au fond de la vie ; mais à mesure que vous marchez sur elle, elle diminue, et quand vous êtes au moment de la toucher, elle s'évanouit. L'insensé et le sage, le poltron et le brave, l'esprit impie et l'esprit religieux, l'homme de plaisir et l'homme de vertu, voient ainsi différemment la mort dans la perspective. »

Le lecteur sensé comprendra de suite quel est celui de ces deux points de vue qu'il lui reste à choisir pour bien envisager la mort et se familiariser avec elle. (*Le Véritable Petit-Albert.*)

Secret important pour se guérir soi-même. — Quoique toutes les recettes qu'on vient de lire, concernant la médecine, aient été extraites des œuvres des meilleurs praticiens, entr'autres des notes manuscrites du docteur Gardey, ancien Chirurgien-Major de la Marine, et des Colonies, du gouvernement français, par le professeur Victor Doublet, auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'histoire, de morale, de mathématiques, de sciences, de littérature et d'éducation, nonobstant cela, nous croyons devoir dire à toute personne qui serait dans le cas de se servir de la plupart de ces recettes d'user toujours de la plus grande prudence.

Par exemple, un remède peut être très-efficace pour guérir certaine maladie, lorsqu'il est employé à propos, tandis que le même remède peut devenir dangereux en l'employant soit trop tôt soit trop tard. Ou bien encore une personne se croira atteinte d'une maladie qui en sera une toute autre que celle supposée ; alors, elle prendra un remède tout à fait contraire à sa véritable mala-

die, et les effets d'un pareil traitement peuvent être encore très-fatals au patient.

Pour obvier à cet inconvénient, il sera donc toujours sage et prudent de consulter un bon médecin pour connaître d'abord le véritable caractère d'une maladie quelconque, et savoir ensuite à quoi s'en tenir sur les recettes qu'on devra employer. Ainsi tout le secret pour se guérir soi-même consiste à savoir user avec à propos des remèdes indiqués dans cet ouvrage.

Toutes ces recettes, d'ailleurs, ont été expérimentées et soumises au creuset de la science à Paris, avant que d'être livrées à la publicité par le professeur Victor Dublet, et elles sont pour la plupart reconnues comme efficaces par les hommes de l'art, tant du Nouveau que de l'Ancien-Monde. (*Le Véritable Petit-Albert.*)

Secret pour reconnaître les médecines des charlatans.

—Chaque fois qu'on lit dans les journaux ou gazettes, soit parmi leurs annonces ou leurs matières à nouvelles, qu'un remède guérit de tous maux, depuis le choléra, la constipation, les maux d'intestins, la diarrhée, les hémorroïdes, l'indigestion, les maux de poitrine, la dyspepsie, les douleurs du foie, les maux de tête, la toux, le rhume, l'influenza, l'inflammation, les maladies des femmes, la goutte, les fièvres, jusqu'à ressusciter presque les morts, etc., etc., défilons-nous toujours de ces recettes qui promettent ainsi de guérir toutes les maladies du genre humain, fussent-elles mêmes toutes réunies dans l'être d'un seul individu.

Qu'on se rappelle sans cesse que le but de la plupart de ces charlatans n'est pas tant de guérir ces maladies que de s'enrichir. D'ailleurs, peu importe à ces hâbleurs la guérison de leurs dupes pourvu qu'ils débitent leurs drogues et qu'ils moissonnent des piastres en abondance. Aussi quand un Yankee veut réaliser une fortune colossale aux États-Unis, et qu'il a à sa disposition les capitaux indispensables pour annoncer à grands frais une prétendue découverte merveilleuse, il invente un remède quelconque qu'il offre comme pouvant guérir toutes les maladies en général ; il fera répéter un pareil mensonge à son de trompette, surtout par la presse américaine, puis vogue la galère vers le port de la fortune.

Si l'Américain ne réussit pas suffisamment dans son coup d'essai, il n'a souvent qu'à changer le nom de ses drogues pour obtenir un succès fou : succès qui est presque toujours dû aux nombreux *puffs* publiés dans les journaux, plutôt qu'à l'efficacité des médecines de ces charlatans américains. Est-ce là un des produits des lumières régénératrices tant vantées du XIX^e siècle ? Si l'on avait à juger de l'état sanitaire des peuples de nos jours, d'après les annonces de médecines de tout genre qu'on rencontre à la quatrième page de la plupart des journaux, ne pourrait-on pas conclure que l'humanité tout entière est en souffrance et qu'elle marche à grands pas vers son anéantissement ? (*Le Véritable Petit-Albert.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Secrets pour se récréer et s'instruire sur des choses concernant les différents métiers, l'industrie agricole, etc., etc., etc.

Pour faire de l'or sans or.—Prenez du suc de fleurs de safran sec en poudre, autant d'orpiment jaune non terreux ; broyez le tout ensemble, mettez-le en digestion dans un fumier et trois semaines après servez-vous-en pour dorer.

Pour faire l'or mate à l'huile sans or.—Prenez de l'ocre jaune, un peu de terre d'ombre, du blanc de plomb et de la mine ; broyez le tout avec de l'huile grasse, et vous pourrez dorer ce qu'il vous plaira.

Pour dorer sans or.—Pulvérissez et incorporez avec un jaune d'œuf deux onces de mercure, une once de sel ammoniac, et mettez le tout dans un vaisseau bouché au fumier chaud pendant vingt-quatre jours. Vous pourrez, avec cette substance, dorer des cadres et tout ce que vous voudrez.

Pour nettoyer et blanchir l'argenterie.—Prenez quatre onces de savon blanc, râpez-le dans une chopine d'eau chaude ; dans un autre vase, mettez pour quel-

ques sous de lie de vin en pain, avec une autre chopine d'eau chaude ; et dans un autre plat encore, pour quelques sous de cendres gravelées avec aussi une chopine d'eau chaude ; ensuite, prenez une brosse que vous tremperez ; 1^o dans la lie de vin ; 2^o dans la gravelée ; 3^o dans le savon ; vous en frotterez l'argenterie que vous laverez ensuite dans l'eau chaude et essuieriez avec un linge sec. Elle sera comme neuve.

Pour nettoyer le cuivre et le mettre à neuf. Mêlez et agitez dans un flacon deux gros d'acide sulfurique, un gros de noir d'ivoire, un gros d'alun et trois onces et demie d'eau filtrée. On mouille un linge de ce mélange et l'on frotte légèrement l'objet qu'on veut nettoyer, puis on l'essuie fortement.

Pour argenter le cuivre.—Réduisez en poudre une once de zinc, un gros et un tiers de gros de mercure sublimé ; poudrez-en et frottez ce que vous voulez argenter.

Secret pour tremper l'acier, de manière qu'il puisse couper le fer comme le plomb.—Tirez par l'alambic l'eau d'une certaine quantité de vers de terre ; mêlez à cette eau autant de suc de raifort, et vous y éteindrez quatre à cinq fois l'acier bien embrasé. L'acier ainsi trempé sert à faire des couteaux, des épées et d'autres instruments avec lequel on peut couper le fer aussi aisément que du plomb.

Pour amollir et adoucir l'acier.—Prenés du fiel de bœuf, mêlez y autant d'urine et autant de jus d'orties, faites rougir l'acier au feu et éteignez-le cinq ou six fois dans cette liqueur, il s'amollira comme du plomb.

Pour convertir le fer en acier de Damas.—Il faut d'abord lui ôter son aigreur ordinaire, le mettre en limaille, le rougir dans un creuset et l'éteindre plusieurs fois dans l'huile d'olives où l'on aura déjà éteint plusieurs fois du plomb fondu ; on couvrira le vaisseau aussitôt, de peur que l'huile ne s'enflamme.

Pour convertir le fer en cuivre.—Mettez du vitriol en poudre, distillez-en l'esprit par la cornue, relevez les esprits sur la tête morte, plongez-y et éteignez des la-

mines de fer ou de la limaille rougies au feu ; peu à peu le fer se convertira en cuivre.

Pour préserver le fer de la rouille.—Faites-le chauffer jusqu'à ce qu'on ne puisse le toucher sans se brûler ; puis frottez-le de cire blanche neuve et remettez-le au feu pour lui faire absorber la cire. Essuyez ensuite avec un morceau de serge, et jamais il ne se rouillera.

Pour rendre le fer aussi blanc et aussi brillant que l'argent.—Mêlez dans l'eau froide égales parties de sel ammoniac en poudre et de chaux vive, faites rougir votre fer à la forge et faites-le éteindre plusieurs fois dans cette eau ; il deviendra blanc comme l'argent et vous lui donnerez le poli.

Pour faire une eau qui dore parfaitement le cuivre et l'airain.—Dissolvez dans du vinaigre distillé égales quantité de vitriol vert et de sel ammoniac ; évaporez le vinaigre et mettez à la cornue pour distiller ; conservez le produit de la distillation et éteignez dans cette liqueur le cuivre bien poli, vous l'en retirerez admirablement bien doré.

Pour faire une eau qui dore le fer.—Prenez une once de couperose blanche, une once d'alun blanc, deux gros de verdet, autant de sel commun ; mettez le tout dans une bouteille de verre bien lutée avec chopine d'eau de rivière ; faites bouillir et réduire à moitié et bouchez bien la bouteille de peur que l'eau ne s'évapore. On fait rougir le fer et on l'éteint dans cette eau.

Pour conserver l'éclat des armes.—Frottez-les de moelle de cerf ; ou bien détrempez de la poudre d'alun dans du fort vinaigre et frottez-en les armes, elles se conserveront toujours très-luisantes.

Pour donner aux armes une trempe très-dure.—Prenez suo d'orties, fiel de bœuf, urino d'enfant ou vinaigre très-fort avec un peu de sel ; incorporez le tout ensemble et trempez-y le fer.

Pour augmenter la force et la portée des balles.—Il faut les tremper dans l'huile avant de les introduire dans l'arme à feu. On a éprouvé aussi que les balles

graisées avec du lard percent les cuirasses les plus solides.

Pour appliquer l'or et l'argent sur le bois.—Teignez le bois en noir, mettez un peu de gomme adragante dans une assez grande quantité d'eau, détrempez-y l'or ou l'argent en coquille, couchez de cette eau un peu claire avec un pinceau sur les endroits des jours de votre ouvrage, et pour les ombres prenez un peu d'inde broyé avec de l'eau de gomme arabique très-claire. Ensuite passez un vernis siccatif d'huile d'aspie et de sandarac, et faites votre application.

Pour rendre le bois incombustible.—Peignez-le avec une couleur verte à l'huile dans laquelle vous aurez mêlé de l'alun de plume pulvérisé et de la cendre de plomb blanc. Mettez de chacune de ces deux substances le quart du poids de la peinture.

Pour colorer le bois en noir poli—Broyez sur le marbre ou pierre du noir de lampe avec de l'eau gommée, mettez-le dans un vaisseau de terre, couchez-en sur le bois avec un pinceau et polissez avec la dent, (petit instrument en fer.)

Pour contrefaire l'ébène.—Faites infuser des noix de galle dans du vinaigre où auront trempé des clous de fer rouillés, frottez-en le bois et polissez.

Pour colorer le bois en or, en argent ou en cuivre rouge.—Pilez dans un mortier du cristal de roche, puis broyez sur le marbre avec de l'eau claire; faites-le chauffer dans un pot neuf, en y ajoutant un peu de colle claire, faites sécher et frottez avec un morceau d'or, d'argent ou de cuivre, puis polissez avec la dent.

Pour onder le bois de noyer ou de poirier.—Éteignez de la chaux vive dans l'urine, trempez-y une brosse avec laquelle vous ferez les ondes sur le bois. Quand le bois sera sec, frottez-le avec une couenne de lard.

Pour contrefaire la racine de noyer.—Passez sur votre bois sept ou huit couches de colle forte, jusqu'à ce qu'il devienne luisant, puis donnez à confusion, avec la brosse, des coups de bistre bien broyés avec de l'eau

commune. Appliquez ensuite le vernis de la Chine.

Pour marbrer le bois.—Donnez au bois deux couches de noir à noircir détrempez avec du vernis, polissez, essuyez et faites chauffer pour y mettre du blanc détrempe dans un vernis blanc fait avec la laque et le sandarac blancs. Couchez le blanc sur le noir, suivant les figures que vous voulez faire ; laissez sécher, prélez légèrement, essuyez, vernissez d'un beau vernis clair, afin de conserver au blanc tout son éclat ; laissez sécher et polissez.

Pour faire le marbre blanc sur le bois. — Prenez du marbre le plus blanc et le plus beau que vous pourrez trouver, cassez-le par morceaux et calcinez-le au feu ; broyez-le sur une pierre de marbre blanc et éclaireissez-le avec de la colle. Donnez-en deux couches, laissez sécher, polissez ; mais passez un linge blanc dessus avant de polir.

Pour faire le marbre noir sur le bois.—Faites brûler sur une pelle rouge du noir de fumée que vous broierez avec de l'eau-de-vie, et sur la grosseur d'un œuf de noir vous mettrez la grosseur d'un petit pois de plomb en grain, autant de suif de chandelle et autant de savon. Mêlez le tout ensemble et broyez bien, puis éclaireissez avec de la colle bien claire ; vous en donnerez quatre couches et vous polirez.

Pour faire un très-fort ciment propre à raccommoder les pots cassés.—Prenez résine une once, tuile broyée demi-once, mastic quatre onces, faites fondre le tout ensemble et chauffez les pièces avant d'appliquer le ciment.

Pour faire un ciment qui résiste à l'eau pour rejoindre les vases brisés. — Mêlez bien ensemble chaux-vive, térébenthine et fromage mou, dont vous prendrez avec la pointe d'un couteau, pour mettre sur les bords du vase que vous voulez rejoindre.

Pour faire blanchir la cire.—On la fait fondre sans bouillir dans un poêlon, on prend ensuite un poêlon de bois que l'on trempe dans la cire, jusqu'à la hauteur de deux doigts et que l'on trempe aussitôt dans l'eau fraîche pour en détacher la cire. Quand on a fait passer ainsi par l'eau toute la cire, on la recueille, on l'expose sur

l'herbe à la rosée jusqu'à ce qu'elle soit blanche, et on la fait fondre.

Pour augmenter le poids de la cire.—On y ajoute de la farine de fèves bien fine. D'autres y ajoutent du suif purifié par le vinaigre, mais la présence du suif se reconnaît aisément quand on goûte la cire avec les dents.

Pour faire des chandelles de suif purifié qui semblent aussi belles et seront aussi durables que la cire.—Jetez de la chaux-vive en poudre subtile dans du suif fondu, la chaux tombera au fond et le suif sera purgé et aussi beau que la cire.

Pour faire un cirage-vernis pour les chaussures et les harnais.—Prenez quatre onces de noir d'ivoire, deux onces de cire vierge, une once d'essence de citron deux gros d'essence de térébenthine. Faites bouillir pendant dix minutes.

Pour produire des taches blanches sur la peau d'un cheval.—Les maquignons se servent de certains cosmétiques pour faire paraître sur la peau des chevaux des taches blanches au front, à la jambe gauche, au pied droit, etc., et leur donner plus de prix; mais ces taches ne sont pas durables. On remarque que quand un cheval a été guéri d'une blessure le poil qui renaît à cette place est blanc. Il suffit donc pour obtenir des taches blanches de raser le poil et de meurtrir légèrement la peau du cheval à l'endroit où l'on veut obtenir du poil blanc.

Pour rajeunir un cheval.—Les maquignons commencent d'abord par gonfler les salières d'un vieux cheval en les soufflant à l'aide d'un tuyau de plume après avoir fait une légère incision à la cuisse pour y introduire un bout de chalumeau, ensuite ils lui liment les dents. Mais ils ont soin de faire cette opération quelques jours avant de mettre le cheval en vente, parcequ'il ne pourrait broyer l'avoine en présence des acheteurs si ses dents étaient trop fraîchement limées.

Pour dompter à l'instant le cheval le plus fougueux et le rendre aussitôt doux et inoffensif.—Faites-lui manger de l'orge dans laquelle vous aurez mêlé un peu

de jusquiame. Si après cela le cheval vous semble un peu trop rêveur ou trop abattu, frottez-lui les naseaux avec du vinaigre, il reprendra sa fougue et sa vigueur primitive.

Pour faire paraître très-gras un bœuf maigre.—On lui fait à la cuisse une légère incision, de manière à ne lui ouvrir que la peau ; on passe l'extrémité d'un tuyau de plume ou de paille par cette ouverture, on souffle fortement à l'autre extrémité du chalumeau, et quand on a fait cette opération aux quatre cuisses de l'animal, on lui donne abondamment à manger. (Cet avis est important pour les acheteurs de bestiaux gras.)

Secret assuré pour guérir l'enflure ou la tympanite des bestiaux.—Tous les habitants des campagnes connaissent l'enflure subite qui survient souvent aux bœufs et aux vaches lorsque ces animaux paissent de l'herbe encore mouillée par la rosée, ou qu'ils mangent trop avidement ou en trop grande quantité des plantes substantielles telles que la luzerne, le trèfle, le sainfoin, etc. L'air et l'humidité que contiennent ces herbes et ces plantes dégagés par la chaleur interne se développent avec une précipitation effrayante : l'animal enfle sensiblement ; la météorisation gagne bientôt tout son corps ; et, s'il n'est promptement secouru, il succombe sur le pâturage même. Voici le remède qu'il faut employer ; il n'offre aucun danger, il se trouve facilement sous la main et l'efficacité en est garantie par de nombreuses expériences. Dès que l'on s'aperçoit qu'un bœuf ou une vache est attaqué de cette maladie, on lui fait avaler une demi-bouteille de lait dans lequel on mêle de la poudre de chasse autant qu'il en peut entrer dans un dé à coudre ; puis l'on met dans sa bouche un petit billot que l'on maintient comme un mors en l'attachant aux cornes ; on fait ensuite marcher l'animal qui désenfle bientôt sans autre secours.

Pour guérir promptement et infailliblement le piétin des moutons.—Nettoyez tout de suite le pied malade, amoindrissez la corne, vous apercevrez l'abcès ; il s'indique par une blancheur qui se prolonge dans le sens de la longueur de la corne. On passe une ou deux fois,

sur cette place blanche, les barbes d'une plume imbibées d'acide nitrique ou d'eau forte du commerce. Lors de cette application, il s'échappe une légère fumée, l'eau forte paraît pénétrer la corne, et quelques heures après la bête est guérie et ne boite plus.

Secret admirable pour faire éclore les œufs sans poule.—Placez vos œufs dans une boîte, sur un peu de foin ; entretenez dans cette boîte une lampe assez ardente pour y entretenir constamment, pendant le jour et la nuit, une chaleur toujours égale de trente-un à trente-deux degrés Réaumur, laquelle est le degré de la chaleur humaine ; et après le vingtième jour, vous verrez vos poulets éclore. Il faut avoir soin de remuer les œufs de temps en temps.

Pour reconnaître les mâles et les femelles dans les œufs de poule.—Les œufs bien arrondis des deux bouts ne produisent que des poules ; les œufs dont l'une des extrémités s'allonge en pointe renferment toujours des coqs.

Pour animer les coqs au combat.—Mêlez de l'ail pilé à la nourriture que vous leur donnerez.

Secret pour empêcher la poule de gratter la terre et nuire au jardinage.—Chaussez-la de bas et elle sera forcée de picoter que du bec ; alors elle fera une guerre acharnée aux insectes surtout les cloportes.

Pour guérir la pépie des volailles de basse-cour.—On enlève avec la pointe d'un couteau la pellicule blanchâtre qui recouvre la langue de l'animal, on lave la plaie avec un peu de vinaigre ; on fait avec du beurre frais et la pellicule qu'on vient d'arracher une pilule que l'on fait avaler à l'oiseau, et il se trouve aussitôt guéri.

Pour conserver frais le gibier et les volailles.—On les vide sans les plumer ni les dépouiller ; on ôte aussi le jabot, on les remplit de blé et on les enfouit dans un tas de blé.

Pour faire passer un œuf par le goulot étroit d'une bouteille ordinaire sans le casser.—Mettez tremper un œuf pendant trois jours dans du fort vinaigre ; retirez-le

alors et vous trouverez que la coque est comme du parchemin. Introduisez-le dans une bouteille; versez-y de l'eau, et l'œuf ne tardera pas à prendre sa forme naturelle.

Secret pour préserver les légumes des limaces et limaçons.—Peuplez un jardin de crapauds, et ils débarrasseront les légumes de tous les insectes qui leur sont nuisibles. Il se fait depuis quelques années en Europe un commerce assez considérable de crapauds pour les employer à cet usage. A Londres, on les vend jusqu'à six chelins la douzaine; à Paris, un écu. Cela en démontre toute l'efficacité.

Pour détruire toutes sortes d'insectes dans les potagers.—Répandez sur les couches et tout autour des planches de la cendre mêlée de suie.

Secret pour guérir la maladie des arbres.—Dès que l'on s'aperçoit que les feuilles jaunissent et que la végétation laisse à désirer, il faut bêcher la terre à environ cinq pieds autour de l'arbre pour que les racines malades puissent recevoir la composition suivante: délayez dans dix gallons d'eau, une livre et deux onces de sulfate de fer pulvérisé, trois livres de sel commun, une livre et deux onces d'alun de roche; quand le tout est fondu vous arrosez près du tronc de l'arbre malade, deux fois le 1^{er} jour et une troisième fois le lendemain. La végétation reprendra en peu de jours toute sa vigueur.

Pour qu'un arbre déjà vieux porte des fruits en abondance.—Percez-le en divers endroits avec un tarière ou un autre instrument, enduisez de térébenthine des chevilles de bois que vous enfoncerez à force dans les trous que vous aurez faits, et vous serez surpris de l'abondance de la récolte que vous aurez à faire.

Pour obtenir des fruits d'une grosseur extraordinaire.—Il faut greffer l'arbre fruitier et avoir soin de détacher de l'arbre fruitier, au moment de la formation des fruits, tous ceux qui paraissent peu vigoureux, afin que la sève nourrissante ait plus de vigueur et se répande dans les fruits qui promettent de venir à maturité. On doit aussi, pendant la croissance des fruits, ôter soigneusement tous ceux qui sont piqués.

Pour détruire les insectes qui attaquent les arbres fruitiers.—Un moyen de les exterminer est de faire une infusion de tabac avec laquelle, lorsqu'elle est refroidie et passée au tamis, on arrose les branches. Cette opération les nettoie des insectes qui les dévorent, sans qu'elles en souffrent aucun dommage.

Secret pour détruire les fourmis.—La suie de cheminée mise au pied des arbres empêche les fourmis d'en approcher.

Autre moyen.—Une eau chargée d'une forte décoction de feuilles de noyer, versée dans la fourmillière, fait périr les fourmis.

Pour préserver les semences des insectes et des oiseaux lorsqu'on les a mises en terre.—Faites tremper vos semences dans le suc de joubarbe quelque temps avant de les semer.

Pour préserver les récoltes des dégâts que causent les mulots et les rats.—On place dans les meules de blé ou de foin des tiges de menthe sauvage qui est un poison violent pour cette vermine.

Pour conserver le blé pendant plusieurs années.—Il faut l'entasser dans des greniers exposés à tous les vents, de peur qu'il ne s'échauffe, le recouvrir de paille et avoir soin de le remuer souvent. Comme l'humidité seule peut le faire germer et pourrir, on a soin de l'exposer autant que possible aux rayons du soleil. Les anciens, en usant habilement de ces moyens, ont conservé du blé pendant plus de cinquante ans.

Méthode prompte et facile pour convertir toute espèce d'herbe en fumier.—Elle se réduit à décomposer une production végétale récente à l'aide de la chaux ; pour cela on fait un lit d'herbes fraîches d'environ un pied d'épaisseur, sur lequel on étend une couche très-mince de chaux vive broyée, et l'on continue de faire plusieurs couches alternatives dans le même ordre. Lorsque ces deux substances ainsi disposées ont été en contact durant quelques heures, la décomposition commence à se manifester. Il faut même avoir soin de s'opposer à l'inflammation qui en serait la suite, en jetant sur la masse

quelques mottes de terre ou une brassée d'herbe. Dans l'espace de vingt-quatre heures la décomposition est parfaite, et la cendre qui en résulte possède les qualités d'un excellent fumier. Tous les végétaux peuvent servir à cet usage, pourvu qu'ils soient récents; cette condition est absolument nécessaire, et le fumier est d'autant meilleur que l'herbe est plus nouvellement cueillie et la chaux plus récemment faite.

Pour enivrer les poissons et les prendre à la main.—Prenez de la noix de galles orientale, quatre onces, une once de fromage, trois onces de farine de fèves; mêlez le tout avec de l'eau-de-vie; faites-en des boulettes grosses comme des petits pois. Le matin, avant l'aurore, jetez cet appât dans l'eau. Trois heures après vous revenez à l'endroit où vous avez appâté, et vous trouvez une multitude de poissons qui flottent sur l'eau et que vous pouvez prendre avec la main. Quand leur ivresse sera passée, ils seront aussi gaillard qu'auparavant.

Pour attirer toute sorte de poissons au même endroit.—Broyez et mélangez ensemble de la fleur de souci, de la marjolaine, de la farine de froment, du vieux beurre, de la graisse de chèvre et des vers de terre.

Secret pour garder le poisson longtemps frais.—On conservera le poisson frais pendant une année entière, si, après l'avoir vidé et nettoyé, on le met dans un vaisseau de terre rempli d'huile d'olive, et exactement bouché.

Secret de familles pour désinfecter la viande la plus puante.—Prenez de la lessive faite avec de la cendre filtrée, faites-y bouillir la viande trois ou quatre minutes et personne ne pourra découvrir si elle a été puante et pourrie.

Pour désinfecter la viande salée.—On jette quelques seaux de dissolution de potasse sur un baril de viande salée puante. Cette opération lui donne la même qualité que si elle n'avait jamais été altérée.

Pour empêcher la viande de se gâter pendant les grandes chaleurs.—On la met tout simplement tremper dans du lait caillé.

Pour ôter à la viande sa mauvaise odeur quand elle commence à se gâter.—On la fait bouillir dans une marmite où l'on a jeté un morceau de charbon ardent que l'on retire au bout de dix minutes.

Pour dessaler la viande et la rendre fraîche.—Faites-la bouillir dans du lait, et ensuite faites-la cuire dans l'eau.

Secret pour attendrir les jambons.—On les enveloppe dans un linge et on les tient enterrés pendant une heure dans un endroit qui ne soit ni trop sec ni trop humide.

Pour conserver le beurre.—On emploie deux manières : 1^o en le salant ; 2^o en le fondant. Pour saler le beurre on le pétrit avec du sel fin, on passe le rouleau dessus pour en exprimer tout le petit lait et on le met dans un vase en le pressant fortement de peur que l'air y pénètre. Quand le vase est rempli, on le couvre et on le place dans un lieu sec. Pour faire le beurre fondu on le fait bouillir sur un feu clair, on l'écume et on le verse dans un vase. On reconnaît que le beurre est suffisamment cuit quand il est transparent comme l'huile.

Secret très - important pour rendre farineuses les pommes de terre (patates) aqueuses et de mauvais goût. Lorsque les pommes de terre sont aqueuses et de mauvais goût, il faut ne les faire cuire que dans l'eau bouillante, c'est-à-dire, ne les jeter dans la marmite que quand l'eau bout bien fort.

Pour conserver toutes sortes de pelleteries et les préserver des vers.—Dès le mois de mai on doit battre les fourrures et les manchons avec une baguette, puis les envelopper dans du linge sans les presser, et mettre entre les plis une once de camphre grossièrement pulvérisé, après quoi on les enferme dans une armoire.

Secret pour composer une poudre propre à faire mourir la vermine.—Réduisez en poudre de la racine de sous-safran, frottez-en la tête de l'enfant infecté de vermine, et pendant la nuit tous les poux seront détruits, pourvu que vous ayez eu soin de lui envelopper la tête avec un mouchoir.

Pour détruire les punaises. — Acide nitrique deux onces, fiel de bœuf trois onces, chaux-vive en poudre trois onces. Mêlez exactement et oignez avec ce mélange les lieux de leur retraite. L'huile de charbon, qu'on se sert depuis quelques années en Canada pour l'éclairage, détruit aussi promptement les punaises ; il suffit d'en introduire quelques gouttes partout où elle séjourne.

Pour empêcher que les mouches ne s'attachent aux tableaux. — Faites tremper, pendant cinq ou six jours, une botte de poireaux dans un demi-seau d'eau, et lavez-en les tableaux et autres objets que vous voudrez préserver du contact des mouches.

Secret pour prendre les renards. — On porte une poule dans l'endroit où l'on sait qu'il y a des renards, on passe dans l'une de ses pattes un fil qui soit assez long pour l'étendre à plusieurs pas ; après l'avoir attaché à un buisson, de dessus un arbre où le chasseur se met, il tire de temps en temps le fil pour faire crier la poule ; les renards accourent à ce bruit, et le chasseur peut alors les tuer.

Pour qu'un chien s'attache à un nouveau maître. — Le nouveau maître prend du beurre frais dans sa main, il en frotte le chien depuis la tête jusqu'à la queue, en passant sur l'échine, et il lui donne sa main à lécher.

Procédé pour relever le poil du velours couché et enlever les taches de cire. — On fait chauffer un fer sur lequel on place un linge mouillé ; le fer étant en cet état, on l'applique sous le velours : la vapeur de l'eau pénètre à travers le velours, et ramollit le poil que l'on relève avec la brosse. On se sert du même procédé pour enlever les taches de cire qui se trouvent sur le velours ; la vapeur détache la cire qui s'enlève ensuite aisément.

Pour enlever des taches d'huile ou de graisse sur le drap. — Mettez de l'huile de tartre sur la tache, lavez aussitôt avec de l'eau tiède, puis deux ou trois fois avec de l'eau froide, et le drap sera nettoyé.

Pour enlever les taches de rouille sur le linge. — Faites

dissoudre du sel d'oseille dans de l'eau. Cette dissolution a la propriété de faire disparaître, absolument et sans retour, les taches de rouille.

Pour faire un beau vernis pour tableaux. — Prenez eau-de-vie, sucre candi et blancs d'œufs bien battus ensemble, et versez de l'eau dessus.

Pour faire un vernis admirable. — Prenez huile de lin, huile de mastic blanc parties égales, un peu de térébenthine, du verre pilé bien broyé, du vert de gris brûlé, de l'ambre bien battu ; faites bouillir et fondre le tout ensemble dans un pot de terre neuf, et vous aurez un vernis admirable.

Pour manier le feu sans se brûler les mains. — Layez-vous les mains avec du suc de guimauve ou de mauve, du blanc d'œuf et de l'alun, et vous pourrez manier le feu sans vous brûler les mains.

Secret pour manipuler le plomb fondu sans se brûler les mains. — Prenez deux onces de bol d'Arménie ; une once de vil'argent, demi-once de camphre et deux onces d'eau-de-vie ; mêlez le tout ensemble dans un mortier de cuivre : vous pouvez, en vous frottant les mains avec cette composition, les tremper dans du plomb fondu sans qu'elles soient brûlées.

Secret pour rendre incombustibles les mousselines, les dentelles et toutes autres étoffes légères. — Il suffit pour rendre incombustibles, selon un savant chimiste français, de mêler à l'amidon qui sert à les empeser la moitié de son poids de carbonate de chaux, vulgairement appelé craie ou blanc d'Espagne. On procède ensuite au repassage comme à l'ordinaire. Cette adjonction de blanc d'Espagne ne gêne rien, ni l'apparence, ni la qualité, ni la blancheur de l'étoffe. (*Journaux français* de 1861.)

Pour tailler facilement le caillon. — Il faut le faire bouillir quelque temps dans du suif de mouton, on le taillera aisément.

Secret pour copier sur-le-champ un portrait ou une estampe. — Mouillez une toile ou un papier avec de l'eau d'alun et du savon, appliquez la toile ou le papier sur

l'estampe ou le portrait : mettez cela sous presse ; en le retirant, vous aurez une assez belle copie de l'estampe ou du portrait.

Pour reproduire sur un manuscrit les lettres que le temps en a effacées.—Paites bouillir de la noix de galles dans du vin blanc, trempez une éponge dans ce vin, passez-le sur le papier et les lettres effacées reparaitront.

Pour acquérir promptement une mémoire prodigieuse.—Jetez sur des charbons ardents de l'encens en poudre ; respirez-en la vapeur en ayant soin de fermer la bouche, tout en vous tenant à une petite distance du foyer.

Moyen d'éviter toute discussion inutile et déplacée en société.—La discussion n'est excusable en société que lorsqu'elle est modérée et peut intéresser tous ceux qui en sont témoins. Mais pour ces disputeurs acerbes, qui sont prêts à soutenir sur toute question le pour et le contre, par esprit de contradiction, il sont déplacés dans toute réunion dont l'objet est l'amusement et le plaisir. Si vous élevez ou soutenez une discussion, faites-le avec fermeté, mais en même temps avec politesse. C'est le moyen le plus sûr de prouver à votre adversaire et de faire reconnaître par lui que vous avez raison. Lorsque vous voyez que vous avez affaire à un de ces êtres dont le seul bonheur est de n'être jamais de l'avis de personne, faites retraite devant un pareil homme, en lui laissant apercevoir que ce ne sont pas ses arguments qui vous y obligent, mais l'inutilité et le dégoût d'une telle discussion. (*L'art de briller en société.*)

Méthode facile pour convertir les pences, les sous ou les farthings en centins et vice versâ.

Pour convertir les pences en centins, multipliez vos pences par le chiffre 5, et divisez le produit par le chiffre 3.

Pour convertir les sous en centins, multipliez aussi vos sous par le chiffre 5, et divisez le produit par le chiffre 6.

Enfin, pour convertir les farthings en centins, multi-

pliez encore vos farthings par le chiffre 5, et divisez le produit par le chiffre 12.

Pour obtenir le résultat contraire, il suffit seulement de changer le chiffre multiplicateur avec le chiffre diviseur.

EXEMPLE :

<i>Pences.</i>	<i>Sous.</i>	<i>Farthings.</i>	<i>Sous.</i>
15	30	60	45
5	5	5	5
3 75	6 150	12 300	6 225
25 cts.	25 cts.	25 cts.	37½ cts.

Méthode facile pour connaître l'intérêt d'une somme quelconque.

Multipliez invariablement tout capital en piastres par le taux de l'intérêt et le produit vous donnera en piastres et centins l'intérêt pour un an. S'il se trouve des centins au capital placé à intérêt, alors les deux premiers chiffres du produit sont les millièmes ; les troisième et quatrième, les centins ; et le reste, les piastres. S'il ne se trouve point de centins au capital, les deux premiers chiffres du produit sont toujours les centins, et les suivants les piastres.

EXEMPLE :

<i>A 5 p. 100.</i>	<i>A 6 p. 100.</i>	<i>A 7 p. 100.</i>
\$438	\$8,357	\$15,642 75
5	6	7
\$21 90	\$501 42	\$1,094 99 25

C'est-à-dire que l'intérêt du dernier capital, de 15,642 piastres et 75 centins à 7 p. 100, est de 1,094 piastres, 99 centins et 25 millièmes par an.

Pour trouver l'intérêt d'une partie d'année, divisez l'intérêt annuel par la fraction qui représente cette partie : pour six mois, divisez par 2 ; pour quatre mois, divisez par 3 ; pour trois mois, divisez par 4 ; pour deux mois, divisez par 6, et ainsi de suite.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

	PAGES
AVERTISSEMENT.....	V
LIVRE PREMIER.	
CHAP. I.—Introduction.....	1
II.—Les Admirables Secrets du Grand-Albert.....	3
III.—Secrets Merveilleux du Petit-Albert...	6
IV.—Le Dragon-Rouge et la Poule-Noire...	9
V.—Les trois fameux Grimoires.....	12
VI.—Les Eléments de Chiromancie.....	16
VII.—Petit Traité de la Baguette divinatoire.	17
VIII.—Le Grand Etteilla, ou la bonne aventure	20
IX.—La Prescience, ou interprétation des songes.....	21
X.—De quelques autres Livres de Secrets Merveilleux	22
La Magie Rouge.....	23
Le Grand Jeu des 78 Tarots-Egyptiens	ib.
Phylactères ou préservatifs contre les maladies	ib.
Manuel complet du Démonomane.....	24
XI.—Des Sorciers et des Magiciens.....	ib.
Faust le Magicien	29
Sorciers escrocs ou voleurs.....	32
Le type des bons sorciers.....	35

LIVRE DEUXIÈME.

PAGES

CHAP. I.—Les Trésors cachés.....	38
II.—Les Chercheurs de trésors.....	40
III.—Histoire de six chercheurs de trésors, à Québec.....	44
IV.—Histoire de trois chercheurs de trésors, à Montréal.....	47
V.—Histoire de cinq chercheurs de trésors, à Québec.....	50
VI.—La cause de la propagation de ces fausses croyances jusqu'à nos jours.	55

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I.—Aux Classes Ouvrières.....	59
II.—Etre riche ! <i>La Cigale et la Fourmi</i> ..	60
III.—Posséder des richesses.....	62
IV.—La persévérance.....	63
V.—Le désir et la volonté.....	65
VI.—Vouloir c'est pouvoir.....	66
VII.—Secret pour acquérir un trésor.....	67
Tableau des Economies.....	68
VIII.—Les Caisses ou Banques d'Epargne....	69
IX.—Sociétés de Secours mutuels et de Pro- tection, dans chaque corps de métier.	71
Des bons et des mauvais rapports entre les Maîtres et les Ouvriers.....	ib.
La Construction des navires et les Charpentiers, à Québec.....	74
Le moyen que les Ouvriers doivent adopter pour améliorer leur condi- tion sociale.....	76

LIVRE QUATRIÈME.

CHAP. I.—Aux Cultivateurs : l'Agriculture et la Colonisation	82
II.—Le Clergé et la Colonisation.....	84
III.—Le gouvernement doit accorder une protection sans égale à l'Industrie Agricole	87

	PAGES
IV.—Les Cultivateurs et leurs Députés au Parlement	91
V.—La Culture constante ; le <i>Laboureur</i> <i>et ses Enfants</i>	95
VI.—L'éducation agricole ; deux livres utiles à méditer.....	97
VII.—Craignons les Procès ; <i>l'Huître et les</i> <i>Plaideurs</i>	103
VIII.—L'intempérance amène la folie et la mort	108
IX.—Conclusion.....	110

LIVRE CINQUIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.—Secrets pour se faire aimer, s'embellir, se rajeunir et se guérir soi- même.....	113 à 125
DEUXIÈME PARTIE.—Secrets pour acquérir des connaissances dans les métiers, l'agri- culture, etc., etc.....	125 à 139
Méthode pour convertir les pences, les sous ou les farthings en centins, et vice versâ, etc.....	139 à 140

Fin 